

# CORRESPONDANCE DE ROME

PARAISANT LE SAMEDI.

L'abonnement annuel date du premier Août. Prix pour Rome et les Etats Pontificaux : trois écus romains. On s'abonne à Paris, chez M. Peaucelle.

Coquet, rue de Sèvres, 93. Louvain, M. Charles Peeters, libraire. Hors des Etats Pontificaux, le prix varie suivant les frais de poste.—

Angleterre, Belgique, Espagne et France : 20 francs par an.

## Sommaire.

Du consistoire et de la préconisation des évêques. Actes du consistoire du 28 septembre 1860. Propositions consistoriales. Allocution.

De la milice pontificale pour la défense des Etats de l'Eglise.

Chronique.

## Du Consistoire et de la préconisation des Evêques.

Le consistoire secret est celui auquel les cardinaux seuls assistent. Les rois ont le privilège d'y entrer ; Alexandre VII y admit la reine Christine de Suède. Les princes de rang inférieur ont obtenu quelquefois la faveur d'assister aux consistoires secrets jusqu'à l'*extra omnes* ; ainsi, par exemple, le grand-duc de Toscane sous Innocent XII. Les consistoires semi-publics sont ceux auxquels les évêques assistent. Il y a enfin les consistoires publics où prennent part un grand nombre d'officiaux et de prélats.

Le Pape tient le consistoire dans le palais où il réside. Les Souverains Pontifes en ont fait partout où ils ont séjourné. Pie VI tint un consistoire à Vienne, et Pie VII en fit un à Paris.

C'est dans les consistoires que se traitent les plus graves affaires de l'Eglise. Le Pape y prononce des allocutions, qui sont ensuite publiées lorsqu'il le juge ainsi. Il crée les cardinaux et préconise les évêques.

Les ministres du consistoire sont : 1. Le cardinal vice-chancelier. 2. Le cardinal camerlingue. 3. L'auditeur du Pape, comme secrétaire du consistoire. 4. Le substitut du consistoire. 5. Le notaire du consistoire pour les informations des évêques. 6. Les clercs de la chambre et avocats consistoriaux. 7. Les clercs nationaux et le gardien du consistoire.

1. Le cardinal vice-chancelier de la sainte Eglise romaine est comme le notaire du Saint-Siège et du consistoire. Le jour qui précède le consistoire, il reçoit de l'auditeur du Pape, comme secrétaire du consistoire, les feuilles consistoriales, c'est à dire les résumés des préconisations, ainsi que les décrets que le Pape lit en consistoire. Puis, dans le consistoire même, à mesure que le Pape lit ces feuilles, et ces décrets, le cardinal vice-chancelier les enregistre dans un registre que le sous-sommiste lui a remis avant d'entrer dans la salle consistoriale ; ensuite il donne le certificat de la création des cardinaux et préconisation des évêques ; ces certificats servent de base pour l'expédition des bulles, après que le secrétariat des Brefs, en vertu du même certificat, a formé la cédule consistoriale que le Pape signe.

2. Le cardinal camerlingue du sacré-collège reçoit, comme le vice-chancelier, les feuilles consistoriales le jour qui précède le consistoire. Il tient dans le consistoire un petit registre pour confronter les sièges épiscopaux que le Pape propose avec les feuilles précitées ; et si le Pape traite quelque affaire qu'il veuille faire enregistrer, le camerlingue l'écrit à part ; car il fait enregistrer tous les actes consistoriaux au secrétariat du sacré collège. Le secrétaire du sacré-collège, qui l'est en même temps de la congrégation consistoriale, intervient aux consistoires avec les employés ses subordonnés, et ils se tiennent prêts pour toutes les

choses qu'on pourrait leur commander ; à mesure que les cardinaux entrent dans la salle consistoriale, le secrétaire du sacré-collège prend leurs noms par écrit.

3. Tout ce qui concerne les provisions des sièges épiscopaux ou les concessions de titres *in partibus* appartient à l'auditeur du Pape. Ses attributions consistoriales spéciales consistent donc à s'occuper de la promotion des évêques, surtout ceux qui sont nommés librement par le Pape. Il prend des informations sur les sujets que le S. Père se propose de nommer, et il en rend compte à Sa Sainteté. Puis, lorsque le Pape a fait le choix, c'est l'auditeur qui en donne avis à l'évêque nommé par un billet s'il est à Rome et par une lettre s'il demeure hors de Rome. Les évêques d'Italie et tous ceux qui sont nommés aux sièges dont le Pape a la libre collation doivent subir un examen à Rome devant le Pape et la congrégation spéciale qui existe à cet effet ; c'est encore l'auditeur qui fait part au secrétaire de ladite congrégation du jour fixé pour l'examen, qui doit avoir lieu trois jours avant le consistoire, afin que l'on ait le temps de faire le procès d'information. L'usage est toutefois de faire ce procès avant l'examen, et il est fait en présence de l'auditeur, par le notaire dont nous parlerons plus loin. L'auditeur assiste à l'examen, mais il n'interroge pas ; et si on le charge de le faire, il a coutume d'interroger sur les saints canons. Lorsqu'il s'agit de sièges épiscopaux qui sont conférés moyennant l'élection des chapitres ou par nomination royale, les procès sont faits par les nonces ou autres personnes députées, et transmis à Rome. Ces procès sont examinés par l'auditeur, ou par le secrétaire de la congrégation consistoriale, pour voir s'ils sont faits suivant les règles prescrites dans la bulle de Grégoire XIV et dans l'instruction d'Urbain VIII. La congrégation consistoriale examine les actes des élections capitulaires, et rend ensuite le décret de confirmation s'il y a lieu ; l'auditeur assiste à la congrégation pour voir si l'on a fidèlement observé dans l'élection le célèbre canon *Quia propter* du concile de Latran. On a parlé plus haut des cahiers que l'auditeur doit remettre au cardinal vice-chancelier et au cardinal camerlingue le jour avant le consistoire ; ils sont parfaitement écrits en gros caractères et les deux extrémités en sont unies par un ruban de soie blanche. Après le consistoire l'auditeur reprend les cahiers pour les déposer aux archives avec les actes consistoriaux.

4. Le substitut du consistoire est un ecclésiastique au service de l'auditeur du Pape pour tout ce qui concerne le consistoire. Il est nommé par bref. Il compose les feuilles consistoriales que le Pape lit dans les consistoires secrets ; il examine les procès et rend compte à l'auditeur des défauts qu'il y remarque ; il en rédige les extraits qui sont ensuite imprimés pour l'usage des cardinaux. Pendant le consistoire, il doit se trouver dans les antichambres pontificales, ainsi que l'auditeur du Pape et les autres employés du consistoire, pour être prêts si on les appelle. Les extraits des procès sont désignés sous le nom de *propositions*. Ajoutons que le substitut fait l'extrait des procès transmis par les nonces ; le notaire est chargé de faire l'extrait de ceux qui se font à Rome.

5. Le notaire du consistoire fait les informations pour les évêques d'Italie, en se conformant à l'instruction publiée par Urbain VIII en 1627, laquelle prescrit tous les articles sur lesquels on doit examiner les témoins. L'évêque nommé se rend à Rome, à moins que le Pape ne l'en dispense ; il se présente au Pontife,



ou à son auditeur; puis il fait présenter le billet de sa nomination au notaire du consistoire par un expéditionnaire apostolique, ainsi que les documens requis, qui sont: 1. L'acte de baptême. 2. Le certificat de confirmation. 3. Les lettres de prêtrise. 4. Le diplôme de docteur en théologie. 5. Le certificat de l'évêque diocésain *circa vitam et mores*. 6. Les autres documens s'il en a. 7. L'acte de l'administration capitulaire de l'église vacante, exprimant le revenu de la mense. Après cela, le notaire entend sous forme privée deux témoins qui déposent au sujet de l'église et diocèse, et deux autres pour la personne. Le notaire écrit les procès dans les formes légales, et il en rédige un abrégé pour le Pape et les cardinaux. Le jour du consistoire s'approchant, il invite les expéditionnaires et les témoins à comparaître devant l'auditeur du Pape, qui est juge ordinaire pour la révision de ces sortes de procès; on lit le procès, et les témoins déposent sous la foi du serment et confirment les dépositions par l'apposition des signatures. La lecture terminée, on vérifie si l'abrégé ou *proposition* correspond au procès, et on l'envoie au substitut du consistoire pour qu'il appose l'*imprimatur*. C'est encore le notaire qui invite les évêques nommés à se rendre dans l'appartement de l'auditeur pour l'examen, après lequel ils font la profession de foi, qui leur est présentée par le même notaire; ils signent cette profession sur deux exemplaires identiques, dont un est transmis, avec l'acte de la profession de foi et la copie des informations, au secrétariat de la congrégation consistoriale. Le jour du consistoire, le notaire se tient, avec les autres dans les antichambres pontificales pour être prêt à tout ce qui peut concerner son emploi.

6. Les clercs de la Chambre doivent se rendre dans le palais apostolique toutes les fois qu'il y a consistoire; ils se tiennent dans les salles du tribunal jusqu'à ce que le consistoire soit terminé, parce qu'il pourrait arriver comme autrefois que l'on traitât en consistoire d'affaires civiles et administratives pour lesquelles on aurait besoin de les appeler.

Les avocats consistoriaux entrent dans les consistoires secrets dès qu'ils sont terminés, et, en présence du sacré-collège, ils demandent le pallium pour les prélats qui en ont le droit.

7. Les clercs nationaux sont au nombre de trois, c'est à dire un pour l'Autriche, l'Espagne et la France; le clerc italien devint secrétaire du sacré-collège, et celui d'Angleterre cessa d'exister à l'époque d'Henri VIII. Les trois clercs nationaux assistent aux consistoires publics et secrets.

L'*Extra omnes* est un official du consistoire qui est chargé de dire à haute voix, *Extra omnes*, afin que tout le monde sorte et que le Pape reste seul avec les cardinaux. Dans les consistoires semi-publics, il dit seulement: *Extra*; après quoi il ferme la porte du consistoire, il y fait la garde, et ouvre de nouveau cette porte lorsque le consistoire est achevé. Cet official est nommé à vie par billet du majordome, et perçoit un traitement mensuel.

Nous avons énuméré les divers ministres du consistoire. Disons un mot du cérémonial des consistoires secrets.

La veille du consistoire, le maître des *cursores apostolici* se présente au Pape, et s'agenouillant, il dit: *Sanitas et longa vita, Beatissime Pater. Cras erit consistorium?* Le Pape, en le bénissant, répond à la demande: *Erit consistorium*, et il fixe l'heure. Le *cursor* part du palais apostolique, après avoir donné avis au préfet des maîtres de cérémonies, il se rend, avec les autres courriers chez tous les cardinaux pour leur annoncer le jour et l'heure du consistoire, par ces mots: *Emme et Rme Domine, crastina die hora... erit consistorium*. Autrefois une grosse cloche qui s'entendait dans toute la ville appelait les cardinaux au consistoire.

On place dans la salle du consistoire un grand siège sous le trône, et tout autour les banes pour les cardinaux. Le siège est couvert de damas rouge. Les cardinaux prennent la cappa dans les premières antichambres et vont dans la salle consistoriale attendre le Pape. Tous les officiaux décrits plus haut se rendent au palais. L'heure arrivée, le prélat maître de chambre en avertit le Pontife, lequel sort de sa chambre en soutane blanche, rochet et mozette; dans la salle voisine, le cardinal premier diacre lui présente l'étole rouge; les deux camériers secrets participans, avec le majordome et le maître de chambre et tous les autres de la chambre secrète accompagnent le Pontife dans la salle consistoriale, jusqu'au siège papal; le maître de chambre remet au Pape l'allocution et le petit cahier des actes consistoriaux. Les cardinaux se lèvent lorsque le Pape entre. Puis le gardien du consis-

toire dit à haute voix: *Extra omnes*, et tout le monde sortant, on laisse le Pape seul avec les cardinaux.

L'allocution est écrite sur un cahier distinct des feuilles consistoriales. Tantôt le Pape impose le secret, et d'autres fois l'allocution est divulguée par l'impression. Après l'allocution, s'il n'y a pas création ou publication de cardinaux, le Pape fait lecture des feuilles consistoriales pour la préconisation des évêques. Quoique l'évêché soit de nomination royale, les paroles que prononce le Pape en consistoire sont toujours les mêmes, et il ne fait jamais mention de la nomination, ou présentation.

Les évêques des lieux soumis à la S. Congrégation de la Propagande sont nommés sur une liste de trois noms qu'elle se procure. Le choix se fait ensuite en pleine congrégation, et il est soumis au Pape pour l'approbation; après quoi l'on fait un décret suivant lequel le cardinal secrétaire des brefs fait expédier le bref apostolique. Le titre épiscopal *in partibus infidelium* est demandé par la S. C. à l'auditeur du Pape. Les patriarches orientaux sont élus par les évêques de leurs nations; les actes de l'élection sont transmis à la Propagande, qui les confirme si elle les trouve canoniques. Présentement le Pape annonce aux cardinaux en consistoire les évêques nommés par l'organe de la Propagande depuis le dernier consistoire.

La lecture des feuilles consistoriales étant terminée, et le consistoire étant achevé, le cardinal camerlingue agite une clochette, et le gardien du consistoire ouvre la porte; si l'on a proposé dans le consistoire quelque église qui jouisse du pallium, un avocat consistorial est introduit, avec la personne elle-même ou son procureur, pour en faire la demande. Après cela, les cardinaux se levant, le Pape les salue et quitte la salle consistoriale. On fait entrer les ministres du sacré collège, c'est à dire le secrétaire du sacré-collège, le substitut du consistoire, le computista etc., avec deux maîtres de cérémonies, pour les congrégations que les cardinaux ont coutume de tenir après les consistoires secrets pour les affaires du sacré-collège.

Les feuilles consistoriales et l'allocution sont remises à l'auditeur, qui les dépose aux archives. On conserve dans le secrétariat du consistoire, tous les actes consistoriaux depuis l'année 1409 jusqu'à nos jours, excepté la période de 1434 à 1489, qui s'est perdue, avec tout ce qui précède le 15<sup>e</sup> siècle.

#### Consistoire du 28 septembre 1860.

Sa Sainteté le Pape Pie IX a tenu le 28 septembre au palais apostolique le consistoire secret dans lequel après avoir fait une Allocution, Elle a proposé les églises suivantes.

L'église cathédrale de Sabine dans les Etats romains, pour l'Eme et Rme Cardinal Jérôme d'Andrea, du titre de Ste Agnès hors les murs, Abbé commendataire perpétuel et Ordinaire des SS. Benoît et Scholastique de Subiac, retenus en commende.

L'Eglise de Vicence dans le royaume Lombard-vénitien, pour Mgr Jean-Antoine Farina transféré du siège de Treviso.

L'Eglise cathédrale de Csanad et Temesvar dans le Banat en Hongrie, pour le R. D. Alexandre Bonnaz, prêtre du diocèse de Csanad, chanoine de cette cathédrale, professeur de théologie morale dans le séminaire, conseiller aux affaires ecclésiastiques et abbé titulaire à S. Sauveur de Szekszard.

L'Eglise cathédrale de S. Pierre de Rio-grande dans le Brésil méridional, pour le R. D. Sébastien Dias Larangeira prêtre de l'archidiocèse du S. Sauveur dans le Brésil, curé de l'église de Notre-Dame de Casmo de Morro de Fogo du même archidiocèse, et docteur en droit canon.

L'Eglise cathédrale de Fortaleza dans le Brésil, de nouvelle érection, pour le R. D. Louis-Antoine de Sanctis prêtre du diocèse de S. Sébastien de Rio-Janeiro, chanoine de la cathédrale de Marianne, recteur et professeur de théologie et de mathématiques dans ce séminaire, examinateur synodal, recteur de l'hospice des orphelins, et docteur en droit canonique.

Ensuite Sa Sainteté a annoncé l'élection des évêques suivans, nommés par la Congrégation de la Propagande depuis le dernier consistoire jusqu'à présent.

Pour l'Eglise métropolitaine de Port-d'Espagne dans les îles de la très Sainte Trinité, Mgr Ferdinand English, camérier d'hon-



neur de Sa Sainteté, chanoine du diocèse de Clifton en Angleterre et docteur en théologie.

Pour l'église métropolitaine de Corfou, le R. D. Spiridion Madalena, ancien élève du collège de la Propagande, curé de l'église latine de Corfou, chanoine doyen de cette métropole, vicaire capitulaire de la même ville et de l'archidiocèse et administrateur apostolique pour les sièges réunis de Zante et Céphalonie dans les îles ionniennes.

Pour l'église épiscopale d'Antifello *in partibus infidelium*, Monseig. Pascal Vuicic, transféré du siège de Pulati en Albanie et vicaire apostolique pour les latins d'Egypte et d'Arabie et Déléгат apostolique pour les orientaux de ces mêmes contrées.

Pour l'église cathédrale de Savannah aux Etats-Unis d'Amérique, le R. D. Pierre Lavialle missionnaire depuis plusieurs années dans le diocèse de Louisville.

Pour l'église cathédrale de Pittsburg aux Etats-Unis d'Amérique, le R. D. Michel Domenec de la Congrégation de la Mission et curé depuis plusieurs années à Germantown.

Pour l'église épiscopale de Flaviopolis *in partibus infidelium*, le R. D. Eugène O'Connel, professeur au collège de tous les saints à Dublin, vicaire apostolique de Marysville dans la Californie.

Enfin on a fait au Saint-Père l'instance du Sacré Pallium pour les églises métropolitaines de Port-d'Espagne et de Corfou.

#### PROPOSITIONS CONSISTORIALES.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, avant de préconiser un évêque l'on procède à des informations canoniques sur l'état du diocèse, et sur les qualités de l'évêque qui doit recevoir l'institution canonique. Les informations ont lieu à Rome devant l'auditeur du Pape; elles se font quelquefois devant les nonces apostoliques, ou d'autres personnes déléguées, en vertu d'un privilège spécial. Les résultats de ce procès sont consignés dans la *proposition* qui, imprimée à peu d'exemplaires, est distribuée aux cardinaux peu de jours avant le consistoire.

Ces propositions consistoriales renferment de précieux éléments pour la géographie sacrée, l'état des diocèses du monde chrétien et l'histoire ecclésiastique.

Nous allons en extraire quelques notes relatives aux diocèses mentionnés dans le dernier consistoire.

**SIÈGE EPISCOPAL DE SABINE.** Etant un des évêchés suburbicaires, le siège de Sabine est soumis au droit d'option en faveur des plus anciens cardinaux résidants à Rome. Les lettres apostoliques de Grégoire XVI *Studium quo impense afficimur*, du 7 des calendes de décembre 1841, ont uni au siège de Sabine le titre abbatial de Ste-Marie de Farfa.

Dans la province de la Sabine, qui a donné son nom au siège épiscopal, se trouve l'église cathédrale, jadis résidence des évêques de Sabine. Elle est dédiée à l'Assomption de la Ste-Vierge. Léon X l'unit à l'église de S. Libérateur évêque et martyr, dans la ville de Magliano. Le siège de Sabine est soumis immédiatement au Pape.

La ville de Magliano, dans un mille de circuit, renferme près de 500 maisons et deux mille habitants soumis au S. Siège, même pour le temporel.

Le chapitre de la cathédrale compte trois dignités, treize chanoines, huit bénéficiers et d'autres prêtres et clercs attachés au chœur. L'archiprêtre, première dignité *post pontificalem*, exerce la cure d'âmes dans la cathédrale. Le palais épiscopal, en face la cathédrale, est un excellent édifice, qui n'a besoin d'aucune réparation.

Le revenu n'est pas taxé dans les livres de la Chambre apostolique; mais, suivant les lettres apostoliques précitées, il s'élève à 1400 écus environ monnaie romaine, toutes charges déduites.

Il y a trois paroisses dans Magliano, outre celle de la cathédrale; on y trouve aussi un monastère d'hommes, un couvent de femmes, quelques confréries de laïques, un conservatoire de jeunes filles, un mont de piété et le séminaire.

Le diocèse, suivant la dernière circonscription, s'étend à 42 milles environ, et il comprend plus de vingt pays.

**VICENCE.** Cette ville du royaume Lombard-vénitien renferme presque deux mille maisons dans un circuit de trois milles envi-

ron. Elle a plus de trente mille habitants sous le domaine temporel de l'empereur d'Autriche. La cathédrale porte le titre de l'Annonciation de la Ste-Vierge; elle est suffragante du patriarche de Venise. Dans le chapitre se trouve une seule dignité, l'archiprêtre; puis onze chanoines, trente-six bénéficiers, et d'autres prêtres et clercs servant à l'office. La cure d'âmes réside dans l'archiprêtre; deux bénéficiers l'exercent dans la cathédrale. A peu de distance de la cathédrale se trouve le palais épiscopal, qui a été restauré tout dernièrement. Le revenu taxé dans les livres de la Chambre apostolique est de 1000 florins; il s'élève à 16,000. On compte en outre dans Vicence 8 églises paroissiales, un couvent de femmes, quelques couvents d'hommes, deux conservatoires, plusieurs confréries de laïques, un hôpital, un mont de piété, le séminaire, et hors la ville un célèbre sanctuaire de la Ste-Vierge. Le diocèse est assez vaste, et il contient un grand nombre de pays.

Les informations du nouvel évêque ont été faites à Rome devant l'auditeur de Sa Sainteté. La nomination appartient à l'empereur d'Autriche par indult apostolique.

**CSANAD ET TEMESVAR.** Temesvar, résidence de l'évêque de Csanad, est une grande ville de Hongrie, sur le fleuve Bega. Elle renferme deux mille maisons environ, et plus de douze mille catholiques qui dépendent au temporel de l'empereur d'Autriche comme roi de Hongrie. La cathédrale est dédiée à S. George martyr. Elle est dans la province ecclésiastique de Colocz. Le chapitre se compose de quatre dignités, du théologien et pénitencier, de six chanoines honoraires et trois bénéficiers, avec d'autres ecclésiastiques qui assistent aux offices. On a dans cette église les reliques de S. Marcién martyr.

Le revenu de l'évêché est taxé 300 florins dans les livres de la Chambre.

On compte trois églises paroissiales dans Temesvar, ainsi que deux couvents d'hommes, une communauté de femmes, trois hôpitaux, deux confréries de laïques et le séminaire; le mont de piété manque.

Le diocèse embrasse 697 milles carrés, et il compte 200 paroisses et 900 églises filiales.

**Mgr Bonnaz**, promu au siège de Csanad, est né en France, à Challex diocèse de Belley le 11 août 1812. Prêtre depuis longues années, successivement vicaire, curé, prédicateur, professeur de théologie morale et pastorale dans le séminaire, inspecteur des écoles, conseiller ecclésiastique, chanoine, il a été reconnu digne de l'épiscopat dans le procès instruit devant le nonce de Vienne.

**S. PIERRE DE RIO-GRANDE DO SUL DANS LE BRÉSIL.** Cet évêché fut érigé par les lettres apostoliques *Ad oves Dominicas recte pascendas*, de l'année 1848. La ville Porto Alegre, capitale de la province de Rio-Grande do Sul, et siège de l'évêché, compte trois mille maisons environ et près de vingt-quatre mille habitants sous le domaine temporel de l'empereur du Brésil. L'église cathédrale, qui doit être suffragante de l'archevêque du Saint-Sauveur, n'est pas encore désignée; mais elle doit porter le titre de S. Pierre, suivant les lettres apostoliques précitées, qui prescrivent que le chapitre devra être composé de l'archidiaconat première dignité, dix chanoines au moins, et des chapelains ou ministres selon le besoin.

Le revenu de l'évêché et taxé 100 florins dans les livres de la Chambre apostolique.

La ville de Porto Alegre possède trois églises paroissiales, toutes dédiées à la Sainte-Vierge. Une autre église est sur le point d'être achevée. Il y a aussi un hôpital. Un local sera donné pour le séminaire. Il n'existe pas de monastère, ni de mont de piété. Le diocèse embrasse toute la province de S. Pierre de Rio-grande.

#### Allocution

prononcée dans le consistoire  
du 28 septembre 1860.

Vénérables frères. De nouveaux attentats, inouïs jusqu'à ce jour commis par le gouvernement piémontais contre Nous, ce Siège apostolique et l'Eglise catholique causent à notre âme une douleur, ou plutôt une affliction inexprimable et nous ne pouvons trop les déplorer et détester, vénérables frères. Ce gouvernement,



vous le savez, abusant de la victoire qu'avec le secours d'une belliqueuse et grande nation il remporta dans une très funeste guerre, étendant sa domination en Italie contre toutes les lois divines et humaines, après avoir excité les peuples à la révolte, et expulsé les princes légitimes de leurs états par la plus grande des injustices, envahit et usurpa, par un attentat très injuste et sacrilège, quelques provinces de nos Etats dans l'Emilie. Tandis que l'univers catholique tout entier, répondant à nos très justes et très graves réclamations, n'a pas cessé de s'élever avec force contre cette usurpation impie, ce même gouvernement a formé le dessein de s'emparer des autres provinces de ce Saint-Siège situées dans le Piceno, l'Ombrie et le Patrimoine. Mais voyant que les peuples de ces provinces jouissaient d'une parfaite tranquillité et nous restaient fidèles, et que l'on ne pouvait pas les séparer et détacher de notre légitime gouvernement civil par l'argent répandu à profusion ni par d'autres moyens coupables, il a envoyé dans ces provinces des bandes d'hommes perdus pour y exciter le trouble et la révolte, et il y a fait entrer son armée, pour les subjuguier par la guerre et la force des armes.

Vous connaissez fort bien, vénérables frères, l'impudente lettre que le gouvernement piémontais écrivit à notre cardinal secrétaire d'Etat pour pallier son brigandage, lettre dans laquelle il ne rougit pas d'annoncer qu'il avait donné ordre à ses troupes d'occuper nos provinces susdites si l'on ne renvoyait pas les étrangers enrôlés dans notre petite armée, qui d'ailleurs avait été formée pour conserver la tranquillité de notre domaine temporel et de ses peuples. Vous n'ignorez pas non plus que les troupes piémontaises occupèrent ces provinces presque au même temps que l'on recevait cette lettre. En vérité, il est impossible de contenir une profonde émotion et une vive indignation en pensant aux accusations mensongères, aux calomnies et aux injures, auxquelles le gouvernement piémontais ose recourir pour pallier son agression hostile et impie contre le domaine temporel de l'Eglise romaine et attaquer notre gouvernement. En effet, qui ne s'étonnerait d'entendre dire que l'on blâme notre gouvernement d'avoir admis des étrangers dans l'armée, lorsque tout le monde sait que l'on ne peut jamais dénier à un gouvernement légitime le droit d'enrôler des étrangers dans ses troupes? Or ce droit appartient à plus forte raison, et pour des raisons d'un ordre plus élevé, à notre gouvernement et à ce Saint-Siège, attendu que le Pontife romain, comme père commun de tous les catholiques, ne peut pas ne pas accueillir avec la plus grande joie tous les catholiques qui par zèle pour la religion veulent s'enrôler dans les troupes pontificales et concourir à la défense de l'Eglise. Et nous croyons ici devoir observer que ce concours des catholiques étrangers a surtout été provoqué par la perversité de ceux qui ont attaqué le domaine temporel de ce Saint-Siège. Car personne n'ignore quelle indignation et quelle douleur ont ému l'univers catholique tout entier dès qu'il a connu une agression aussi impie et aussi injuste contre le domaine temporel de ce Siège apostolique; ce qui a fait qu'un certain nombre de fidèles des divers pays de l'univers chrétien sont accourus de leur plein gré et avec une grande ardeur dans nos Etats pontificaux et sont entrés dans notre armée afin de défendre courageusement nos droits, les droits du Saint-Siège et de l'Eglise. Mais le gouvernement piémontais ose donner à nos soldats, par une insigne calomnie, le titre injurieux de mercenaires, lorsqu'un assez grand nombre de nos soldats indigènes et étrangers, nés de famille noble et portant des noms illustres, excités uniquement par l'amour de la religion, ont voulu servir gratuitement dans notre armée. Et le gouvernement piémontais n'ignore pas la fidélité et l'intégrité de nos troupes, puisqu'il sait fort bien que toutes les tentatives coupables que l'on a faites pour les corrompre ont échoué. Quant à l'accusation de férocité que l'on a portée contre nos troupes, il est inutile de s'y arrêter, puisque les accusateurs ne peuvent en donner aucune preuve, et l'on pourrait avec plus de raison rétorquer l'accusation contre eux, comme le montrent clairement les proclamations sanglantes des généraux de l'armée piémontaise qui ont été publiées.

Il importe de faire remarquer ici, que notre gouvernement n'avait pas le moindre soupçon de cette invasion à main armée; car on lui avait donné l'assurance que les troupes piémontaises s'étaient rapprochées de notre territoire, non dans l'intention de l'envahir, mais pour disperser les bandes révolutionnaires. C'est pourquoi le général en chef de nos troupes ne pouvait pas soup-

çonner qu'il aurait à se battre contre l'armée piémontaise. Mais lorsqu'il connut l'irruption hostile que faisait contre toute attente une armée bien supérieure par le nombre des combattants et par la force des armes, il prit le sage parti de se retirer à Ancône à cause de sa position fortifiée, de peur que nos soldats ne fussent exposés aux plus grands dangers. Et comme il a été coupé dans sa retraite par les forces supérieures de l'ennemi, il a été contraint de s'ouvrir vaillamment un passage pour lui-même et pour ses soldats.

Nous décernons assurément des éloges bien justes et bien mérités au général en chef de notre armée, aux commandans et aux soldats, qui, surpris par une invasion formidable, ont combattu courageusement, et avec des forces bien inférieures, pour la cause de Dieu, de l'Eglise, de ce Siège apostolique et de la justice; mais nous pouvons à peine retenir nos larmes en pensant au grand nombre de braves militaires qui ont succombé dans cette injuste et cruelle invasion, et surtout ces jeunes gens de très grande distinction qui par un sentiment vraiment religieux et vraiment noble ont volé à la défense du domaine temporel de l'Eglise romaine. Le deuil de leurs familles augmente notre émotion. Puissent nos paroles essuyer les larmes de leurs yeux! Mais nous avons la confiance qu'elles trouveront un grand soulagement et une vraie consolation dans la mention très honorable que nous faisons de leurs fils et parens défunts, à cause de l'éclatant exemple de foi, de piété et d'amour vraiment dévoué pour nous et ce Saint-Siège qu'ils ont donné au monde chrétien avec une immortelle gloire de leur nom. Et nous avons l'espérance que tous ceux qui ont rencontré une glorieuse mort pour la cause de l'Eglise recevront l'éternelle paix et béatitude que nous avons prié Dieu de leur accorder, et nous ne cesserons pas de l'en supplier encore. Ici nous décernons aussi les éloges que méritent les chers fils les présidens des provinces, surtout ceux d'Urbino et Pesaro et de Spolète, qui ont courageusement rempli leur devoir dans ces pénibles conjonctures.

Mais qui pourrait jamais, vénérables frères, supporter l'impudence et l'hypocrisie insigne avec laquelle les très coupables agresseurs ne craignent pas d'annoncer dans leurs programmes qu'ils envahissent nos provinces afin d'y rétablir les principes de l'ordre moral? Les hommes qui ont la témérité de parler ainsi, sont ceux-là même qui font une guerre acharnée à l'Eglise catholique, à ses ministres et à ses biens, depuis longues années, en méprisant entièrement les lois et les censures ecclésiastiques; les hommes qui ont osé jeter en prison des cardinaux des évêques et d'autres membres distingués du clergé séculier et régulier, expulser les familles religieuses de leurs couvents, voler les biens de l'Eglise, et dévaster les possessions temporelles de ce Saint-Siège. Les hommes qui rétabliront assurément les principes de l'ordre moral ce sont ceux qui fondent des écoles publiques de toute fausse doctrine, et qui ouvrent aussi des maisons de prostitution; qui s'efforcent par d'abominables écrits et des représentations théâtrales de blesser et détruire la pudeur, l'honneur, l'honnêteté, la vertu; de tourner en dérision et faire mépriser les saints mystères, les sacrements, les préceptes et les institutions de notre sainte religion, ainsi que ses ministres, ses rites et ses cérémonies; les hommes qui s'efforcent de faire disparaître toute idée de justice et d'ébranler et renverser les fondemens de la société religieuse et civile!

Ainsi, dans cette agression et occupation aussi injuste, aussi hostile et aussi horrible de notre domaine temporel accomplie par le roi de Piémont et son gouvernement contre toutes les lois de la justice et le droit des gens, loin d'oublier notre devoir, nous levons de nouveau la voix avec une grande force dans ce consistoire où vous êtes réunis et devant tout l'univers catholique, réprouvons et condamnons entièrement tous les attentats coupables et sacrilèges du même roi et de son gouvernement, déclarons et décrétons tous les actes entièrement nuls et sans valeur aucune, et nous réclamons de plus en plus comme nous ne cesserons jamais de réclamer l'intégrité du domaine temporel que possède l'Eglise romaine, ainsi que ses droits, qui appartiennent à tous les catholiques.

Mais nous ne pouvons dissimuler, vénérables frères, que nous sommes accablés d'une grande amertume, parce que dans une agression aussi coupable et qu'on ne saurait jamais assez détester, l'appui d'un secours étranger se fait encore attendre, à cause



de plusieurs difficultés qui ont surgi. Vous connaissez, il est vrai, les déclarations réitérées qui nous ont été faites par un des plus puissants princes de l'Europe. Mais tandis que nous en attendons l'effet depuis longtemps, nous ne pouvons pas ne pas sentir une vive anxiété en voyant les auteurs et les fauteurs de cette infame usurpation persister et marcher avec audace et insolence dans l'accomplissement de leur coupable dessein, comme s'ils avaient l'assurance que personne ne s'y opposera sérieusement.

Cette perversité est arrivée au point que, les troupes ennemies de l'armée piémontaise s'étant avancées presque sous les murs de cette auguste cité, toute communication a été rompue, les intérêts publics et privés ont été menacés, le commerce et les vivres interceptés, et, ce qui est le plus grave, le souverain pontife de toute l'Eglise a été réduit à une pénible difficulté de pourvoir aux affaires de l'Eglise comme c'est nécessaire, attendu que les voies de communication avec les diverses parties du monde sont extrêmement restreintes. C'est pourquoi, au milieu de toutes nos anxiétés et de tant de périls, vous comprenez sans peine, vénérables frères, que nous sommes presque réduits à la triste nécessité de devoir, bien à regret, penser à prendre un parti pour défendre notre dignité.

En attendant, nous ne pouvons nous dispenser de déplorer entre autres choses le funeste et pernicieux principe de *non intervention*, que quelques gouvernements ont proclamé et mis en pratique depuis assez longtemps, avec la tolérance des autres, même lorsqu'il s'agit de l'agression injuste d'un gouvernement contre un autre; de sorte que l'on semble sanctionner par là l'impunité et l'agression des droits, des propriétés, et domaines d'autrui, contre les lois divines et humaines, comme nous le voyons dans cette lamentable conjoncture. Et il y a lieu de s'étonner qu'au seul gouvernement piémontais il soit permis de mépriser et violer impunément le principe de non-intervention, puisque nous le voyons envahir avec ses troupes et à main armée les états étrangers et renverser leur princes légitimes: d'où cette absurdité vraiment pernicieuse, que l'intervention étrangère n'est permise que pour exciter et réchauffer la révolte.

Mais cela nous présente l'occasion propice d'exciter tous les princes de l'Europe à réfléchir sérieusement dans la gravité et la sagesse de leurs conseils aux maux vraiment graves et multiples qui sont renfermés dans l'abominable événement que nous déplorons. Il s'agit ici d'une très grave violation accomplie contre le droit universel des nations, et qui menace la fermeté et la sécurité de tout autre droit légitime si elle n'est efficacement réprimée. Il s'agit du principe révolutionnaire dont le gouvernement piémontais n'a pas honte de se constituer le serviteur, et qui menace de plus en plus tous les gouvernements et toute la société en ouvrant la porte au funeste communisme. Il s'agit de la violation des traités solennels qui garantissent autant l'intégrité des Etats Pontificaux que celle des autres Etats de l'Europe. Il s'agit de la violente destruction de cette principauté, qui a été donnée au Pontife romain par une disposition particulière de la divine Providence afin qu'il exerce son ministère apostolique dans l'Eglise universelle avec la plus grande liberté. Or tous les princes doivent s'intéresser à cette liberté; car il faut que le souverain Pontife ne soit sous la main d'aucun gouvernement, et c'est ce qu'exige la tranquillité spirituelle des catholiques qui sont dans les Etats de ces mêmes princes.

C'est pourquoi tous les souverains doivent être bien persuadés que notre cause est intimement unie à la leur, et qu'en venant à notre secours ils assureront en même temps l'intégrité de leurs propres droits. C'est donc avec la plus grande confiance que nous les exhortons et conjurons de vouloir nous porter secours, chacun selon sa position et ses moyens. Nous ne doutons nullement qu'ils ne s'empressent et ne se hâtent tous, surtout les princes et les peuples catholiques, de mettre tout en œuvre avec le plus grand zèle pour aider, soutenir et défendre le Père et le Pasteur de tout le troupeau du Seigneur contre les armes parricides d'un fils dégénéré.

Mais comme vous savez, vénérables frères, que nous devons mettre toute notre confiance en Dieu, qui est notre soutien et notre secours dans nos tribulations, et qui blesse et guérit, frappe et fortifie, mortifie et vivifie, conduit aux enfers et en ramène; ne cessons pas de lui adresser des prières assidues et très ferventes dans toute la confiance et l'humilité de notre cœur, en

invoquant la protection très efficace de la Vierge Marie Mère de Dieu Immaculée et Très sainte, ainsi que les suffrages des saints apôtres Pierre et Paul, afin qu'il lève sa main puissante pour briser l'orgueil de ses ennemis, qu'il abatte ceux qui nous attaquent, et qu'il humilie et écrase tous les ennemis de sa sainte Eglise; et qu'il fasse par la vertu de sa grâce toute-puissante que les cœurs de tous les pécheurs viennent à résipiscence, et que l'Eglise leur pieuse mère puisse être consolée bientôt par leur conversion qu'elle désire si ardemment.

### De la Milice Pontificale pour la défense des Etats de l'Eglise.

*Un souvenir historique*

La première milice que les Papes aient possédée, c'est le petit corps de vingt-cinq hommes armés que l'empereur Constantin donna aux papes S. Melchiade et S. Sylvestre. Cette garde existe encore aujourd'hui sous le nom de *mazzieri*.

Au 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> siècle, les papes, attaqués par les empereurs de Constantinople et par les rois lombards, furent souvent obligés de recourir aux armes. Lorsque l'empereur Justinien II voulut incarcérer S. Sergius 1<sup>er</sup>, les romains chassèrent les troupes impériales. Ils firent de même en faveur de Jean VI en 701, et s'exposèrent aux plus grands périls pour la défense des papes. Vers l'année 730, Rome et son duché s'étant soumis volontairement à S. Pierre, ce fut l'origine du domaine temporel du S. Siège. On voit S. Grégoire II envoyer des troupes pour réprimer une petite révolte dans le duché de Rome. S. Grégoire III, S. Zacharie, Etienne III et Adrien 1<sup>er</sup> firent alliance avec les rois francs pour recouvrer et défendre les Etats de l'Eglise contre les lombards et les grecs.

Au 9<sup>e</sup> siècle commencent les expéditions des papes contre les Sarrasins. S. Grégoire IV fortifia Ostie. S. Léon IV partit pour combattre les ennemis du nom chrétien, et remporta près de cette ville, une grande victoire, dans laquelle il fit des prisonniers qui furent employés à la construction de la cité léonine pour la défense de la basilique de S. Pierre. En 916 Jean X mit entièrement en déroute les Sarrasins établis depuis 40 ans dans le château de Garigliano; il se mit à la tête de l'armée, et se conduisit aussi bien comme général que comme pape. Un siècle après, Benoît VIII, ayant réuni une nombreuse armée, remporta une complète victoire sur les Sarrasins.

En 1044 Grégoire VI organise l'armée pontificale en lui donnant une tenue; les laïques envahissaient les possessions de S. Pierre. Lorsque les normands eurent occupé les patrimoines de l'Eglise, S. Léon IX marcha contre eux avec une armée composée de romains et d'allemands; ceux-ci se firent tuer jusqu'au dernier. S. Pierre Damien blâmait cette expédition; mais Dieu justifia S. Léon IX, qui fit des miracles pendant sa vie, et fut honoré comme saint aussitôt après sa mort.

Calixte II, en 1121, conduisit une armée pour faire le siège de Sutri, où s'était réfugié l'antipape Grégoire VIII. Le siège fut commandé par le vaillant cardinal Jean de Crème. Pour se défendre des normands, qui vinrent assiéger Bénévent, Honorius II fut contraint de lever une armée et de s'allier avec les barons de la Pouille.

Contre les arnaldistes, révolutionnaires du douzième siècle qui voulaient dépouiller l'Eglise de ses domaines temporels au nom de la perfection évangélique, et ressusciter la république romaine, les Souverains Pontifes ne se contentèrent pas d'assembler des conciles pour condamner les doctrines de ces hérétiques, mais ils recoururent aussi à la force des armes pour réprimer la révolte. Le pape Lucius II marcha sur le Capitole avec une armée, et fut tué dans la bataille. En 1149 Eugène III triompha de nouveau des rebelles. Une autre révolte des arnaldistes, en 1154, fut comprimée par Adrien IV, qui plus tard, se mit à la tête d'une armée contre Guillaume 1<sup>er</sup> roi de Sicile.

Nous voyons par tout ce qui précède les plus illustres papes, des saints que l'Eglise vénère sur les autels, qui ne redoutèrent pas de prendre courageusement les armes pour défendre leurs



états; ils firent des guerres toujours justes, se défendirent vaillamment, et surent appuyer par les armes les droits de leur domaine temporel.

Après les lombards et les grecs, après les Sarrasins et les arnaldestes, se présentent à leur tour les empereurs d'Allemagne, qui tentent d'usurper les Etats de l'Eglise. Or les Papes, sans négliger les armes spirituelles, employent ainsi la force et les armées. Alexandre III fait alliance avec les villes confédérées de Lombardie. Innocent III soutient plusieurs grandes guerres pour recouvrer les provinces envahies. Grégoire IX envoie contre le duc de Spolète partisan de Frédéric une armée commandée par le cardinal Colonna. L'évêque de Beauvais accourt au secours du Pape avec un bon corps de troupes. Sous Innocent IV, le cardinal Capocci défait les troupes impériales en Sicile, portant la cuirasse et l'épée, et animant l'armée pontificale au combat. Le Pape promulgua la croisade contre l'empereur. Lorsque Manfred, fils naturel de Frédéric, voulut occuper Naples, Innocent IV se rendit dans cette ville avec une armée. En 1261 Urbain IV, avec l'armée des croisés, défait les troupes allemandes de Manfred. Le même pape fit construire la forteresse de Montefiascone. Nous passons sous silence les expéditions militaires de Martin IV et de Boniface VIII.

Le 14<sup>e</sup> siècle fut pour l'Italie et surtout les Etats de l'Eglise l'époque des tyrans, qui profitèrent du séjour des Papes à Avignon pour s'emparer du pouvoir et opprimer les peuples. Jean XXII fit rentrer Parme et Plaisance sous le gouvernement paternel du Saint-Siège. En 1353 Innocent VI envoya en Italie le célèbre cardinal Albornoze comme légat et commandant suprême de l'armée pontificale; le cardinal reprit avec cette armée tout ce que l'on avait usurpé sur l'Eglise; il fit bâtir ou reconstruire plusieurs forteresses dans l'Etat pontifical, comme à Forlì et à Spolète; puis, de retour à Avignon, il présenta au Pape les clés des villes soumises; elles remplissaient plusieurs chars. Grégoire XI déclara la guerre au duc de Milan, qui vexait les possessions de l'Eglise, et il envoya une armée contre lui, avec Galeotto Malatesta général de l'Eglise, le cardinal Pierre d'Estain légat, qui prit à sa solde une compagnie anglaise. Le même Pape envoya une autre armée contre les florentins.

Après l'extinction du grand schisme, les Papes se virent dans la nécessité de réparer les maux, les violences, les usurpations et injustices de toute sorte qui avaient été commises pendant ces 40 années de trouble. Ils eurent aussi à soutenir de grandes luttes contre les puissans barons et seigneurs féodaux. Martin V porta ses soins vers l'artillerie, qui était connue dans l'armée pontificale depuis 1358. Eugène IV, qui soutint plusieurs guerres contre les usurpateurs des Etats de l'Eglise, avait pour généraux les cardinaux Mezzarota et Vitelleschi. Il aida les Hongrois contre les Turcs, et envoya comme légat le cardinal Julien Cesarini, qui mourut sur le champ de bataille. Calixte III augmenta la marine. Pie II qui publia la croisade navale, et voulait suivre la flotte, fit la guerre aux Malatesta et aux Manfredi seigneurs de Rimini et de Faenza. Paul II en 1464 fut contraint de faire encore la guerre aux Malatesta. L'armée de Sixte IV remporta près de Velletri une célèbre victoire sur le roi de Naples; c'est en mémoire de cette victoire que fut construite l'église de Ste-Marie de la Paix. Sixte IV fit alliance avec le roi de Naples contre les Vénitiens. Innocent VIII fit la paix, et s'allia avec eux et avec les génois contre le roi de Naples et les Orsini. Il publia la croisade.

Vers la fin du 15<sup>e</sup> siècle, l'ambition des princes ouvrit pour l'Italie une ère de guerres qui dura près de soixante ans. De là les fréquentes expéditions des allemands et des français en Italie. Les Etats du Saint-Siège ne pouvaient pas se soustraire aux crises et aux dangers qui venaient fondre sur les autres principautés italiennes. Alexandre VI, qui était avant son élection général de l'armée pontificale, comprit fort bien que la Papauté devait appeler à son service une force imposante afin d'être en état de faire respecter ses droits. Il réunit des troupes en grand nombre, et il les traitait parfaitement. Il cria cardinal Hyppolite d'Est, un des plus grands capitaines de l'époque. La croisade contre les Turcs, les alliances contre les étrangers qui commençaient à descendre en Italie, et la soumission des barons rebelles, telles furent les principales sollicitudes d'Alexandre VI. En publiant la croisade, il promit d'y aller en personne, et il nomma commandant de l'armée chrétienne le cardinal d'Aubusson grand-maître

de S. Jean de Jérusalem. Jules II se proposa fermement de reconquérir toutes les provinces usurpées sur l'Eglise, Pérouse, Rimini, Bologne, Modène, Plaisance et Parme, que la violence et l'injustice avaient soustraites au Saint-Siège depuis fort longtemps. Il partit de Rome avec l'armée en 1506. Le siège de la Mirandole fut fait au cœur de l'hiver; Jules II établit son quartier à côté des batteries. L'artillerie pontificale se couvrit de gloire; l'on entra dans la place par la brèche. Cette guerre vraiment juste et sainte dura six ans. Quoi de plus juste que de venger les droits huit fois séculaires de l'Eglise romaine contre les usurpateurs qui les foulaient aux pieds sans tenir compte des armes spirituelles; contre les hommes qui méprisent les censures ecclésiastiques, il ne reste pas d'autre remède que la force des armes. Le 5<sup>e</sup> concile général de Latran loua le zèle et les actes de Jules II. Les plus sages historiens ont rendu justice à la pureté des vues et aux admirables qualités du nouveau David. Léon X continua son œuvre; toutes les alliances qu'il contracta et les guerres qu'il entreprit, loin d'être inspirées par l'ambition de s'agrandir, n'avaient pour objet que la restitution des Etats de l'Eglise et le bien général de l'Italie, que la France et la maison d'Autriche voulaient se partager. Nous ne parlerons pas du sac de Rome sous Clément VII, si ce n'est pour faire observer qu'aucun des soldats qui y prirent part n'était en vie deux ans après; cette armée de Charles de Bourbon était composée d'aventuriers, de luthériens et de quatre mille juifs. Après cette funeste époque, il n'y a presque plus à signaler que la guerre entreprise par Paul IV contre les Espagnols pour la délivrance de l'Italie; la France envoya dix mille hommes au secours du Pape; l'artillerie pontificale fit des merveilles, comme de coutume. Après la grande victoire de Lépante, S. Pie V décerna les honneurs du triomphe à Marc-Antoine Colonna, qui commandait la flotte papale.

Sixte V institua une congrégation de cardinaux *pro classe paranda, et servanda ad status ecclesiastici defensionem*. Il créa un arsenal dans le palais du Vatican, près la bibliothèque. Paul V, Urbain VIII, Clément XI et Benoît XIV firent agrandir cet arsenal.

Lorsque le duché de Ferrare rentra sous le gouvernement du Saint-Siège, le pape Clément VIII mit une nombreuse armée sur pied pour s'en mettre en possession. Le même pape, en 1594, ouvrit une école d'artillerie dans le fort S. Ange, 75 ans avant que la France possédât un établissement de ce genre. Une autre école fut créée dans la forteresse de Ferrare en 1636. Une manufacture d'armes fut instituée à Tivoli. Sous Innocent X, le gouvernement pontifical avait 80 canons, et des armes dans ses divers arsenaux pour cent mille hommes; l'arsenal de Ferrare pouvait armer vingt-cinq mille fantassins, et celui de Bologne dix mille, ainsi que Lunadoro l'atteste, dans sa *Relation de la cour de Rome*, publiée au commencement du pontificat d'Innocent X: «Le pape a des armes pour armer cent mille hommes; tous ses vassaux sont bellicieux, et font merveille à la guerre.»

Pendant la longue guerre de la succession d'Espagne, Clément XI observa d'abord une parfaite neutralité. Mais les impériaux ayant occupé malgré cela Ferrare et Comacchio, le Pape leva une armée de vingt mille hommes et l'expédia contre les troupes de l'empereur. En 1716, une école militaire fut établie à Bologne.

Benoît XIV réduisit la solde, qui était tellement élevée, que s'il faut ajouter foi à Muratori (*Annali d'Italia*) un simple soldat de l'armée du Pape était payé comme les officiers en France et en Allemagne.

En 1792 la crainte d'une attaque de la France du côté de la Méditerranée fit augmenter considérablement la force militaire de l'Etat pontifical. Pie VI était bien résolu de repousser la force par la force. Il se présenta 65,000 volontaires, que le général Caprara organisa en bataillons et en régimens. Le général Colli fut envoyé par la cour de Vienne pour prendre le commandement. Les Français ayant envahi les provinces de Bologne et de Ferrare, on leva des recrues: les familles riches de Rome armèrent des régimens ou des compagnies à leurs frais. C'est ainsi que le prince Colonna donna un régiment d'infanterie tout habillé et armé, avec douze canons; le duc Torlonia, un escadron de cavalerie de 80 hommes; le marquis Massimo, une compagnie de 56 hommes armés et 3 canons; les deux princes Barberini, 74 hommes à cheval; le prince Chigi 26 hommes à cheval; les autres familles suivirent cet exemple. Les romains s'imposèrent une contribution volontaire pour l'armement. Pie VI ordonna de sonner le tocsin et de se lever



en masse pour défendre la religion et la patrie. Le général Colli prit le commandement de toutes les troupes le 22 janvier 1797; il livra la bataille du Senio, et il occupait une excellente position à Foligno, lorsque le traité de Tolentino mit fin à la guerre.

Pie VII n'avait pas une armée qui permit d'opposer quelque résistance à ses ennemis. Lorsqu'en 1808 il refusa d'entrer dans une ligne offensive et défensive avec les autres princes d'Italie pour la défense de la Péninsule, le général Miollis reçut ordre d'occuper Rome et d'incorporer les troupes pontificales dans les siennes. Les officiers supérieurs refusèrent la plupart de prendre du service; quelques-uns acceptèrent pourtant les grades qui leur étaient offerts; de ce nombre fut le colonel Angelo Colli, précédemment commandant du fort S. Ange; il mourut en 1812 dans la fameuse retraite de Russie, où il commandait la réserve de l'artillerie italienne; il fut le seul officier qui eut le bonheur de ramener sans rien perdre l'immense parc qui lui était confié.

En 1821 les révolutions de Naples et de Piémont firent naître une grande effervescence que les troupes pontificales parvinrent à réprimer: nous ne parlons pas de la révolution de 1831, qui força d'augmenter considérablement le nombre des soldats au service du Saint-Siège.

Tous ces exemples montrent clairement qu'à toutes les époques les Souverains Pontifes ont recouru à la force et ont fait la guerre pour la défense de leurs Etats temporels. On peut consulter plusieurs auteurs qui ont traité la même question, et surtout Jean de Carthagène, qui publia en 1609 un livre intitulé: *Propugnaculum catholicum de jure belli Romani Pontificis adversus Ecclesiae jura violantes. Romæ 1609*. Bellarmin soutient la même thèse, c. 2 de *potest. Sum. Pontif. in reb. temporalibus adversus Barclajum*. Borgia tom. 2 *Memorie storiche di Benevento*, justifie parfaitement le pape S. Léon IX au sujet de ses guerres. Grettser cite un grand nombre de papes célèbres qui firent la guerre ou persuadèrent à d'autres de la faire pour la défense de leurs états. Ortiz, qui était au service d'Adrien VI, raconte que ce Pontife, en 1523, fit alliance avec les princes de l'Italie et Charles-Quint pour repousser quiconque oserait envahir l'Italie; or l'écrivain ajoute que le Pape avait tout le droit de faire cette ligue, parce que s'il voit que les armes spirituelles ne servent de rien, il peut indubitablement employer les armes temporelles pour se défendre lui-même et défendre les autres chrétiens, comme on le voit par le chap. *Dilecto*, de sent. excom. in sexto. De Laguna annotateur d'Ortiz, fait à ce sujet les observations suivantes: « Le Pape étant légitimement prince temporel, doit avoir son armée bien disciplinée, et ses forteresses bien fournies, pour en faire usage en temps opportun pour la défense de ses Etats. Vouloir ensuite nier au Pape la faculté d'avoir un royaume temporel, c'est vouloir renverser tous les principes de nature et de législation qui rendent légitimes et stables tous les royaumes de la terre. Mais ceux qui cherchent d'abattre le domaine temporel du Pape, prennent le couteau par la pointe. » Pendant la guerre de la succession d'Espagne, Clément XI garda une stricte neutralité, ainsi que nous l'avons dit plus haut; il écrivit plusieurs lettres à l'empereur Léopold, en disant « que les pontifes romains ne doivent jamais prendre les armes, ni entrer dans des ligues contre les princes catholiques, excepté lorsqu'ils sont forcés par l'indispensable nécessité de défendre leur Etat temporel, et surtout la religion si elle était en danger. »

### Chronique.

Une congrégation particulière des Rites a été formée pour délibérer sur les moyens à prendre pour obvier à plusieurs fautes que la négligence des typographes a laissé successivement introduire dans la plupart des éditions du missel romain. Cette congrégation particulière qui se compose de cinq cardinaux et quatre prélats, s'est réunie le 25 septembre dernier. Les questions à résoudre étaient au nombre de 19. Hors des fautes commises par les éditeurs qui ne se sont pas tenus strictement à l'édition vaticane, les nouveaux décrets semblent exiger certaines modifications aux rubriques générales et particulières, et l'introduction de nouvelles remarques en conformité des résolutions de la S. Congrégation

des Rites. Il y a lieu d'espérer qu'un décret général fera connaître bientôt les décisions de la congrégation particulière sur ces intéressantes questions.

— Notre Saint-Père le Pape, par billets de la secrétairerie d'Etat, a daigné conférer les charges suivantes.

L'Éme et Rme cardinal Antoine-Marie Cagiano de Azevedo est nommé pénitencier majeur.

L'Éme et Rme cardinal Prosper Caterini est nommé préfet de la S. Congrégation du Concile.

L'Éme et Rme cardinal Théodore Mertel est nommé préfet de l'économie de la S. Congrégation de la Propagande et président de l'administration de la révérende chambre des *Spogli*.

L'Éme et Rme cardinal Joseph Milesi Pironi Ferretti est nommé abbé commendataire de S. Vincent et Anastase aux trois fontaines, et un des trois cardinaux conviseurs de la maison des catéchumènes.

L'Éme et Rme cardinal Patrizi est nommé grand-prieur du saint ordre militaire de Jérusalem.

— Un édit de S. E. le cardinal-vicaire du 28 septembre prescrit des prières spéciales dans toutes les églises de Rome pendant l'octave du Saint Rosaire. Nous rapportons cet édit:

« Comme l'Eglise catholique, maîtresse de la vérité, condamne tous les vices et commande l'exercice de toutes les vertus, elle a nécessairement été toujours contredite dès sa naissance et combattue par les puissances infernales et ténébreuses du siècle: *Oportet hæreses esse.* (I. Corint. c. 11)

« Quoique assurée pour elle-même par l'infailible promesse de son divin fondateur de ne jamais succomber devant l'attaque impétueuse de ses ennemis, néanmoins, dans sa sollicitude pour chacun de ses enfants, elle a tâché en tout temps d'obtenir pour eux la puissante protection de cette très-Sainte Créature, qui, destinée à être la vraie Mère de Dieu, fut remplie de grâces, de dons et d'une sainteté très particulière. Aussi, malgré les plus terribles efforts de l'infidélité et de l'hérésie, a-t-elle approuvé et encouragé sans cesse une foule de manières diverses dont le peuple chrétien a voulu invoquer et vénérer la très Sainte-Vierge, et c'est surtout d'elle que les hérésies qui se sont produites successivement dans le monde ont reçu le coup mortel: *Gaude Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* (in Off. B. M. V.)

« Or parmi toutes les formes de culte que les fidèles ont employées envers l'Auguste Vierge, on peut dire que le Saint Rosaire est le plus efficace et le plus excellent, soit que l'on considère son institution, soit que l'on regarde sa généralité. Le saint Rosaire est un exercice très agréable à la sainte Mère de Dieu et extrêmement avantageux à l'Eglise. Les histoires que tous connaissent en très grande partie nous présentent des faits innombrables qui permettent d'affirmer hautement que le Saint Rosaire a été de tout temps le plus sûr moyen d'obtenir des grâces de Dieu, et l'arme la plus puissante que l'Eglise ait pour abattre et enchaîner ses ennemis.

« C'est pourquoi Notre saint-Père le Pape Pie IX, dans les circonstances où se trouve le troupeau de J.-C. confié à sa cure, recourt avec joie et confiance à ce puissant moyen; et il nous a ordonné expressément que dans toutes les églises de cette auguste cité, à partir du dimanche 7 octobre et pendant toute l'octave, l'on récite le tiers du rosaire, à l'heure la plus commode pour la population; on récitera ensuite les litanies de Lorette, avec les oraisons *Deus cujus Unigenitus etc. Deus omnium fidelium etc.* et les collectes prestrites.

« Le Saint-Père a daigné accorder l'indulgence de sept ans et sept quarantaines chaque fois que l'on assistera à ce pieux exercice, et l'indulgence plénière à tous ceux qui y auront assisté au moins cinq fois, se confesseront et communieront le jour de la fête ou pendant l'octave, en priant pour les besoins de la sainte Eglise selon l'intention de Sa Sainteté. Ces indulgences applicables aux âmes du purgatoire pourront être gagnées comme c'est l'usage par les personnes vivant en communauté, ou par les malades, et les prisonniers en récitant les prières prescrites, ou d'autres pour les malades, au jugement du curé ou du confesseur.

« Sa Sainteté a prescrit, en outre, que la dévote procession du Saint Rosaire ait lieu cette année avec plus de solennité que



de coutume et elle concède l'indulgence plénière à tous ceux qui y assisteront, ou suivront la procession en récitant cette puissante prière.

» Dans l'église de Ste-Marie sur Minerve d'où part la procession suivant l'usage, on fera un octavaire solennel qui commencera dimanche 7 octobre, et finira dimanche 14 du même mois.

» Le lundi 8 octobre à 5 h.  $\frac{1}{2}$  du matin, il y aura la sainte messe avec la récitation d'un tiers du Saint Rosaire; et ensuite, après un discours moral très court, on chantera les litanies de Lorette et l'on terminera par la bénédiction du très auguste sacrement.

» Les mêmes pieuses pratiques seront répétées à 10 h.  $\frac{1}{2}$  du matin et à 4 h.  $\frac{1}{2}$  du soir.

» Accourons, ô fidèles, vénérer notre puissante Mère par cet exercice qui lui est si cher. Couronnons son auguste front avec ces roses mystiques, et soyons bien persuadés qu'elle nous récompensera largement; et comme elle l'a fait en d'autres temps, ainsi elle obtiendra dans les pénibles circonstances de ce moment pour l'Eglise, cette épouse immaculée de Jésus-Christ, la paix que ses ennemis lui ravissent.

» Et à la fin de ce pieux octavaire ne cessons pas d'honorer la Mère de Dieu par cet acte de piété. Considérant le devoir de notre office, nous ne voulons pas terminer la présente invitation sans nous adresser aux pères, aux mères, aux chefs de famille, et les exhorter vivement à conserver soigneusement ou introduire dans leurs maisons cette très dévote pratique; qu'ils ne l'abandonnent jamais pour quelque circonstance que ce soit s'ils désirent que Dieu bénisse leurs familles.

» De notre résidence le 28 septembre 1860.»

— Nous avons la douleur d'annoncer la mort de l'Éme et Rme cardinal Vincent Macchi, décédé le 30 septembre, à 9 h. du matin. Il était évêque d'Ostie et Velletri, doyen du sacré-collège, légat apostolique de Velletri et sa province, secrétaire des brefs, grand chancelier des ordres équestres pontificaux, préfet de la S. Congrégation du Cérémonial, et secrétaire de la Congrégation suprême de la sainte inquisition romaine et universelle.

Il était né à Capo di Monte, diocèse de Montefiascone, le 31 août 1770, et il avait reçu le chapeau de cardinal de la main de Léon XII dans le consistoire du 2 octobre 1826.

La chapelle pour le repos du défunt a été célébrée dans l'église des saints apôtres. Après la messe, qui a été célébrée par S. E. le cardinal Altieri, Notre Saint-Père le Pape a fait l'absoute.

— Mardi 2 octobre à 7 h. du soir, la dépouille mortelle du général marquis George de Pimodan a été transportée de l'église S. François à Ripa à la basilique de Ste-Marie de Trastevere. Quoique la translation se fit d'une manière privée, il y a eu un grand concours de peuple sur le passage du convoi; des étudiants et d'autres jeunes gens jetaient des fleurs sur le char funèbre, et ils allaient baiser l'épée de ce brave, qui l'avait consacrée à la défense des droits du Saint-Siège.

Une cérémonie funèbre a eu lieu mercredi 3 octobre à Ste-Marie de Trastevere par ordre de Sa Sainteté. La majestueuse basilique était ornée somptueusement. Le corps de l'illustre général, déposé au milieu du sol, était couvert d'un riche drap; les armes de la noble famille étaient disposées tout autour, et au dessus on voyait les insignes de son grade militaire, le chapeau, les épaulettes, l'épée.

Depuis l'aube un grand nombre de messes ont été offertes à Dieu pour l'âme de l'illustre défunt; à 8 h.  $\frac{1}{2}$  le chapitre de la basilique a commencé la récitation de l'office des morts. Vers 10 h. l'Éme et Rme cardinal Barberini, prenant les habits pontificaux, a commencé la messe solennelle accompagnée par le chant des chapelains pontificaux, qui ont exécuté la célèbre composition de Baini.

Assistaient à la douloureuse cérémonie: Toute la noble antichambre pontificale, le corps des gardes nobles avec ses commandants, S. E. Monseigneur le Ministre des Armes avec les officiers de son ministère. Aux quatre coins du cercueil étaient les généraux pontificaux, MM. Kalbermatten, Allegrini, Ruspoli et Braschi.

On remarquait, dans une place réservée, deux parens du général, M. le comte de Lévis Mirepoix et M. de Couronnel, ainsi que deux aides de camp du défunt, M. le prince de Ligne et M. de Raineville.

Un grand nombre de personnes distinguées et une foule immense remplissaient la basilique.

Sur le portique de l'église on lisait l'inscription suivante:

GEORGIO . DE . PIMODAN

VIRO . NOBILISSIMO

DVCI . FORTISSIMO

QVEM . PRO . SEDE . APOSTOLICA

MAGNÆ . ANIMÆ . PRODIGVM

GATHOLICVS . ORBIS . LVGET

PIVS . IX . PONT. MAX.

SVO . ET . ROMANÆ . ECCLESIAE . NOMINE

SOLEMNE . FVNVS

TANTÆ . VIRTVTI . ET . PIETATI . DEBITVM

MOERENS . PERSOLVIT.

Dans la soirée le corps du défunt a été transporté à l'église S. Louis des Français. L'accompagnement funèbre a été tout ce qu'on peut imaginer de plus splendide.

— La *Civiltà cattolica* vient de terminer, avec la livraison du 15 septembre, le 7<sup>e</sup> volume de la quatrième série. Ce volume embrasse les mois de juillet, août et septembre 1860.

Les articles de fond sur les questions du moment, la revue bibliographique, et la chronique contemporaine forment, comme on sait, les trois principales parties de cette publication.

Les rédacteurs ont continué dans le volume que nous avons sous les yeux leur courageuse lutte en faveur du domaine temporel du Saint-Siège. Nous remarquons 1. deux grands articles sur les origines de la souveraineté temporelle des Papes faisant suite à d'autres qui ont paru dans les volumes précédents. 2. La manifestation éloquente et unanime qui s'est produite dans toute l'étendue du monde catholique en faveur de cette même cause fait l'objet de trois articles, dans lesquels on étudie et l'on explique la haute signification renfermée dans les protestations et les mandemens des évêques du monde chrétien, et les nombreux écrits que la même question a fait naître. Ces articles sont, du reste, la reproduction de la dissertation préliminaire qui ouvre la grande collection de tous ces mandemens épiscopaux qui voit le jour par les soins des rédacteurs de la *Civiltà*. 3. La bibliographie leur offre l'occasion de parler encore du pouvoir temporel; et ils le font plusieurs fois, soit en rendant compte du livre de M. Sauzet: *Rome en présence de l'Europe*; soit en parlant du traité de Mgr Pavy évêque d'Alger, soit enfin à propos de quelques autres opuscules publiés en Italie.

La philosophie est représentée dans ce volume par trois dissertations ayant pour titre: *Ragioni del Bello secondo i principii di S. Tommaso*. Deux travaux de cosmogonie peuvent y être rattachés.

Pour ce qui concerne les questions politiques du moment, il y a des articles détaillés sur les annexions, les massacres de Syrie et l'intervention de l'Europe, les phases diverses de la question italienne, les procès que font au clergé qui refuse de chanter le *Te Deum* les hommes qui se posent comme les champions de la liberté de conscience; les actes de sauvage barbarie commis dans les pays où la révolution triomphe etc. etc.

Les livres examinés dans la Revue bibliographique sont, outre les précités: *Vicende memorabili etc. Evénements mémorables de 1789 à 1801*, par Alexandre Verri. Milan. 1858. 2. vol.—*Del cattolismo nella vita sociale*, par Paolo Prinetti. Turin. 1860.—*Della pena capitale*, de Pietro Ellero. Venise.—*Vie du cardinal Mezzofante et mémoires sur les plus illustres polyglottes anciens et modernes*, par Guillaume Russel. Bologne. 1859-60. Deux bulletins bibliographiques font connaître brièvement un grand nombre d'autres livres qui ont été publiés en Italie dans ces derniers temps.

La chronique rappelle les faits les plus saillants de l'histoire contemporaine. Elle se compose de deux élémens. D'abord les correspondances particulières que la *Civiltà cattolica* reçoit régulièrement de plusieurs côtés, Piémont, Toscane, Suisse, Belgique, Hollande, Angleterre, Espagne, etc. Il y a puis, à défaut des correspondances, la relation des faits principaux, qui est l'œuvre des rédacteurs.

L'archéologie et les sciences naturelles trouvent place dans la *Civiltà* par des bulletins qui font connaître les nouvelles découvertes.

Mentionnons, en finissant, une intéressante description des mers polaires.



# CORRESPONDANCE DE ROME

PARAISANT LE SAMEDI.

L'abonnement annuel date du premier Août. Prix pour Rome et les Etats Pontificaux : trois écus romains. On s'abonne à Paris, chez M. Peaucelle-Coquet, rue de Sèvres, 93. Louvain, M. Charles Peeters, libraire. Hors des Etats Pontificaux, le prix varie suivant les frais de poste.— Angleterre, Belgique, Espagne et France : 20 francs par an.

## Sommaire.

Du pouvoir ecclésiastique suivant le bienheureux Augustin Triumphus.

(Suite.)

Le Dix-neuvième siècle.

Les Madones de S. Luc.

Chronique. — Bibliographie.

## Du Pouvoir Ecclésiastique. (1)

Dans les articles précédents le bienheureux Augustin Triumphus a prouvé que le pouvoir du Pape est le seul qui découle immédiatement de Dieu ; que ce pouvoir vient toujours de Dieu, quel que soit le Pape qui gouverne l'Eglise ; que ce pouvoir est absolument supérieur à tous les autres, et que nul n'est égal au Pape en puissance.

Il reste encore six articles pour épuiser la première question. Notre Bienheureux continue comme il suit.

### ARTICLE V.

*Si le pouvoir du Pape vient plus particulièrement de Dieu que le pouvoir des autres.*

1<sup>re</sup> difficulté. Il semble que le pouvoir du Pape n'est pas plus particulièrement de Dieu que le pouvoir des autres. Car celui qui prend également soin de tous, ne regarde pas plus particulièrement le principat de l'un que le principat d'un autre. Or il est écrit, chap. 6 de la Sagesse, que Dieu a fait le petit et le grand, et qu'il prend également soin de tous.

2<sup>me</sup> difficulté. Il faut secourir davantage par une spéciale providence, là où le péril est plus grand ; or il semble que le péril est plus grand dans le gouvernement des choses temporelles à cause de la multitude d'affaires qui se présentent, que dans le gouvernement spirituel.

Mais d'autre part, le pouvoir spirituel est au pouvoir civil ce que les choses spirituelles sont pour les choses temporelles ; or le spirituel est plus principalement et plus particulièrement de Dieu que le temporel. Donc, de la même manière, le pouvoir du Pape vient plus principalement et plus singulièrement de Dieu que le pouvoir des autres.

Résolution. Nous pouvons considérer trois choses dans le pouvoir du Pape : son élection, son gouvernement, et le châtement de ceux qui ne lui obéissent pas. Or nous pouvons montrer, à ce triple point de vue, que le pouvoir du Pape est en trois manières plus particulièrement de Dieu que le pouvoir des autres.

Premièrement quant à son élection. Quoique tout pouvoir vienne de Dieu (Rom. 13) cependant le pouvoir du Pape vient de lui plus immédiatement et plus spécialement que tout autre pouvoir, car de même que Dieu est dans toutes les choses créées par présence, puissance et essence, mais qu'il est pourtant dans ses fidèles d'une manière spéciale, par la grâce et la charité : ainsi, quoique Dieu opère dans l'élection de tous les pouvoirs, cependant il opère

(1) Voir la Correspondance N. 109.

d'une manière spéciale dans l'élection du Souverain Pontife, qui doit régir ses fidèles et les ordonner pour le culte de Dieu.

Secondement, pour son gouvernement. Dieu prend soin généralement du gouvernement de tous les êtres ; mais il prend un soin particulier du pouvoir du Souverain Pontife, qui régit et gouverne son Eglise. S. Chrysostôme dit dans une homélie sur la Pentecôte, que Dieu prend un grand soin de son Eglise, qui est entourée, non d'un mur, mais par l'enceinte de la foi. Pour l'Eglise le ciel a été étendu, l'air répandu, la mer formée, la terre fondée, le paradis planté, et une foule de merveilleuses choses ont été faites. Pour l'Eglise la mer a été divisée, et puis réunie ; pour elle le rocher brisé et de nouveau réuni ; pour elle la manne tombait du ciel. Pour l'Eglise les prophètes, pour elle les apôtres, pour elle le Fils unique de Dieu s'est fait homme. C'est moi qui l'ai établie, moi qui ai fondé le ciel, et créé les anges ; mais je n'ai pas été crucifié pour le ciel, je n'ai point pris un corps céleste, ni la nature des anges. Vous pouvez entendre par là que l'Eglise est quelque chose de plus spécial, de plus honorable que le ciel, les anges et toute autre créature.

Troisièmement, quant à la punition de ceux qui combattent le pouvoir du Pape au lieu de s'y soumettre. Car le Pape occupe dans l'Eglise la place de ce Prophète dont il est dit, chap. 18 du Deutéronome. « Je vous susciterai un prophète du milieu de vos frères ; quiconque n'écouterà pas ce prophète, je serai moi-même le vengeur », en lui infligeant des châtimens éternels et temporels comme dit la glose. On voit par là que ceux qui s'élèvent contre le Souverain Pontife et lui résistent, sont sévèrement châtiés. Car le Souverain Pontife est signifié par le mont Sinaï, dont il est dit c. 19. de l'Exode : « Le troisième jour, le Seigneur descendit devant le peuple sur le mont Sinaï, en disant aux fils d'Israël : ne monte pas sur la montagne, et ne la touche pas. Quiconque touchera la montagne, mourra. » Le Souverain Pontife est figuré par cette montagne à raison de sa généralité : de même que Dieu descendit par le moyen de cette montagne devant tout le peuple juif, ainsi J.-C. dans la loi nouvelle, descend moyennant le Souverain Pontife sur tout le peuple chrétien. Elle le figure aussi par sa hauteur. Cette montagne était plus élevée que toutes les autres ; ainsi le Pape est plus élevé que tout autre pouvoir. Enfin, elle le figure à raison de la vérité légale, car de même que la loi a été donnée de cette montagne, ainsi l'on doit recevoir du Pape toutes les lois et tous les droits. Il suit de là que tous ceux qui touchent cette montagne, soit en la combattant, soit en ne voulant pas obéir, doivent mourir, non d'une mort quelconque, car les mains ne doivent pas toucher celui qui meurt de la sorte, mais il doit être écrasé par les pierres et percé de traits en haine de son péché.

Il faut donc répondre à la première objection que par sa providence générale Dieu prend également soin de tous ; mais il exerce une providence spéciale sur le pouvoir du Pape, moyennant lequel il gouverne l'Eglise ; ce n'est pas ainsi qu'il veille sur le pouvoir des autres, suivant ce que dit S. Paul : Est-ce que Dieu prend soin des bœufs ? 1 Cor. 9. *Nunquid Deo cura est de bobus.*

A la 2<sup>e</sup> difficulté l'on peut répondre que s'il arrive que le gouvernement séculier et temporel produise une plus grande distraction d'esprit que le gouvernement spirituel, à cause des choses temporelles, pourtant le bon gouvernement temporel dépend du bon gou-



vernement spirituel, comme le dit S. Chrysostôme: « De même que tout le mal vient du sacerdoce, ainsi tout le bien dérive de lui; c'est pourquoi il faut prendre un soin plus particulier du pouvoir du sacerdoce et de son gouvernement tant spirituel que temporel. Si le sacerdoce est pur, dit encore le même saint, tout le peuple fleurit et demeure en paix; mais si le sacerdoce est dissolu et désordonné, tous le peuple sera corrompu.

## ARTICLE VI.

*Si le pouvoir du Pape est un.*

1<sup>re</sup> difficulté. Il semble que le pouvoir du Pape n'est pas un. Car il y a plusieurs ordres d'évêques, comme dit le Maître des sentences, liv. 4. Donc il y a plusieurs pouvoirs dans l'Eglise. Donc le pouvoir du Pape n'est pas un.

2. Les pouvoirs se distinguent par les actes et les objets. Or autre est l'objet spirituel, autre l'objet temporel. Donc le pouvoir du Pape pour le spirituel diffère du pouvoir qu'il a sur le temporel.

3. Les pouvoirs de l'Eglise sont désignés par les deux glaives dont il est dit dans S. Luc, 22: *Ecce gladii duo hic*. Or comme tout le pouvoir de l'Eglise réside dans le Pape, il semble que le pouvoir du Pape n'est pas un, mais qu'il est multiple.

Mais d'autre part le pouvoir du Pape concerne l'Eglise qu'il administre; or l'Eglise est une, suivant ce passage du Cantique: *Una est columba mea, una est perfecta mea, una est matri suae, electa genitrici suae*. Donc le pouvoir du Pape devra pareillement être un.

Résolution. Il y a un double pouvoir dans le Pape. Le premier concernant le corps vrai de Jésus-Christ, est nommé pouvoir d'ordre, et le second sur le corps mystique de Jésus-Christ. Ce dernier se nomme le pouvoir de juridiction, ou administration. Si nous parlons du pouvoir d'ordre, ce pouvoir est un d'une unité réelle; car il ne se multiplie pas dans tous les prêtres et tous les évêques qui l'exercent, et offrent tous dans la personne de Jésus-Christ unique prêtre, le même corps. Mais si nous parlons du pouvoir de juridiction sur le corps mystique de Jésus-Christ, ce pouvoir est également un dans le Pape par l'unité d'un certain ordre. Dans le corps mystique, nous pouvons distinguer un triple ordre; le premier par lequel les clercs sont ordonnés vis à vis des clercs; le second par lequel les laïques sont ordonnés vis à vis des clercs, et le troisième, par lequel les laïques sont ordonnés vis à vis des laïques. L'ordination par laquelle les laïques sont ordonnés vis à vis des laïques est le pouvoir corporel et temporels; or le corporel et le temporel doit toujours être réglé par le spirituel. Il faut donc que le pouvoir des laïques soit réglé par le pouvoir spirituel qui règle les clercs vis à vis des laïques. De même le pouvoir des clercs, par lequel ils sont ordonnés vis à vis des laïques, doit être réglé et ordonné par le pouvoir qui dirige les clercs vis à vis des clercs, et surtout par le pouvoir qui règle la condition des clercs vis à vis du premier des clercs, qui est le Pape. Donc le Pape, par un pouvoir unique, suivant un certain ordre, doit ordonner les clercs vis à vis des clercs, les clercs vis à vis des laïques et les laïques entre eux; et telle est la doctrine de S. Augustin, 3 de Prin. c. 4, où il dit que de même que les corps grossiers, et inférieurs sont régis dans un certain ordre par des corps plus subtils et plus puissants, ainsi tous les corps sont régis par l'esprit de vie, et l'esprit irrationnel est régi par l'esprit rationnel, et l'esprit prévaricateur et pécheur est régi par l'esprit rationnel, pieux et juste, et l'esprit pieux et juste est régi par Dieu lui-même, et ainsi toutes les créatures sont régies par leur Créateur.

A la 1<sup>re</sup> difficulté il faut donc répondre, qu'il y a plusieurs ordres d'évêques, non à cause de plusieurs pouvoirs d'ordre, mais à cause de plusieurs communautés et administrations auxquelles ils président. On distingue cinq communautés: la rue, qui est constituée par plusieurs maisons; la cité, formée de plusieurs rues, et c'est une communauté parfaite ayant tout ce qu'il faut pour la vie humaine. La troisième communauté, c'est la province, qui se compose de plusieurs cités. La quatrième est la communauté du royaume, qui résulte de plusieurs provinces. La cinquième est la communauté de l'univers entier, qui est constituée par tous les royaumes. Or, la première communauté est régie par les prêtres paroissiaux, qui ont chacun une rue, et une paroisse à gouverner. Dans la seconde président les évêques; comme toute cité est une communauté parfaite, ainsi l'évêque est le prêtre parfait, puis-

qu'il peut engendrer son semblable. Dans la troisième communauté président les archevêques ou métropolitains. Dans la quatrième sont les patriarches et les primats. Mais dans la cinquième communauté, c'est le Souverain Pontife qui préside. Car, en droit, tous ceux qui existent dans l'univers entier doivent se soumettre au Souverain Pontife. Par disposition de la loi divine nul ne peut se sauver s'il n'appartient au corps de l'Eglise, hors laquelle point de salut; d'où il suit que tous ceux qui vivent dans le monde sont sous le pouvoir du Pape.

A la 2<sup>e</sup> difficulté l'on répond, que le spirituel et le corporel sont vraiment distincts; mais il appartient au spirituel, comme on le voit par S. Augustin, de régir, régler et gouverner le corporel lui-même et le temporel, quelquefois par lui-même, quelquefois moyennant un autre corporel, ou temporel.

## ARTICLE VII.

*Le pouvoir du Pape est-il à la fois royal et sacerdotal?*

Le Pape tient ici-bas la place de Jésus-Christ, du moins quant à la puissance et à la juridiction. Or il est certain qu'en Jésus-Christ, il y a eu le double pouvoir royal et sacerdotal. Nous en trouvons la preuve dans son Incarnation, dans son enseignement, dans sa Passion et sa Résurrection. L'Incarnation de Jésus-Christ nous montre, en effet, son pouvoir royal puisqu'il naît selon la chair de la tribu royale de Juda; elle nous révèle aussi sa dignité sacerdotale puisqu'il voulut nous faire annoncer sa venue par le ministère de S. Jean-Baptiste qui était fils d'un prêtre. C'est pour cela que S. Augustin dans son livre *De consensu Evangelistarum* s'exprime ainsi qu'il suit: Comme le Christ était roi, prophète et prêtre, la Providence divine a disposé les choses de telle sorte que les trois évangélistes qui ont entrepris de faire connaître le Christ, comme ayant revêtu la nature humaine, ont commencé leur évangile en suivant l'ordre que voici. S. Mathieu débute par l'origine royale en disant: *Liber generationis Jesu Christi filii David regis*. S. Marc parle d'abord des oracles prophétiques: *Initium Evangelii Jesu Christi, sicut scriptum est in Isaia propheta*. Et S. Luc enfin proclame en premier lieu le sacrifice sacerdotal en disant: *Fuit in diebus Herodis sacerdos quidam nomine Zacharias*.

Le langage de Jésus-Christ nous prouve la même vérité. Car nous lisons dans S. Mathieu que lorsque ceux qui faisaient payer le tribut demandèrent à Pierre: Pourquoi votre Maître ne paye-t-il pas le tribut? Jésus-Christ prévenant la question de ces officiers, dit à Pierre: « Que t'en semble-t-il, ô Pierre! De qui les rois de ce monde reçoivent-ils le tribut, de leurs fils ou bien des étrangers? — Des étrangers, répondit le prince des apôtres. — C'est pourquoi, répartit Jésus, les enfants des rois sont libres et affranchis. *Ergo liberi sunt filii regum*. Paroles au sujet desquelles S. Jérôme observe que Notre-Seigneur était fils de roi selon l'esprit et selon la chair: car par son humanité il appartenait à la race de David, et par sa divinité il était le Verbe de son Père Tout-puissant et par suite, en sa qualité de fils de roi, il ne devait point payer de tribut.

Voyons maintenant ce que nous enseigne sa passion. Lorsqu'il entra dans Jérusalem pour combattre contre le démon, il laissa voir en sa personne le pouvoir royal, puisqu'il permit à ses apôtres de lui rendre des honneurs royaux en jetant sous son passage leurs vêtements et des branches d'arbres. Aussi l'évangéliste S. Mathieu ne manque-t-il pas de rappeler à ce propos le témoignage du prophète Zacharie, lequel confirme parfaitement notre principe, en disant: *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam et pullum ejus*. Voici ton Roi qui vient vers toi plein de mansuétude: il est assis sur une ânesse suivie de son poulain.

Il est donc certain que Jésus-Christ était roi: mais il était également prêtre, ainsi qu'il le montra lui-même sur l'autel de la croix où il voulut être en même temps prêtre et victime. C'est ce qui a fait dire à S. Augustin, dans le chap. 14<sup>e</sup> de son livre sur la Sainte Trinité, que dans tout sacrifice il faut considérer quatre choses, à savoir à qui l'on sacrifie, par qui le sacrifice est offert, ce que l'on sacrifie et pour qui l'on sacrifie; or, le même Jésus-Christ, seul et vrai médiateur des hommes, en nous réconciliant avec Dieu par un sacrifice de paix, n'a pas cessé d'être un avec celui à qui il offrait; il s'est fait un avec ceux pour qui il offrait et enfin lui-même était et celui qui offrait et ce qu'il offrait.



En quatrième lieu sa Résurrection glorieuse nous prouve aussi sa double autorité royale et sacerdotale: car il s'y est montré roi, puisqu'il ravit au démon un grand nombre de corps qu'il ressuscita et introduisit avec lui dans la sainte cité comme gages aux yeux de tous de la victoire remportée sur l'ennemi du genre humain. Et quant à l'autorité sacerdotale, elle se manifesta par le don du Saint-Esprit, conformément à ces paroles de S. Jean, chap. 20: *Accipite Spiritum Sanctum, quorum remiseritis peccata, remittuntur eis*. Ce qui a fait dire à Notre-Seigneur, comme on le voit dans S. Mathieu: Il m'a été donné toute puissance, c'est à dire le sacerdoce et la royauté, sur la terre comme dans les cieux.

Tels sont les principes du bienheureux Triumphus sur le 7<sup>e</sup> article. Disons maintenant un mot des arguments contraires et de leur réfutation.

Il semble, dit notre auteur, qu'on peut objecter sur le point dont il s'agit, d'abord ces paroles adressées par Notre-Seigneur lui-même, à Pilate: Mon royaume n'est point de ce monde: car s'il était de ce monde, mes serviteurs combattraient en ce moment pour moi afin que je ne fusse point livré entre les mains des juifs. Or le Pape tenant ici-bas la place de Jésus-Christ, il semble qu'il ne peut pas avoir en ce monde un pouvoir royal.

Mais on répond à cette première difficulté que, conformément à la doctrine de S. Augustin (traité 15 sur S. Jean), le royaume de Jésus-Christ sur lequel règnent ses fidèles, c'est la foule de ceux qui croient en son nom et auxquels il a dit lui-même: « Vous n'êtes point de ce monde: car si vous étiez de ce monde, le monde qui aime ce qui lui appartient, vous aurait chéri. » On voit par là que Jésus-Christ n'a pas dit: Mon royaume n'est pas dans ce monde: car il règne assurément sur ses fidèles et dans ce monde et dans le monde à venir, dans le premier par la grâce, et dans le futur par la gloire. Mais il a dit: mon royaume n'est pas de ce monde, parce qu'on appelle de ce monde tout ce que Dieu a créé d'humain sur cette terre, et tout ce qui provient de la race viciée d'Adam. Son royaume a donc été fait, non pas comme les choses de ce monde, mais avec les hommes qui ont été régénérés par Jésus-Christ, ainsi que l'apôtre nous le révèle en disant: Il nous a soustraits à la puissance des ténèbres et nous a fait passer dans son royaume comme fils de sa charité. Ou bien, l'on peut également dire avec S. Jean Chrysostôme, que le royaume de Jésus-Christ ne fut pas de ce monde parce qu'il ne fut point roi selon le mode humain, propre aux autres rois de ce monde, qui ne doivent le pouvoir de régner qu'à la force. Pour lui ce fut assez de régner par lui-même sur les siens, sans avoir besoin d'aucun appui quelconque.

En second lieu l'on peut objecter que le pouvoir de Jésus-Christ se trouve figuré dans la loi ancienne; or, cette loi distinguait entre elles la tribu de Juda, qui fournissait les rois, et celle de Lévi, qui fournissait les prêtres; et comme Jésus-Christ est issu de la tribu de Juda, dont Moïse n'a absolument rien dit à propos du sacerdoce, ainsi que l'observe l'Apôtre (Hebr. 7) il semble que Jésus-Christ n'ait pas eu le pouvoir sacerdotal.

Mais on répond à cette difficulté, que le sacerdoce et le pouvoir royal de Jésus-Christ n'était point à proprement parler figuré par le sacerdoce et l'autorité des lévites; mais plutôt par le sacerdoce et l'autorité de Melchisédech qui fut à la fois prêtre et roi, puisque l'apôtre (ad heb. 7) a dit de lui: *Hic enim rex Salem et sacerdos Dei summi*. On peut également faire observer que dans le sacerdoce lévitique les grands prêtres avaient le pouvoir royal, non pas comme l'exerçant, mais comme confirmant ou déposant les rois. Car ainsi qu'il est dit dans le premier livre des rois: *Samuel sacerdos David regem constituit et Saul deposuit.*

On objecte en troisième lieu que Jésus-Christ n'était pas roi, puisque ayant su que les hommes devaient venir le prendre pour l'enlever et le proclamer roi, il s'enfuit sur le montagne. Il semble donc que le Pape qui tient la place de Jésus-Christ n'a pas lui-même le pouvoir royal.

Jésus-Christ, répond Triumphus, s'enfuit, il est vrai, lorsque les hommes voulurent le proclamer roi; mais ce fut pour nous montrer que celui qui donne les royaumes ne voulait pas être fait roi par la main des hommes, comme l'observe S. Augustin. Ou bien il voulut en cela nous donner un exemple d'humilité, parce que les hommes courent avec une anxieuse avidité à la poursuite des honneurs et des empires; de même qu'il voulut être pauvre parce que nous désirions ardemment les richesses, et qu'il embrassa la croix

et toutes sortes d'ignominies parce que notre orgueil avait un horreur extrême de la mort et des humiliations. En un mot tout ce que le Fils de Dieu daigna faire ici-bas pour sauver l'homme dont il avait revêtu la chair, eut pour but de nous instruire en nous fournissant la règle de nos mœurs, selon la judicieuse observation de S. Augustin, dans le chap. 16<sup>e</sup> de son livre, *de vera religione*.

Mais, peut-on dire en quatrième lieu, c'est en vain qu'on possède un pouvoir, lorsqu'on ne peut point en exercer les actes. Or nous ne voyons pas que les Papes aient exercé le pouvoir royal dans toute l'étendue ci-dessus indiquée. Il semble donc permis de douter qu'une tel pouvoir existe en réalité.

La réponse à cette dernière difficulté consiste à dire que lorsqu'une chose se trouve dans le supérieur et dans l'inférieur, dans l'agent principal et dans le ministre, elle est assurément d'une manière plus noble et plus excellente dans l'agent principal que dans l'inférieur ou le ministre. Or le pouvoir royal réside dans le Pape et dans les autres rois de ce monde; mais il se trouve dans le Pape, en un mode plus noble et plus excellent, que dans les princes séculiers: il est dans le Pape pour les confirmer, les corriger et au besoin, les déposer eux-mêmes, tandis que ceux-ci ne possèdent que l'exercice et l'administration de ce même pouvoir.

## ARTICLE VIII.

*Le pouvoir du Pape est-il à la fois spirituel et temporel?*

Dans le sens de la négative on peut objecter ce qui suit:

1. Dans S. Mathieu, chap. 22 il est dit: *Rendez à Cesar ce qui est à Cesar et à Dieu ce qui est à Dieu*. Or, le Pape tenant ici-bas la place de Dieu, il semble que son pouvoir ne s'étend qu'aux choses spirituelles, tandis que c'est aux rois qu'appartient le soin des choses temporelles.

2. Il appartient au pouvoir du Pape de vivifier ses sujets dans la vie spirituelle et de leur tracer l'ordre à suivre pour le culte divin. Or, il est écrit dans S. Jean, chap. 6: *Que c'est l'esprit qui vivifie*; mais que la chair n'est pour cela d'aucune utilité. Il suffit donc que le pouvoir du Pape soit purement spirituel.

3. Le Pape est le chef des disciples et des Apôtres de Jésus-Christ. Or il a été dit des disciples du Christ: *Celui qui ne renoncera pas à tout ce qu'il possède ne peut pas être mon disciple*. Le Pape ne doit donc pas avoir d'autorité sur les choses temporelles.

4. Enfin, nous lisons dans les Nombres, chap. 18: *Que les fils de Lévi ne possèdent rien et se contentent de l'oblation des dîmes*. Il semble par là qu'en fait de biens temporels le Pape n'a de pouvoir que sur les dîmes et les offrandes des fidèles.

Avant d'exposer les réponses à ces objections, rapportons d'abord la solution donnée par le bienheureux Triumphus.

Les biens spirituels et temporels, dit-il, peuvent être considérés sous trois points de vue différents, savoir: leur production, leur ordre respectif et leur mode d'action. Or, sous tous ces rapports on peut montrer que le Pape possède un pouvoir universel sur tous les biens spirituels et temporels.

Examinons d'abord la production de ces biens et nous verrons que les temporels comme les spirituels ont pour auteur, un seul et même Dieu, contrairement à l'erreur des manichéens qui admettaient deux principes éternels. Or le pape tenant ici-bas la place de Dieu, son pouvoir doit tout naturellement s'étendre aux biens temporels et corporels comme aux biens spirituels.

Que si nous considérons ensuite l'ordre qui préside aux choses de ce monde, nous verrons que les biens temporels sont par rapport aux biens spirituels comme des organes et des instruments. Car de même que dans l'homme, qui est composé d'une âme et d'un corps, le corps a été subordonné à l'âme qui s'en sert comme d'un instrument pour exercer au dehors ses diverses opérations, de même aussi dans l'Eglise les biens temporels sont subordonnés aux biens spirituels par l'autorité du Pape. Par conséquent le Pape qui est chargé de pourvoir aux besoins spirituels des fidèles doit avoir en même temps autorité sur les choses temporelles et corporelles, car sans cela la vie civile et politique des peuples peut devenir un obstacle insurmontable à leur vie spirituelle. C'est pourquoi lorsque les Apôtres dirent à notre Seigneur « *Renvoyez cette foule afin qu'elle aille acheter ce qu'il lui faut pour se nourrir* » il leur fut répondu: *Il n'est point nécessaire que ces gens s'éloignent: donnez-leur vous-mêmes à manger.* (S. Luc. 9)



Enfin, sous le rapport de l'action nous pouvons constater que les choses temporelles et spirituelles reçoivent le mouvement et sont réglées dans leurs opérations par les intelligences elles-mêmes, de cette sorte que les anciens philosophes déterminèrent le nombre des moteurs par le nombre des corps mobiles, comme on le voit dans la métaphysique d'Aristote chap. 12<sup>e</sup>; puis ils posèrent que tous les moteurs eux-mêmes étaient mus et conduits à leur tour par un seul et même moteur premier, qui est Dieu. S. Augustin nous dit aussi que toute substance temporelle et corporelle est soumise à la direction des anges. Par conséquent le Pape ayant ici-bas en mains la plus haute puissance spirituelle, doit avoir également le pouvoir de régler et d'ordonner les choses temporelles, dans leurs rapports avec le bien spirituel de l'Eglise et des fidèles qui la composent.

Telle est la solution donnée par notre auteur à l'article 8. Voyons maintenant sa réponse *Ad Argumenta*.

1. Lorsqu'il est dit dans l'Evangile: *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*, il ne faut pas entendre que la puissance sur les choses temporelles n'appartient pas au Pape. Ces paroles signifient simplement qu'il existe une certaine justice légale en vertu de laquelle il faut rendre à chacun ce qui lui est dû, conformément à ces paroles de l'Apôtre dans son épître aux Romains 13<sup>e</sup> chapitre: «Rendez à chacun ce qui lui est dû, le tribut à qui a droit au tribut, la rente à qui a droit à la rente, l'honneur à qui a droit à l'honneur et la crainte à qui mérite d'être craint.» Or les empereurs et les rois ont droit aux choses temporelles, comme à titre de salaire, parce qu'ils sont ministres de Dieu, d'après la doctrine de l'Apôtre. Ils sont en effet, tenus de défendre l'Eglise de Dieu, de gouverner le peuple chrétien, et de maintenir leurs états dans la paix. C'est pour ce ministère qu'ils ont droit d'être rémunérés avec le trésor matériel de l'Eglise et cette rémunération leur est due au nom d'un certain droit naturel et divin, comme on peut le voir dans S. Paul 1<sup>re</sup> Epître aux Corinthiens chap 9<sup>e</sup>: «Qui donc, dit-il, fait la guerre à ses propres dépens? Qui fait paître le troupeau, sans manger de son lait?» Passage au sujet duquel S. Augustin, cité dans la 23<sup>e</sup> cause, question 1<sup>re</sup> chap. *Militaire*, fait observer: que c'est en vertu d'une certaine providence divine qu'un salaire est accordé aux soldats, de peur qu'en recherchant leur subsistance, ils ne fussent aléchés par le désir du butin. Et le même apôtre, dans l'épître aux Romains, chap. 13<sup>e</sup>, dit aussi: «Payez les tributs aux rois parce qu'ils sont eux-mêmes les ministres de Dieu.» On voit par là que ce droit des rois et des empereurs de recevoir un salaire ne s'oppose nullement au pouvoir du Pape sur les biens temporels et corporels. Il prouve bien plutôt le contraire, puisque les rois et les empereurs sont en quelque sorte des ministres salariés, ayant droit à cause de cela à un salaire prélevé sur les biens temporels de la société chrétienne et fixé par elle pour le maintien de la paix et sa défense contre tous ses ennemis. Les rois doivent se contenter de ce salaire et ne point usurper violemment le bien des fidèles s'ils veulent demeurer dans la voie du salut. Nous lisons, en effet, dans S. Luc, chap. 3<sup>e</sup>, que lorsque les militaires vinrent trouver S. Jean-Baptiste et lui demandèrent: *Que devons-nous faire, pour être sauvés?* Il leur répondit: «N'exercez de violence contre personne; évitez les calomnies, et les fraudes iniques; et sachez vous contenter de votre solde, c'est à dire, comme l'expose S. Chrysostôme, du salaire qui vous a été taxé.

2. Les biens temporels envisagés en soi ne sont d'aucune utilité pour la vie spirituelle; mais comme ils sont, dans l'ordre de la divine providence, les organes et les instruments des choses spirituelles, ils peuvent servir et pour l'acquisition des biens spirituels, et pour éloigner le mal et pour réaliser enfin les bonnes œuvres. C'est pourquoi il fut dit à Tobie: Que l'aumône, faite avec les biens temporels et corporels, délivre de la mort, purifie des péchés, et fait acquérir la vie éternelle. Et c'est pour atteindre cette fin que le Pape a le pouvoir de régler et d'ordonner même les biens temporels.

3. Lorsque Julien l'apostat dépouillait les chrétiens de leurs biens patrimoniaux, il leur disait précisément pour voiler l'iniquité de sa conduite: Il est écrit dans l'Evangile: «Celui qui ne renonce pas à tout qu'il possède, ne peut pas être mon disciple.» Or, d'après la vraie doctrine de l'Eglise, on peut être parfait et imiter la vie des disciples de Jésus-Christ sans faire l'abandon total et effectif des biens temporels, puisque les disciples eux-mêmes du Seigneur

possédaient beaucoup de biens en commun et pourvoyaient de la sorte aux besoins de chacun d'eux. De même Abraham, qui fut un homme parfait, possédait aussi de grandes richesses. Par conséquent l'essence de la vie apostolique ne consiste pas à rejeter tous les biens, mais plutôt à les posséder sans mettre en eux son espérance et à s'en servir pour l'accomplissement des préceptes divins, c'est à dire en pourvoyant aux besoins de la vie présente, en soulageant les pauvres et en réalisant toutes sortes de bonnes œuvres.

4. Enfin, le Pape peut avoir autorité sur les biens temporels de deux manières. D'abord, en ce qui concerne son propre gouvernement et la conduite des autres ministres de l'Eglise, il a autorité sur les prémices, les obligations et les autres rentes de l'Eglise. Et en second lieu, quant à ce qui est de la disposition des biens temporels et de la manière de les ordonner en vue de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, il est certain que sous ce rapport le Pape a également un pouvoir sur tous les autres biens temporels des fidèles.

(La suite prochainement.)

### Le Dix-neuvième siècle.

Les admirables dispositions de la Providence en faveur de l'Eglise, la liberté que cette même Eglise retrouve afin de pouvoir remplir sa mission, le réveil de l'esprit religieux parmi de grands peuples, tandis que l'amour des biens terrestres précipite un grand nombre d'hommes dans l'indifférentisme, voilà quelques-uns des caractères de notre siècle.

Or ces quatre traits sont clairement dessinés dans la messe du dix-neuvième dimanche après la Pentecôte suivant le missel romain:

1. L'introït énonce que le Seigneur est notre salut et que sa main puissante nous arrache aux plus grands périls qui nous assiègent.

La même pensée est exprimée dans l'offertoire, qui est pris du psaume 137: «Lorsque je marcherai au milieu de la tribulation, vous me donnerez la vie; et vous avez étendu votre main pour me sauver de la colère de mes ennemis.»

En même temps la fidélité à la loi de Dieu est recommandée à deux reprises, dans l'introït d'abord, et dans la communion et post-communion, comme pour nous apprendre que si la Providence tarde quelquefois à nous secourir dans nos tribulations, nos transgressions de la loi divine en sont cause.

2. Que demandons-nous dans l'oraison? La liberté de faire l'œuvre de Dieu. «Dieu tout-puissant et miséricordieux, écarterez par votre protection toutes les choses qui s'opposent à nous, afin que, délivrés pareillement dans l'esprit et le corps, nous accomplissions avec des esprits libres les choses qui vous appartiennent.»

3. La rénovation spirituelle est parfaitement décrite dans l'épître de S. Paul.

C'est le passage de l'épître aux Ephésiens, c. 4. «Renouvelez-vous dans l'intérieur de votre esprit, et revêtez-vous de l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu dans la justice, et la sainteté de la vérité; c'est pourquoi quittant le mensonge, parlez le langage de la vérité avec votre prochain; car nous sommes membres les uns des autres. Mettez-vous en colère, et ne péchez pas; mais que le soleil ne se couche pas sur votre colère. Gardez-vous de donner lieu au démon; que celui qui volait ne le fasse plus désormais, mais plutôt qu'il travaille, en opérant de ses mains ce qui est bon, afin qu'il ait pour donner à celui qui souffre le besoin.»

La Providence a daigné de nos jours gratifier de cette régénération spirituelle les contrées qui ont subi la tempête révolutionnaire. Le sang versé pour la plus noble des causes a été, comme de coutume, la semence d'une vie nouvelle.

4. On a dans l'Evangile la parabole du festin de noces. C'est un roi qui fait des noces à son fils. Il envoie ses serviteurs pour appeler les invités, et ils ne veulent pas venir. Il envoie pour la seconde fois d'autres serviteurs auxquels il prescrit de dire aux invités: Voilà que j'ai préparé mon festin, mes bœufs sont tués et tout est prêt; venez aux noces. Mais ils négligent, et ils partent, l'un pour sa villa, et l'autre pour son négoce. Les autres portent



la main sur les serviteurs du roi, les accablent d'injures et les tuent. Alors le roi envoie ses armées, disperse ces homicides et détruit leur ville par le feu. Ainsi, les invités n'ayant pas été dignes d'assister aux noces, le roi fait entrer tous ceux que l'on trouve dans les rues, et la salle est remplie.

Cette indifférence pour l'invitation divine, que l'on néglige pour la terre et le négoce, n'est-ce pas un des maux du siècle actuel?

Nous n'avons pas besoin de signaler la protection de la Providence en faveur de l'Eglise pendant la première moitié de ce siècle. La barque de Pierre a été agitée par de terribles orages, mais il faut reconnaître aussi que Dieu l'a secourue par des moyens inespérés. Les peuples étrangers à l'Eglise ont été faits les instruments de son triomphe. Un terrible élément, sur une terre schismatique, a vengé Pie VII. Puisqu'en 1814 la Providence a fait des miracles pour sauver le domaine temporel du Saint-Siège, l'on se persuade difficilement que cette souveraineté sacrée, la plus légitime, la plus ancienne de l'Europe, soit condamnée à périr peu d'années après cette mémorable époque. Qui pourra croire que la Providence ait montré la force de son bras en faveur d'une institution à laquelle elle ne réservait désormais que très peu d'années de vie?

Rien ne serait plus facile que de poursuivre ces études et d'examiner, dans le missel romain, tous les dimanches après la Pentecôte, en jetant un coup-d'œil sur les siècles correspondants de la grande histoire de l'Eglise. Le quatrième siècle, par exemple, présente le triomphe de l'Eglise sous l'empereur Constantin, et l'entrée des peuples en foule dans le christianisme. La Croix du Sauveur et les souffrances des martyrs ont mérité cette incomparable gloire. Or l'épître du 4<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte annonce que les souffrances de ce temps ne sont pas en proportion avec la gloire future qui sera révélée; et dans l'évangile, l'on a la pêche miraculeuse, et Jésus prêchant sur le bord du lac aux foules qui se précipitent pour l'entendre. Pour le siècle qui a vu paraître le grand imposteur de l'Orient, les chrétiens entendent la recommandation du Sauveur: *Attendite a falsis prophetis*. Le treizième dimanche nous parle de la lèpre, et de la nécessité de se faire voir au prêtre, comme pour désigner la grande loi du concile de Latran. Le dix-septième renferme plusieurs enseignements qui s'appliquent fort bien au jansénisme.

L'intelligence de nos lecteurs fera le reste. Nous nous contentons de faire observer que ces remarques sont de nature à donner de plus en plus à la liturgie romaine une merveilleuse autorité; car il n'y a que l'assistance du Saint-Esprit qui a pu former un si bel arrangement de la prière publique de l'Eglise.

### Les Madones de S. Luc.

Mgr Fabi Montani publie dans l'*Album* une savante dissertation sur l'image miraculeuse de la Ste-Vierge qui est conservée dans la basilique de Ste-Marie-Majeure. Nous empruntons à cette dissertation les considérations suivantes.

Saint Luc a-t-il exercé, outre l'art médical, celui de la peinture?

Cette question n'est certes pas nouvelle, mais elle est très épineuse et beaucoup plus difficile à résoudre qu'on ne le suppose; car il y a des autorités anciennes et modernes pour et contre.

Saint Luc naquit à Antioche, ville capitale de la Syrie, fameuse en Orient pour sa situation, son commerce, ses richesses, sa nombreuse population et pour ses écoles si renommées qui fournirent à toute l'Asie d'excellents maîtres. Nous savons que le saint y fit de grands progrès dans les études, qu'il approfondit l'art médical et qu'il entreprit dans ce but plusieurs voyages en Egypte et en Grèce.

Les prédications du grand apôtre S. Paul le gagnèrent à l'évangile, et devenu, comme dit S. Jérôme, son fils premier-né, il s'attacha à lui avec une si grande tendresse d'affection, qu'il devint le fidèle compagnon de ses voyages et de ses fatigues. La mort seule put le séparer d'un ami si cher et si affectionné. Nous savons encore par le même apôtre (1) qu'une fois entré dans le chris-

tianisme il exerça la médecine autant que ses nouvelles occupations le lui permettaient. S. Paul envoie aux colossiens les salutations de son médecin. Quelques écrivains ont fait une distinction entre ce S. Luc médecin dont parle S. Paul, et celui qui a écrit l'évangile qui porte son nom. Mais cette distinction est fautive de tout point: Le témoignage des pères grecs et latins contredit ouvertement ce sophisme reproduit plus tard par Calvin, Erasme et Basnage et toujours réfuté avec les raisons les plus péremptoires.

On ne peut, il est vrai, être aussi affirmatif sur la question de savoir si S. Luc fut peintre, puisque, comme nous l'avons dit, il y a des autorités dans l'une et l'autre opinion. Voyons donc quelles sont les raisons sur lesquelles s'appuient ceux qui se prononcent pour la négative, et examinons si ces raisons sont tellement fortes qu'il n'y a pas moyen d'y répondre. Pour plus de clarté nous diviserons les arguments en intrinsèques et extrinsèques, ou bien en arguments métaphysiques et ceux qui s'appuient sur l'autorité.

La première et la plus grave objection de ceux qui veulent rayer S. Luc du catalogue des peintres, c'est selon eux, sa condition même de juif. S'il était Israélite, comme quelques-uns le prétendent, il ne put exercer l'art de la peinture parce qu'il était défendu sous des peines très sévères aux juifs de faire ou de posséder des images (2). Voici les paroles mêmes de Josèphe nous racontant la résistance qu'opposèrent les hébreux à Pilate lorsqu'il voulut introduire à tout prix à Jérusalem les insignes, c'est à dire, les images de Tibère selon la coutume des romains. « Pilate envoyé comme procureur en Judée par Tibère, fait entrer pendant la nuit dans Jérusalem les images couvertes de César dites ses insignes. Le jour suivant, lorsque la nouvelle s'en répandit parmi les juifs, il y eut parmi eux une grande rumeur; ceux qui les aperçurent de plus près furent très effrayés de voir ainsi leurs lois foulées aux pieds. Car il ne souffrent pas qu'on élève dans leur ville une seule statue. Aux plaintes des habitants de la ville vinrent se joindre celles d'une nombreuse population venue de la campagne et tous se rendirent chez Pilate qui se trouvait en ce moment à Césarée pour le supplier de faire sortir les insignes de Jérusalem et de maintenir intactes les lois de leur patrie. Comme Pilate se montrait insensible à leurs prières, ils se prosternèrent la face contre terre, et restèrent immobiles pendant cinq jours et cinq nuits dans cette situation. Le jour suivant, Pilate s'étant assis sur son tribunal dans le grand cirque, fit appeler le peuple autour de lui, comme s'il avait à lui communiquer une réponse; puis ayant fait signe aux soldats armés qu'il avait fait venir, il fit cerner la foule des juifs; ceux-ci, se voyant serrés par trois rangs de soldats, restèrent sans voix à ce spectacle imprévu. Pilate leur déclara alors qu'il les ferait passer tous au fil de l'épée, s'ils refusaient de recevoir parmi eux les effigies de César; et il ordonna ensuite aux soldats de dégainer leurs armes. Alors les juifs se jetèrent tous à terre comme un seul homme et présentant la tête; ils se mirent à crier qu'ils étaient prêts à plutôt subir la mort que transgresser la loi. Pilate tout stupéfait de voir une si grande fermeté, donna l'ordre de faire sortir les insignes de Jérusalem (3). »

Comment donc S. Luc, au milieu d'une si forte opposition a-t-il pu exercer l'art du peintre en faisant des portraits?

D'un autre côté, si S. Luc était grec et passa immédiatement du paganisme à la religion chrétienne, il n'aurait alors connu la Ste-Vierge que lorsqu'elle atteignait sa soixante-dixième année. Dans ce cas, il n'aurait pas donné à ses portraits de la Vierge cette fraîcheur de chairs, cette vivacité de coloris, cet air de jeunesse que présentent la plupart des portraits dits de S. Luc.

Il est très facile de répondre à ces deux objections. En effet l'exercice public de la peinture et l'adoration des images était défendu par les lois mosaïques aux hébreux, mais il ne leur était pas défendu d'en faire et d'en conserver dans les maisons particulières comme c'était la coutume parmi les peuples anciens, principalement les grecs et les romains. Ajoutez à cela qu'à cette époque où la loi mosaïque cédait le terrain au christianisme qui se répandait en tous lieux, un grand nombre des préceptes de la loi étaient altérés ou tombés en désuétude et que d'autres traditions s'y étaient substituées, comme le Rédempteur eut l'occasion de le reprocher plus d'une fois aux scribes et aux pharisiens. Cependant il est très pro-

(2) Ex. XX. v. 3.

(3) De la guerre judaïque lib. II. cap. 9. Eusèbe nous raconte la même chose. Hist. eccles. lib. II. chap. 6.

(1) Ad Coloss. IV. cap. 14.



bable que les images restaient dans les maisons particulières où elles étaient achetées par les peintres grecs au nombre desquels on peut sans témérité ranger S. Luc. Plusieurs auteurs ont prétendu, il est vrai, que S. Luc était israélite et disciple de S. Jean-Baptiste, et, ce qui est plus étrange, un des 72 disciples de Jésus-Christ. Mais nous appuyés sur les auteurs les plus graves, nous croyons qu'il passa immédiatement du paganisme à la religion chrétienne. Saint Luc a donc pu être un de ces grecs qui exerçaient l'art si noble de la peinture. Et quel meilleur usage pouvait-il faire de son talent que de l'employer à retracer les formes si angéliques et si pures de la Mère de Dieu? Est-ce que les chrétiens de cette époque, comme une pieuse tradition nous l'apprend, n'étaient pas très avides de voir le visage de la Ste-Vierge, de quitter les pays les plus éloignés pour venir entendre les saintes paroles de ses lèvres? S. Luc n'a-t-il donc pas pu, lui aussi, connaître la Vierge de Nazareth? Quant à l'objection tirée de l'opposition entre l'âge de la Ste-Vierge et l'air de jeunesse répandu sur les Madones de S. Luc, nous répondrons: 1 Est-il impossible de supposer que S. Luc s'est procuré chez les juifs un portrait représentant Marie dans un âge moins avancé que celui où il la connaît lui-même. 2 En supposant qu'il n'ait connu la Ste-Vierge que dans sa vieillesse, ne pouvait-il pas très bien, comme le font ordinairement les maîtres de l'art, donner à ses portraits un air plus jeune et une plus grande fraîcheur, sans pour cela fausser les traits et le coloris de son modèle. Et puis ne voit-on pas fréquemment des femmes surtout parmi celles qui ne sont pas mariées, qui dans un âge très avancé conservent vraiment la fraîcheur de la jeunesse? Ne serait-il pas facile d'en citer des exemples même contemporains? Qu'y a-t-il donc de si étonnant si la Ste-Vierge même sur ses vieux ans, conserva une fraîcheur juvénile dans sa chair immaculée, abstraction faite même de cette considération qu'aux mille privilèges surnaturels dont Dieu l'a enrichie, elle a pu joindre celui dont nous parlons.

D'autres auteurs nous opposent l'autorité de S. Augustin, qui affirme dans son traité de la Trinité qu'on ne savait pas absolument quels étaient les traits de la vierge. D'autres encore ajoutent qu'avant le concile d'Ephèse, c'est à dire, avant le cinquième siècle, ou il n'y avait pas encore de portraits de Marie, ou, s'il en existait, ces portraits ne représentaient pas le divin Enfant dans les bras de sa Mère, comme la plupart des peintures attribuées à S. Luc.

Il est facile de répondre aux premiers que l'évêque d'Hippone ne parlait pas des portraits; mais seulement de la véritable physionomie de la très-Sainte-Vierge. Peut-être disait-il qu'il n'y en avait pas, parce qu'il n'en connaissait aucun. En effet son but était de démontrer que quand même nous n'aurions pas la véritable physionomie de la Ste-Vierge, il ne s'ensuivrait pas, comme conséquence, qu'elle n'est pas la Mère de Dieu, comme l'ignorance, ce sont les paroles du même docteur, des véritables traits de Jean-Baptiste, de Lazare, des Apôtres, n'est pas une raison pour nier l'existence de ces personnages. Nous répondrons aux seconds que leur assertion est fautive de tous points, et contredite par les anciens et les modernes. Il suffit de citer entre autres Bosio, Aringhi, Boldetti, Trombelli et Marchi de la compagnie de Jésus, qui, au frontispice de son ouvrage sur les monuments chrétiens, a placé un très antique portrait de Marie des premiers siècles trouvé dans les catacombes.

### Chronique.

Le *Journal de Rome* publie dans son numéro 229 la déclaration suivante:

« La somme que la piété des fidèles a offerte à leur Père commun, s'élève jusqu'à ce jour à un million six cent mille écus (8 millions cinq cent mille francs). Elle fut, comme elle l'est encore, entièrement employée à aider le trésor public, dont les ressources, diminuées selon le progrès de l'invasion, ont été réduites presque à rien depuis que cette invasion, à cause de l'hésitation des gouvernements de l'Europe et pour d'autres circonstances sur

lesquelles il vaut mieux garder le silence, a pu s'étendre impunément presque jusque sous les murs de Rome; après les pertes essuyées sur le champ de bataille par la petite armée pontificale, dont l'immense minorité permet d'appeler ces pertes glorieuses; vu aussi le grand nombre de prisonniers que l'agresseur a pu faire grâce à la supériorité de ses forces; il tâche aujourd'hui d'ébranler la fidélité de ces prisonniers par les menaces ou par les séductions.

« Le Saint-Père éprouve une consolation qui n'est pas légère en voyant dans la générosité de ses enfans le moyen que la Providence lui offre pour pouvoir subvenir en quelque manière aux besoins croissants du trésor. Et si d'une part, quelles que puissent être les angoisses, il ne se résoudrait jamais à accepter une offre quelconque de secours pécuniaire qui lui serait faite avec des pactes et des conditions par un ou plusieurs de ceux que l'on nomme grands de la terre, il ne saurait d'autre part refuser l'obole spontané qui continuera à lui parvenir de la part des fidèles de l'univers catholique.

« Ce secours, en d'autres circonstances, vint fort à propos, mais il est encore plus nécessaire présentement; car les calamités récentes rendent fort difficile de pourvoir à l'entretien de tant de militaires et de fonctionnaires publics qui, restant fidèles à leur devoir, ont quitté leur poste au moment de la sacrilège invasion et se sont réfugiés où la fidélité les appelait.

« Le Saint-Père, fermement persuadé que la protection du Très-Haut abrégera le cours des maux présents, a aussi la confiance certaine que le pieux et généreux dévouement des fidèles continuera de soulager de pénibles embarras, que nous nous flattons de pouvoir appeler momentanés. »

Cette déclaration sera remarquée. Quoique la situation actuelle ne puisse pas être comparée à l'état où en étaient les choses en 1809, il n'est pas sans intérêt de rapporter que Pie VII, en protestant contre la spoliation de ses Etats temporels, rejeta pareillement toute sorte de traitement que l'on voudrait lui offrir pour lui-même ou pour les cardinaux. Lorsqu'il partit de Rome, il avait 20 sous dans sa bourse, et il les fit voir au général Radet; c'est tout ce qui lui restait de sa principauté. Le cardinal Pacca, qui accompagnait le Pape, montra 15 sous.

Lorsque l'on fut arrivé à Savone, cent mille francs par mois furent offerts à Pie VII, mais il les refusa. On assigna cent louis par mois à chacun des domestiques du Pape; il leur défendit d'accepter la moindre chose au delà du strict nécessaire. Un de ces domestiques faisait fonction de secrétaire.

En 1814, les armées des puissances coalisées s'approchant toujours davantage, Fallot de Beaumont évêque de Plaisance fut envoyé à Fontainebleau pour offrir à Pie VII Rome et les provinces jusqu'à Pérouse; le Pape répondit que l'on ne pouvait pas négocier, attendu que la restitution de ses Etats était un acte de justice, qu'il ne demandait pas autre chose que de retourner à Rome le plus vite possible, et que là il ferait tout ce qu'il faudrait.

— Dimanche 7 octobre, fête du Saint Rosaire, la procession solennelle a eu lieu, comme nous l'avons annoncé dans le numéro précédent. Tous les ordres *mendicantes* de Rome, les élèves du séminaire romain, les curés, les chapitres des collégiales assistaient à la procession. S. E. le cardinal vicaire, au milieu de Mgr le vice-gérant et de Mgr Angelini lieutenant civil du vicariat y assistait aussi. L'image de la Ste-Vierge vénérée sous ce titre était suivie par les confrères du Saint Rosaire et par une foule innombrable de fidèles qui récitaient les prières de cette insigne dévotion.

— Il arrive continuellement des documens qui attestent au Saint-Père la vive part que prennent les catholiques du monde entier aux douleurs dont est rempli le cœur du Vicaire de Jésus-Christ, et les protestations qu'ils font contre la violation de tout droit dont souffre l'Etat ecclésiastique, ce patrimoine du Saint Siège romain.

Nous pouvons ajouter aux nombreuses adresses dont il a souvent été question, celle qui est parvenue du diocèse de Gran, et dont les signatures forment un gros volume, et deux autres envoyées de Cracovie, une du clergé et des fidèles, l'autre des ordres religieux. De la Belgique on a reçu une adresse de la ville et district de Verviers. De la Suisse 77 paroisses en ont envoyé une autre, en l'accompagnant d'une offrande pécuniaire. De divers endroits de la France il en est arrivé un assez grand nombre. De



l'Angleterre l'on a eu celle qu'ont transmise les catholiques de Glossew dans le diocèse de Nottingham. Et parmi celles qui ont été remises par des corporations religieuses, nous signalons en particulier celle qui a été envoyée par la commission des Ecoles Pies d'Espagne au nom de tous les membres de cet institut qui se trouvent dans la péninsule ibérique, et l'adresse de tous les Bénédictins de l'empire du Brésil assemblés dans un chapitre sous la présidence de l'archevêque de Saint-Sauveur de Bahia (*Journal de Rome*).

— Notre Saint-Père le Pape a daigné faire les nominations suivantes.

L'Éme et Rme cardinal Constantin Patrizi est nommé secrétaire de la S. Inquisition romaine et universelle.

L'Éme et Rme cardinal Gabriel della Genga Sermattei est nommé secrétaire des brefs.

L'Éme et Rme cardinal Nicolas Clarelli est nommé préfet de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers.

L'Éme et Rme cardinal Pierre de Silvestri est nommé président de la commission des subsides.

Par d'autres billets de la secrétairerie d'Etat, Sa Sainteté a daigné nommer S. E. le cardinal Cagiano de Azevedo pour faire partie de la S. Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires, et S. E. le cardinal della Genga protecteur de l'ordre des Capucins.

Ces diverses charges ont été laissées vacantes par la mort des cardinaux Ferretti et Macchi, et par suite des promotions auxquelles cela a donné lieu.

Les fonctions de secrétaire de la S. Congrégation du St-Office, qui viennent d'être conférées à S. E. le cardinal Patrizi, sont toujours exercées par un cardinal, au lieu que dans les autres congrégations c'est le plus ordinairement un prélat qui les remplit. Le Pape est préfet de la S. Congrégation du St-Office. Le cardinal de la Somaglia fut secrétaire du St-Office sous Léon XII, et le cardinal Pacca l'avait été sous Pie VII. Dans les temps plus anciens on trouve que le pape Innocent X avait rempli la même charge.

Le cardinal secrétaire des brefs est un des cardinaux palatins. Sa résidence est dans le palais pontifical de la Consulte au Quirinal. Il a l'audience du Pape deux fois la semaine, et il signe les brefs dont le Pontife autorise l'expédition. Les Papes ont coutume de conférer des pouvoirs au cardinal secrétaire des brefs pour certaines choses qu'ils peuvent ainsi expédier d'eux-mêmes, et sans avoir besoin d'en référer à l'audience du Pape. La charge de secrétaire des brefs est à vie. S. E. le cardinal della Genga succède au cardinal Macchi dans ces importantes fonctions. Le cardinal Lambruschini et le cardinal Consalvi ont été jadis secrétaires des brefs. Plusieurs Papes ont occupé cette charge avant leur élection; ainsi, Grégoire XIII et Clément XI.

S. E. le cardinal Clarelli est nommé préfet de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers en remplacement de S. E. le cardinal della Genga, qui succéda lui-même au cardinal Orioli. Cette charge est conférée à vie comme dans toutes les autres congrégations. Le cardinal Caraffa, qui mourut en 1818, occupa la charge de préfet de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers pendant 44 ans. Le cardinal Pacca lui succéda. Le cardinal Odescalchi, nommé par Léon XII en 1827, conserva ces fonctions jusqu'en 1834, où Grégoire XVI le fit vicaire de Rome. Le cardinal Sala fut préfet depuis 1834, jusqu'à sa mort en 1839. S. E. le cardinal Patrizi l'a été pendant trois ans, de 1839 à 1842.

La commission des Subsides, dont S. E. le cardinal de Silvestri vient d'être nommé président en remplacement de S. E. le cardinal Clarelli, distribue des secours aux gens pauvres de Rome. Elle est en rapport avec des commissions paroissiales qui prennent des informations sur les besoins réels des pauvres. Elle a à sa charge plusieurs établissements, entr'autres celui des sourds-muets, et elle fait des aumônes à trois ou quatre mille familles. Le chiffre total de ses aumônes s'élève annuellement à plus de six cent mille francs. Cette commission des subsides est une création de Léon XII.

— Les Congrégations sont entrées en vacance le 4 octobre. Mais comme les circonstances actuelles ne permettent pas trop de s'éloigner de Rome pour aller prendre le délassement de la

*villegiatura*, la plupart des employés demeurent à leur poste. C'est pourquoi la S. Congrégation des Evêques et Réguliers a décidé que les bureaux de son secrétariat continueraient d'être ouverts un jour de la semaine, le mercredi. Les vacances finissent le 11 novembre, fête de S. Martin.

— Le monde catholique renferme 1007 évêchés ou prélatures possédant la juridiction épiscopale sous divers titres, vicariats apostoliques, juridiction abbatiale, ou territoires *nullius diœcesis*.

Ce chiffre total de 1007 diocèses ou circonscriptions de territoires qui portent un autre nom, se subdivise de la manière suivante: 681 pour l'Europe, 128 pour l'Asie, 29 pour l'Afrique, 146 pour l'Amérique, 23 pour l'Océanie.

L'Europe possède 2 patriarches, 3 archevêques, 484 évêques, 45 concathédrales, 15 abbés ou prieurs avec juridiction quasi-épiscopale, 6 chapelains militaires, 18 vicaires ou délégués et préfets apostoliques.

Il y a dans l'Asie 6 patriarches, 3 archevêques, 54 évêques, 63 vicaires et préfets apostoliques.

L'Afrique a 10 évêques, et 19 vicaires et préfets apostoliques.

L'Amérique renferme 22 archevêques, 115 évêques et 9 vicaires apostoliques.

L'Océanie a 2 archevêques, 12 évêques, 8 vicaires apostoliques et un préfet apostolique.

Si nous voulons connaître en détail la géographie ecclésiastique de l'Europe, nous trouvons les chiffres qui suivent.

L'Italie possède un patriarche, 47 archevêques, 215 évêques, 44 concathédrales, 11 territoires abbatiaux, et un chapelain militaires.

Espagne: 9 archevêques, 45 évêques, 1 concathédrale, 4 chapelains militaires ou prélats particuliers.

Portugal: 1 patriarche, 2 archevêques et 14 évêques.

La France: 16 archevêques, 65 évêques et un chapelain militaire.

Belgique et Hollande: 2 archevêques, 9 évêques, un vicaire apostolique.

Empire autrichien: 16 archevêques, 48 évêques, un abbé, un chapelain militaire.

Confédération germanique: 6 archevêques, 18 évêques, 3 vicaires et délégués apostoliques.

Royaume uni de la Grande-Bretagne: 5 archevêques, 38 évêques, 3 vicaires apostoliques.

Le nord de l'Europe: 2 archevêques, 14 évêques, 2 vicaires apostoliques.

Malte, Grèce, Turquie: 6 archevêques, 14 évêques, 8 vicaires apostoliques et prélats sous divers titres.

Suisse: 5 évêques, un abbé et 2 préfets apostoliques.

Il n'existe pas et il n'a jamais existé d'empire qui ait acquis une grandeur que l'on puisse comparer à la fécondité de l'Eglise catholique.

— Malgré tout ce qui s'est passé dans les Etats Pontificaux depuis un mois, les fonds romains sont en hausse au lieu de baisser. Le dernier bulletin publié par le *Journal de Rome* constate une amélioration assez grande sur les cours précédents.

— La vérité commence à se faire jour sur les faits militaires et révolutionnaires dont les Etats pontificaux ont été récemment le théâtre. Le *Journal de Rome* a publié: 1. Un rapport de l'officier irlandais qui commandait la forteresse de Spolète au moment où elle a été assiégée et cruellement bombardée par les troupes du roi du Piémont. 2. Une lettre du général Schmidt à S. E. le cardinal secrétaire d'Etat sur les événements de Pérouse, et les procédés peu loyaux des chefs piémontais. 3. Une lettre de Mgr Apolloni délégué de Lorette attestant la fidélité et la bravoure de la petite armée pontificale.

— Le *Journal de Rome* du 11 octobre publie la note suivante, dont la haute signification n'échappera à personne:

« Le 9 courant une colonne de troupes françaises de 800 hommes se dirigeant sur Civita Castellana arrivait à Castel Nuovo di Porto. A son approche la population releva les armes de Sa Sainteté, et la magistrature communale, expulsée peu de jours avant par les envahisseurs, reprit aussitôt ses fonctions. La même chose a eu



lieu dans toutes les communes de l'arrondissement, qui ont rétabli spontanément le gouvernement légitime. Le commandant des troupes françaises s'étant arrêté pendant quelques heures à la résidence du gouvernement de Castel Nuovo, le peuple n'a point cessé de témoigner sur la place l'allégresse générale par les cris unanimes de vive Pie IX.

« La même colonne de troupes françaises arriva à Civita Castellana vers le milieu de la nuit du 10 au 11; elle fut reçue par la magistrature communale, et sur la place publique l'on voyait les armes du gouvernement pontifical déjà relevées par le fait d'une population très joyeuse de pouvoir exprimer les vrais sentiments qui l'animent. »

— Grâce à la munificence du Saint-Père les fouilles d'Ostie, malgré la détresse des temps, ont pu être continuées avec activité sous la direction de M. Visconti. Or parmi les monuments précieux qui ont été découverts, le plus remarquable est le temple de Mithra, qui pour la grandeur des proportions comme pour la perfection des détails et l'excellent état dans lequel on a retrouvé les ornements, les sculptures et les inscriptions est regardé par les savants comme le plus remarquable et le plus précieux que l'on connaisse jusqu'ici parmi les rares monuments dédiés par les romains à cette divinité de la Perse.

On lit sur le pavé du temple qui est en mosaïque, l'inscription suivante: *Soli. Invict. Mit. D. D. L. Agrius. Calendio* c'est à dire: *Soli invicto Mithrae dono dedit Lucius Agrius Calendio*. Cette inscription est répétée deux fois dans la longueur de l'édifice. Les côtés du temple sont entourés de gradins aux pieds desquels on voit plusieurs autels. Au fond se trouve l'abside à laquelle on monte par des marches couvertes de marbres précieux et au milieu des degrés, s'élève le grand autel des sacrifices, devant lequel se trouve un puits. Cet autel est de marbre cipollino et l'inscription qu'il porte constate qu'il fut bâti par Caius Cælius Hermaeros, *Antistes loci*. Près de l'autel on a trouvé trois statues de ministres mithriaques dont l'un tient élevé le flambeau, l'autre l'abaisse, et le troisième s'appuie sur le flambeau éteint. On a trouvé encore deux belles têtes dorées, et une main du Dieu Mithra étreignant un couteau et peinte au naturel. Les ornements du temple, riches en marbres précieux contiennent deux espèces de marbres dont les mines sont aujourd'hui perdues ou épuisées et que l'on range parmi les plus rares que nous ait transmis le luxe des anciens romains.

L'inscription dont nous avons parlé n'a pas besoin de longs commentaires; car nous avons déjà beaucoup d'exemples qui prouvent que les romains vénéraient le Dieu Mithra, divinité de la Perse. Ce Dieu n'est autre chose que le soleil vénéré par les Babyloniens sous le nom de Bel, par les habitants de Palmyre sous celui de Malachbal et d'Aglibol, par les Emésiens sous celui d'Elagabal et par les Perses sous celui de Mithra, ou pour s'exprimer plus exactement, sous le nom de Mihr qui, en langue persane, signifie soleil; de ce mot les grecs ont fait *Μίθρας* ou *Μίθρης*. Le culte de Mithra passa des perses aux égyptiens et de ceux-ci aux romains, comme l'atteste Plutarque (in Pompeio c. 24.) du temps de la guerre des pirates vaincus par Pompée, c'est à dire, l'an de Rome 687. Ce Dieu fut en grande vénération sous les empereurs du second siècle de l'ère chrétienne et sous Commode Auguste. Le temple d'Ostie paraît appartenir à cette époque. Ce culte fut aboli par le préfet de Rome Gracchus vers l'an 378, selon le témoignage de S. Jérôme et de Prudence.

— On lit dans l'*Eptacorde*: « Au premier étage du palais Giorgi rue Babuino demeure avec sa famille le chevalier Marini. Sa mère a une dévotion particulière pour une image de la Ste-Vierge qu'elle vénère dans un sanctuaire domestique en forme de petite chapelle qui occupe une des chambres de l'habitation. Le 18 septembre vers 8 h. du matin la pieuse femme plongée dans une profonde méditation, priait dévotement devant la Ste image, lorsqu'un bruit terrible causé par une pluie de pierres et de bois la secoua avec une horrible violence et la rendit témoin d'une effrayante catastrophe. Les barres d'appui d'un balcon supérieur ayant manqué avaient défoncé dans leur chute le plafond de la chambre où se trouvait M<sup>me</sup> Marini agenouillée devant l'image de la Ste-Vierge. Cette masse de matériaux rompant alors la voûte ébranlée qui en soutenait le pavé se précipita avec fracas dans l'écurie inférieure

où se trouvaient deux chevaux dont l'un fut tué sur le coup et l'autre eut les jambes rompues. La partie où se trouvait l'image de la Mère de Dieu devant laquelle la pieuse dame priait dans un saint recueillement, resta miraculeusement intacte; et ainsi, par un vrai prodige, M<sup>me</sup> Marini ne fut pas précipitée sur les chevaux et les décombres qui l'auraient recouverte entièrement et lui auraient causé une mort affreuse et certaine. Saisie cependant d'une épouvantable frayeur, elle se jeta par un mouvement involontaire dans la chambre contigue, et n'eut qu'une légère blessure à la tête et diverses contusions dans les autres parties du corps. »

— Nous recevons un ouvrage intitulé: *Considérations liturgiques sur le Cérémonial des Evêques et sur Bossuet*, par l'abbé Hilaire Aubert, chanoine de Sens. Paris 1860. L'auteur s'est proposé de contribuer dans la mesure de ses forces au rétablissement de la liturgie romaine et des prescriptions canoniques sur la prière publique, lequel se fait heureusement dans les églises de France. Excellence de la liturgie romaine, obligation de s'y conformer, esprit de l'Eglise par rapport à la prière publique, moyens pris pour assurer l'accomplissement de ce grand devoir, telles sont quelques-unes des questions traitées dans cet ouvrage, qui est parsemé de citations, de notes et d'aperçus qui en rendent la lecture à la fois instructive et attrayante.

— On nous adresse aussi un livre intitulé: *Manuel du chrétien contenant les psaumes, le nouveau testament, l'imitation etc.* édition revue par M. l'abbé Gaume, chanoine de Paris. Paris, Gaume frères et J. Duprey éditeurs. Le Manuel étant publié avec l'autorisation de l'ordinaire, et des notes explicatives accompagnant le texte sacré, l'édition remplit à la rigueur le célèbre décret de Benoît XIV. Les notes sont courtes, elles sont rares, car l'auteur a dû se circonscrire dans des limites assez étroites pour ne pas trop augmenter le volume de ce Recueil. Nous exprimons le vœu qu'une nouvelle édition ait des notes préliminaires sur chacun des livres du Nouveau Testament, comme il y en a déjà pour les psaumes et quelques épîtres; ces préfaces répandent une vive lumière sur l'ensemble de la composition, car le lecteur saisit d'autant mieux le sens, qu'il connaît le but que l'écrivain sacré s'est proposé; il nous semble que ces préfaces courtes et substantielles prendraient avantageusement la place occupée par l'ordinaire de la messe, qui ne peut pas être d'une bien grande utilité pour le commun des fidèles. L'auteur a pris, pour les psaumes, la traduction de Berthier; et, pour le Nouveau Testament, celle de Genoude, en s'imposant l'obligation de les revoir soigneusement et dans le plus grand soin. Il a corrigé, en effet, un assez grand nombre d'endroits, mais il en reste encore quelques-uns, qui, à notre avis, pourraient être améliorés dans une prochaine édition.

## Bibliographie.

(Suite).

### HISTOIRE.

*EDICTA regum longobardorum, edita ad fidem optimorum codicum, opera et studio Caroli Baudii a Vesme.* Augustae Taurinorum. in-f. 1846.

*CINQUANTA lettere inedite di santa Caterina de' Ricci.* Prato, 1846.

*STORIA della guerra di Paolo IV contro gli spagnuoli, scritta da Pietro Nores.* (Archivio storico, tom. XII.) Florence, 1847.

*LETTERE diplomatiche di Guido Bentivoglio arcivescovo di Rodi e nunzio di Francia, ora per la prima volta pubblicate per cura di Luciano Scarabelli.* Turin, 1852-53.

*LEGAZIONI di Averardo Serristori, Ambasciatore di Cosimo I a Carlo V e in corte di Roma (1537-68).* Florence, 1853.

*STORIA di Trento dalle prime memorie fino all'estinzione del principato ecclesiastico (1802).* Trento, 1853.

*OSSERVAZIONI critiche di monsignor Marino Marini, sulle memorie Storiche intorno a Francesco da Rimini, pubblicate nel 1852 dal dottor Luigi Tonino.* Rome, 1853.

*LA VITA di Cola di Rienzo, scritta da incerto autore nel secolo quattordicesimo.* Florence, 1854.



# CORRESPONDANCE DE ROME

PARAISANT LE SAMEDI.

L'abonnement annuel date du premier Août. Prix pour Rome et les Etats Pontificaux : trois écus romains. On s'abonne à Paris, chez M. Peaucelle-Coquet, rue de Sèvres, 93. Louvain, M. Charles Peeters, libraire. Hors des Etats Pontificaux, le prix varie suivant les frais de poste.— Angleterre, Belgique, Espagne et France : 20 francs par an.

## Sommaire.

Du pouvoir ecclésiastique suivant le bienheureux Augustin Triumphus. (Suite et fin de la première question.)  
Testament de Raphael.  
Considérations sur Naples.  
Le Patrimoine de S. Pierre.  
Chronique.

## Du Pouvoir Ecclésiastique. (1)

(Suite).

### ARTICLE IX.

*Le pouvoir du pape est-il à la fois temporel et éternel?*

Le pouvoir du Pape, dit Triumphus, ayant été conféré par Jésus-Christ, peut être envisagé sous deux rapports, c'est à dire comme administré par Jésus-Christ au moyen du Pape, ou bien comme exercé par Jésus-Christ lui-même d'une manière immédiate. Car autre assurément est le pouvoir en vertu duquel Jésus-Christ règne ici-bas sur ses fidèles au moyen du Pape agissant comme son vicaire et son représentant : et autre est ce même pouvoir, en tant qu'exercé par lui-même immédiatement comme agent principal. Dans le premier cas, en effet, le pouvoir de Jésus-Christ n'est que temporel, tandis que dans le second il est perpétuel et durera toujours.

Prouvons la première partie de notre proposition. Le pouvoir de Jésus-Christ, en vertu duquel il règne maintenant, par le moyen du Pape, son Vicaire, consiste surtout dans les trois choses suivantes : 1. combattre les tyrans ; 2. maintenir les sujets dans l'ordre ; 3. promouvoir l'observation des préceptes divins. Or ces trois choses ne sont nécessaires que dans cette vie, car dans l'autre il n'y aura plus ni tyrans ni hommes pervers à subjuguier. La paix aura été donnée aux fidèles et tous les ennemis de Jésus-Christ auront été placés sous l'escabeau de ses pieds, de telle sorte qu'il ne sera plus nécessaire de maintenir les sujets dans l'ordre et la subordination, car tous se trouveront à tout jamais sous l'empire de Jésus-Christ lui-même. C'est pourquoi, sur ces paroles de l'Apôtre dans la 1<sup>re</sup> Epître aux Corinthiens : « Lorsque Jésus-Christ aura remis son royaume (c'est à dire ses fidèles) entre les mains de Dieu, son père, il n'y aura plus ni principautés, ni puissances, ni vertus » la glose ajoute : « Tant que dure le monde les anges commandent aux anges, les démons aux démons, et les hommes aux hommes pour l'utilité des fidèles : mais, lorsque nous aurons tous été ramenés à l'unité tout pouvoir deviendra inutile, de même qu'il ne sera plus nécessaire que les hommes soient avertis et instruits des choses divines ; car tous alors auront Dieu lui-même pour maître, comme on le voit dans le livre de Job, chap. 6. Par conséquent le pouvoir de Jésus-Christ, tel qu'il est ici-bas administré par le Pape, son Vicaire, est purement temporel, puisque la vie présente une fois terminée, il ne sera plus nécessaire que le Pape soit docteur pour instruire l'Eglise, prêtre et prélat pour maintenir les sujets dans l'ordre, ni roi pour combattre les tyrans. Que si l'on

(1) Voyez le numéro précédent.

parle au contraire du pouvoir de Jésus-Christ, tel qu'il l'exercera lui-même immédiatement dans la vie future, ce pouvoir n'aura point de fin parce qu'il est éternel. (S. Thomas. 3. par. q. 59).

Triumphus rappelle à ce propos qu'il y a eu dans le monde trois fausses opinions sur le règne et le pouvoir de Jésus-Christ, à savoir, celle de ses parents et de ses alliés charnels, celle des gentils et des romains, celle enfin des croyants parmi les juifs.

En effet, les parents et les alliés de Jésus-Christ pensèrent qu'il devait régner d'une manière mondaine et charnelle en interprétant faussement les paroles de l'ange qui avait annoncé qu'il s'assoierait sur le siège de David son père et régnerait sur la maison de Jacob. (Luc. 1.) C'est en vertu de cette première erreur que la sœur de la Sainte-Vierge, la mère des fils de Zébédée, demanda présomptueusement au Sauveur de placer ses deux fils dans son royaume, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. (S. Math. 20).

En second lieu les gentils et les romains diffamèrent le Christ auprès d'Hérode et de Pilate parce qu'ils crurent que le Christ voulait établir son règne par la force des armes et les violences populaires. Erreur qui causa un trouble excessif produit dans l'âme d'Hérode, et dans la cité de Jérusalem par la nouvelle que le roi des juifs venait de naître à Bethléem (S. Math. 2.), comme aussi la menace faite par les juifs à Pilate en lui disant : « Si vous renvoyez cet homme, vous n'êtes pas l'ami de César, car quiconque se proclame roi, s'élève contre César. »

Les juifs de leur côté se trompèrent en croyant que le Christ devait régner par une certaine autorité temporelle en les délivrant du joug des romains, et en rétablissant le royaume d'Israël ; c'est ce qui nous explique ces paroles de l'un des disciples d'Emmaüs à propos du Christ : « Nous espérions qu'il serait le Sauveur d'Israël, » (S. Luc. 24). Or, Jésus-Christ lui-même a réfuté cette triple erreur : car il a dit, contrairement à l'opinion de ses parents : « Mon royaume n'est pas de ce monde », c'est à dire, comme l'enseigne S. Chrysostôme, mon pouvoir et ma royauté ne me viennent point de ma race charnelle, mais par la vertu du Très-Haut. Il a dit, contre le sentiment des gentils : « Si mon royaume était de ce monde, mes ministres combattraient pour moi, afin de me délivrer des mains des juifs » or, par ses ministres il entendait, d'après le même S. Chrysostôme, ses apôtres et les anges, dont il refusa les secours. Enfin, l'erreur des juifs est dévoilée par ces mots du Sauveur : « Mon royaume n'est pas maintenant d'ici-bas » comme s'il avait dit : Je n'établis point mon royaume en vue d'une succession temporelle, mais plutôt pour sauver le peuple d'Israël et lui mériter la possession d'un bonheur éternel.

Il y a donc lieu de conclure avec Triumphus, que le pouvoir par lequel Jésus-Christ régnera sur ses fidèles dans la vie à venir, sera spirituel et nullement fondé sur la chair et le sang ; virtuel et nullement établi par la force des armes et d'une domination tyrannique ; perpétuel et éternel enfin, c'est à dire sans succession temporelle et périssable.

Grâce aux distinctions qui précèdent on peut, conclut notre auteur, admettre que le pouvoir du Pape est temporel et éternel mais à des points de vue différents. Il est temporel, si l'on considère le Pape 1. Comme chef de l'Eglise militante, parce qu'il est vrai de dire que l'Eglise ne sera militante que dans le temps et non durant l'éternité. 2. Comme dépositaire des clefs, source de son pouvoir, attendu que l'usage de ces clefs ne sera plus néces-



saire dans la vie à venir. 3. Comme créature, en tant que la vie des souverains Pontifes doit finir et que leur puissance ici-bas doit également avoir une fin conformément à la doctrine de S. Augustin dans le chap. 16<sup>e</sup> de *Trinitate*.

Mais ce même pouvoir est éternel si nous l'envisageons 1. Comme le pouvoir de Jésus-Christ lui-même, dont le Pape tient la place ici-bas; car, il a été dit par le prophète Daniel : *Potestas ejus potestas aeterna, quæ non auferetur, et regnum ejus, quod non corrumpetur.* (Dan. 7.) et nous lisons dans S. Luc, chap. 1<sup>er</sup> : « Le Seigneur lui donnera le siège de David son père et il règnera éternellement dans la maison de Jacob et son royaume n'aura point de fin. 2. Comme étant principalement le pouvoir sacerdotal; car l'apôtre a dit : que la différence entre le sacerdoce du Christ et le sacerdoce lévitique, est que dans celui-ci l'on établissait plusieurs prêtres, parce que la mort les empêchait de subsister d'une manière permanente; tandis que le Christ vivant éternellement, son sacerdoce est par là même éternel.

#### ARTICLE X.

##### *Est-il utile de discuter touchant le pouvoir du Pape?*

Dans cet article, le bienheureux Triumphus se propose de dissiper les craintes exagérées ou les scrupules de certaines âmes bien intentionnées sans doute, mais qui par un amour excessif de la paix ou par un respect exagéré pour tout ce qui touche aux vérités catholiques redoutent essentiellement toute discussion, tout examen et voudraient que tout le monde crût, à leur exemple, sur la parole des maîtres, sans se mettre en peine des doutes et des attaques soulevés par les adversaires de l'Eglise. Il importe, disent-elles, d'éviter tout ce qui peut devenir cause de trouble et de discorde : car « le serviteur de Dieu, dit l'Apôtre, ne doit point plaider, mais être doux avec tous ses semblables. » En second lieu le pouvoir du Pape n'est autre que le pouvoir de Jésus-Christ. Douter du pouvoir du Pape, c'est donc douter du pouvoir de Jésus-Christ comme les pharisiens qui furent pour cela si sévèrement repris par Notre Seigneur lui-même. (S. Math. 12.) Il y a, en outre, de la présomption à traiter les matières qui dépassent la portée de l'intelligence humaine comme on le voit dans l'Ecclesiastique chap. 3, où il est dit : *Altiora te ne quaesieris, et supra sensum tuum ne scrutatus fueris.* Or, le pouvoir du Pape, qui n'est autre que celui de Jésus-Christ dépasse le sens et l'intelligence humaine. Enfin l'on ne doit point disputer sur ce qui peut devenir une cause d'erreurs. Or, c'est ce qui peut arriver au sujet du pouvoir du Pape, soit en le restreignant injustement, soit en lui donnant des limites exagérées.

Le bienheureux Triumphus ne se laisse point arrêter par ces difficultés. Vaillant défenseur des droits de la raison, comme ses illustres maîtres S. Thomas et S. Bonaventure, non moins que disciple humble et soumis de l'Eglise, il ne craint pas d'affirmer qu'il est utile de discuter sur le pouvoir du Pape, et cela pour trois raisons principales, dont la première est de dissiper l'ignorance, la seconde de faire briller la vérité, et la troisième de prévenir toute suspicion légitime contre la vérité de la doctrine chrétienne. Par là nous pouvons une fois de plus constater ce que vaut l'affirmation tant de fois répétée par nos modernes philosophes que la méthode scholastique consistait à croire et à ne jamais raisonner, comme aussi nous allons voir, par ce qui suit, que bien avant le siècle de Descartes les philosophes catholiques connaissaient parfaitement le vrai doute philosophique qui sait être père de la science tout en demeurant orthodoxe.

En premier lieu, dit notre auteur, l'ignorance est dangereuse quelle que soit la matière dont il s'agisse : car elle engendre de très grands maux. C'est pour cela que S. Ambroise a dit : « Vous péchez très gravement si vous ignorez la vérité. » Par conséquent ignorer la nature et l'étendue du pouvoir papal, est excessivement dangereux soit pour celui qui en est revêtu, soit pour ceux qui lui doivent obéissance. Car le Pape étant supérieur aux membres de l'Eglise et les gouvernant en vertu du pouvoir des clefs, il importe au plus haut degré qu'il sache l'étendue de ce pouvoir afin d'en user dans les limites tracées par Dieu lui-même et d'éviter toute erreur qui pourrait être fort nuisible à son âme aussi bien qu'à celles des sujets qui sont tenus de lui obéir.

En second lieu, la nature humaine, en doutant et en admirant, est naturellement apte à rechercher et à découvrir la vérité. Car, d'après la remarque d'Aristote (1 Métaph. cap. 2), c'est grâce au doute et à l'admiration que dans tous les temps les philosophes ont fait les premiers pas dans la carrière philosophique, aussi, dit-il dans le livre 3<sup>e</sup> du même ouvrage : « Ceux qui veulent rechercher une vérité, doivent savoir bien douter, parce que la connaissance de la vérité n'est autre chose que la solution des doutes. » Et c'est de là que vint cet aphorisme philosophique : « Douter de chaque chose n'est point chose inutile » ; principe qu'il faut entendre en ce sens, que sur chaque vérité il est utile de poser des doutes pour et contre afin que par leur solution logique les vérités elles-mêmes brillent du plus grand éclat possible. C'est à ce point de vue qu'il est utile d'émettre des doutes et de discuter au sujet du pouvoir du Pape, en alléguant sur chaque point des raisons pour et contre, car de la sorte on élucide de plus en plus la vérité des choses et l'on s'en convainc plus fortement.

Troisièmement enfin, l'on peut dire que la doctrine de Jésus-Christ, dont le Pape tient ici-bas la place, est entièrement supérieure à toute suspicion légitime. Il en résulte que plus on l'examine et on la soumet au creuset de la raison, plus on écrit de livres et on pose de questions à son sujet, et plus aussi sa vérité se manifeste et sa splendeur revêt un éclat encore plus brillant. Il n'en est point de Jésus-Christ, comme de Mahomet qui sentant très bien que sa doctrine était suspecte, défendit absolument à ses disciples de disputer en matière religieuse. Jésus-Christ au contraire n'a pas craint que sa doctrine qui est véritable et plus brillante que la lumière, fût exposée aux attaques de l'univers entier, comme on peut le voir dans les actes des apôtres, chap. 6. et 9. Il résulte, en effet, de ces discussions que par le moyen de styles divers et de modes différents d'argumentation la vérité elle-même se propage plus rapidement en se mettant à la portée de toutes les intelligences, selon la judicieuse remarque de S. Augustin dans le chap. 3. de *Trinitate* : « Quia nullus hominum, dit-il, in sacra Scriptura ita locutus est, ut in omnibus ab omnibus intelligeretur, ideo necesse est, et utile, in ipsa plures libros a pluribus fieri, diverso stylo : non tamen diversa fide, etiam de eisdem questionibus, ut veritas quidem ipsa ad omnes perveniat ad alios quidem sic, ad alios autem sic. »

Triumphus conclut son article en répondant directement aux arguments contraires et voici comment il y procède. Au premier, dit-il, il y a donc lieu de répondre que disputer sur le pouvoir du Pape avec l'intention de l'amoindrir ou bien de l'étendre outre mesure, peut sans doute occasionner des troubles et des discordes : c'est pourquoi les exagérations en matière de morale sont toujours coupables et condamnables. Mais discuter à cet égard avec l'intention de connaître la nature et la véritable étendue d'un tel pouvoir, afin que celui qui le possède et ceux qui lui doivent obéissance sachent mieux comment ils doivent se comporter les uns vis à vis des autres, ceci ne peut être qu'utile et que procurer la paix et la concorde.

On doit répondre au second que si Notre-Seigneur blâma si sévèrement les pharisiens d'avoir demandé un signe particulier de sa puissance, ce fut, comme l'enseigne S. Chrysostôme, (hom. 44 in Matth.) à cause de l'intention cachée, qu'ils avaient de calomnier ensuite cette même puissance, ou bien parce que les signes qu'ils avaient eus précédemment auraient du suffire pour les confirmer dans la foi. De même il faudrait sévèrement reprendre et condamner ceux qui voudraient discuter sur le pouvoir du Pape soit pour le calomnier soit sans croire à sa réalité. Mais il est au contraire louable et salutaire de le faire à l'aide de raisons pour et contre qu'on élucide en vue de faire briller la vérité.

Quant au troisième, il est très vrai de dire qu'il y a présomption à émettre des doutes et à faire des investigations sur les matières qui dépassent le sens et l'intelligence de l'homme, lorsqu'on se permet d'affirmer avec opiniâtreté son sentiment personnel et qu'on veut avec arrogance l'imposer à ses semblables. Mais il n'en est pas de même lorsque de telles investigations s'opèrent à l'aide des Saints Pères, dont le langage a été dirigé par l'Esprit-Saint, ou bien par les moyens naturels que Dieu fournit aux hommes pour faire de semblables recherches, comme sont les vues de la raison naturelle en tant qu'elles ne sont point contraires aux enseignements de la sainte Ecriture. Il n'y a point alors de pré-



somption, mais plutôt cette sorte de surrogation dont parle S. Luc (chap. 10.) à propos du samaritain qui après avoir remis deux deniers pour faire soigner l'homme à demi mort dit à l'hôtelier : » Quodcumque superogaveris, ego, cum rediero, reddam tibi. »

Finalement on doit reconnaître que restreindre le pouvoir du Pape dans les choses où il ne doit pas l'être : comme aussi l'amplifier au delà des justes limites, ces deux excès, dis-je, peuvent être cause d'erreurs, surtout si l'on témoignait de l'orgueil et de l'obstination. Mais élucider les divers articles relatifs à cette grave question, par le moyen des Pères ou par les lumières de la raison naturelle qui ne contredisent point les vérités révélées, ce procédé, loin de pouvoir être cause d'erreur est au contraire excessivement favorable à la recherche et à la découverte de la vérité.

### Le Testament de Raphael.

Visconti a publié il y a quelques années le résultat de ses longues recherches sur le testament de Raphael. Le document authentique manque totalement. Visconti a pris à tâche de le refaire avec les citations des auteurs contemporains ou voisins de cette époque en s'appuyant sur les témoignages les plus dignes de foi.

Voici donc ce que Raphael ordonne dans son testament.

1. Ses dépouilles mortelles reposeront dans l'église de Ste-Marie des Martyrs.

2. Dans cette église on restaurera avec des marbres neufs un des anciens tabernacles qui en composent le pourtour ; on y élèvera un autel avec une statue de Notre-Dame, et cette chapelle sera le lieu de son tombeau et de son repos.

3. Il sera érigé une chapellenie dans cet endroit et sur l'autel même de la chapelle fondée par lui seront célébrées des messes pour le repos de son âme.

4. Dans cette chapelle il y aura un souvenir à la mémoire de Marie Bibiena sa fiancée.

5. Il donne à Bernard Divizio de Bibiena, cardinal de Ste-Marie in Portico, son palais en propriété.

6. A la Fornarina, les moyens de pouvoir vivre honnêtement.

7. Il institue, pour héritiers de tout le reste, ses chers élèves Jules Pippi, et Jean-Baptiste Penni, ainsi que le prêtre Jérôme Vagnini son parent.

8. L'achèvement des œuvres qu'il laisse imparfaites reste à la charge de Jules et de Penni.

9. Enfin il institue pour exécuteurs testamentaires Baldassar Turini de Pescia, dataire de Léon X et Jean Branconi camérier de ce Pontife.

Ces divers articles contiennent à peu de choses près toutes les dispositions du testament de Raphael, et ils nous révèlent toute la noblesse de son esprit, la reconnaissance et la bonté de son cœur et en même temps l'esprit de religion qui l'anima à ses derniers moments. Examinons-les l'un après l'autre.

« 1. Les dépouilles mortelles reposeront dans l'église de la Rotonde. »

Cette disposition de Raphael renferme un noble et grand hommage à l'art antique. Elle pourrait sembler empreinte d'ambition, mais pour qui réfléchit, elle est certainement plus que modeste. Il faut bien faire attention que Raphael était architecte de S. Pierre et qu'il mourait avec le projet de porter à sa perfection ce merveilleux édifice avec les dessins qu'il en avait faits lui-même.

Que l'on songe bien que Léon X lui avait écrit : « Le plus grand de mes desirs, c'est de voir cette basilique s'élever avec célérité et magnificence. Je t'engage donc à te charger de ce nouveau fardeau ; pense à ton nom ; il est bon, pendant que tu es jeune, de fonder ta gloire sur un monument impérissable. Souviens-toi de la confiance que nous avons dans tes talents, de l'affection que te portait notre père, de la dignité et de la célébrité de ce temple auguste. Il n'en est pas dans le monde entier qui soit à beaucoup près aussi saint et aussi splendide. Songe enfin à la dévotion que nous devons tous avoir envers le prince des apôtres. »

Raphael accepta avec la crainte du génie qui se défie d'autant plus de ses forces qu'il aperçoit mieux le but : « Notre Saint-Père

m'a mis un grand fardeau sur les épaules, en me chargeant de la construction de S. Pierre, écrit-il au comte Castiglione, j'espère pourtant ne pas y succomber. Ce qui me rassure, c'est que le modèle que j'ai fait plaît à Sa Sainteté, et a le suffrage de beaucoup d'habiles gens. Mais je porte mes vues plus haut ; je voudrais retrouver les belles formes des édifices antiques. Mon vol sera-t-il celui d'Icare ? Vitruve me donne sans doute de grandes lumières, mais pas autant qu'il m'en faudrait. »

D'après cela, il est évident qu'il pouvait choisir pour lieu de sa sépulture cette grande basilique elle-même dont il avait entrevu toute la splendeur future. Bramante, son parent et son prédécesseur n'y reposait-il pas déjà ? Et puis que de motifs n'avait-il pas de chérir plus que tout autre endroit de Rome le Vatican théâtre de toute sa gloire ? Non, il voulut que ses dépouilles mortelles reposassent dans la Rotonde, comme un disciple aimant désire reposer près de son maître.

La mort surprit Raphael dans l'accomplissement du vaste projet de donner une peinture exacte de l'antique reine du monde et de ressusciter pour ainsi dire Rome de ses ruines. Léon X, afin de condescendre de tout son pouvoir aux desirs de l'artiste, décréta que tous ceux qui découvriraient des débris antiques devraient les porter à Raphael sous peine d'une amende de 100 à 300 écus d'or. Ces antiquités furent généreusement payées des fonds du pape et aussitôt une multitude ardente se prit à fouiller la terre pour lui faire rendre toutes ses richesses. Les statues des dieux, les bustes des empereurs, les bas-reliefs, les urnes de marbre, les vases de porphyre arrivèrent pêle-mêle à la place de S. Pierre. C'était comme une apparition du passé. A l'aide des chapiteaux Raphael reconstruira les portiques de l'ancienne Rome ; les entablements lui donneront les proportions, et Pliny lui indiquera l'emplacement de chaque monument, de chaque obélisque, de chaque palais. « C'est une grande douleur, écrit-il à Léon X, de contempler le cadavre de cette noble ville, autrefois la reine du monde, si misérablement déchiré. Mais puisque la piété envers les parents et la patrie est un saint devoir, je me tiens dans l'obligation d'employer mon peu de force à conserver vivante une faible partie de l'image, une ombre de cette patrie universelle des chrétiens, de cette cité jadis si puissante que les hommes la croyaient au dessus des coups de la fortune et de la mort. » Jamais ces restes de l'antiquité n'avaient inspiré de si chauds et de si nobles sentiments que ceux qui sont exprimés dans cette lettre de Raphael à Léon X.

« 2. Dans cette église on restaurera avec des marbres neufs un des anciens tabernacles (ou espèces de chapelles) qui en composent le pourtour ; on y élèvera un autel avec une statue de Notre-Dame et cette chapelle sera le lieu de son tombeau et de son repos. »

Ces paroles tirées de la vie de Raphael par Vasari font foi de cette volonté du grand artiste. La disposition de la chapelle ne correspond pas aux intentions exprimées par Raphael.

« 3. Une chapellenie sera érigée et sur l'autel fondé par lui seront célébrées des messes pour le repos de son âme. »

Vasari n'a pas dit un mot de cette pieuse fondation de Raphael. Il en est fait mention dans l'anonyme publié par Comolli, qui a écrit : Les exécuteurs testamentaires assigneront un fond à l'effet de célébrer quelques messes pour le repos de son âme. Cette fondation est d'ailleurs prouvée par le fait. Le fond assigné pour la chapellenie fut une maison d'un revenu annuel de 60 scudi. Cette maison existe encore et on peut la voir dans la rue des Coronari du côté gauche. Sur sa façade est peint le portrait de Raphael. Si on ajoute foi à une inscription du P. Vernaccia que le P. Pungileoni qui s'est distingué par une histoire pittoresque d'Italie, nous a fait connaître, cette maison ne se trouvait pas dans la succession de Raphael, mais elle fut acquise par les exécuteurs testamentaires pour remplir la volonté du testateur. Cet achat eut lieu un an après la mort de ce dernier en 1521, par acte passé devant Garibaldi et pour la somme de 1,000 scudi.

Dans l'inscription faite à Marie Bibiena il est dit que Jérôme Vagnini parent et héritier de Raphael accrut de ses deniers le revenu de la chapellenie, qui dotem quoque hujus sacelli sua pecunia auxit. Selon l'inscription du Père Vernaccia ce même Vagnini aurait été le premier recteur de la chapellenie.

On voit par cette disposition dernière que l'âme du grand artiste était profondément religieuse, et que Raphael mourut en vrai



chrétien. En pouvait-il être autrement du génie qui avait pénétré si avant dans le christianisme ; qui nous a révélé d'une manière si parfaite, par des images sensibles, le monde spirituel ? Un esprit aussi élevé que celui de Raphaël pouvait-il jamais, surtout à l'heure de la mort, détourner les yeux de cette beauté immortelle à laquelle il avait aspiré toute sa vie pour toutes les puissances de sa pensée, pour se jeter tête baissée à cette heure suprême, dans le gouffre hideux et abject ouvert par le matérialisme ? Cette supposition serait la plus grossière injure faite au génie du *Divin jeune homme*. Nous n'aurions pas les preuves données par M. Visconti, que cette seule considération nous suffirait pour démontrer que Raphaël n'a pu mourir autrement qu'en chrétien.

Jetiez les yeux sur le Christ de la Transfiguration, sur la Vierge de Foligno, sur la vision d'Ezéchiel, et osez dire encore que Raphaël a pu faire de l'art un mensonge.

« 4. Dans cette chapelle il y aura un souvenir à la mémoire « de Marie Bibiena sa fiancée. »

« 5. Il donne à Bernard Divizio de Bibiena, cardinal de Ste-Marie in Portico son palais en propriété. »

Cette disposition reflète toute la bonté d'âme, la gratitude et l'esprit de générosité du grand artiste. Pour apprécier tout ce qu'il y a de délicat dans ce legs, il faut savoir que le cardinal Bibiena n'avait à Rome aucune maison à lui ; qu'à ce moment il se trouvait dans une grande pénurie (1), et que Léon X, dont il avait encouru la disgrâce lui avait donné à entendre qu'il aurait à quitter les appartements habités par lui dans le Vatican. Raphaël venait donc à son secours en temps opportun en lui offrant une noble demeure dans le quartier le plus recherché. Il est vrai que le cardinal n'en jouit pas longtemps, car il mourut peu de temps après Raphaël dans le palais apostolique. L'exposition de son corps n'eut pas même lieu dans le palais dont il avait hérité, mais bien dans une maison du Borgo. Cependant le palais porta quelque temps le nom de Bibiena. Il fut démoli par les maçons du Bernin pour faire place au portique du Vatican.

« 6. A la Fornarina les moyens de pouvoir vivre honnêtement. »

Nous avons ici la preuve la plus forte de la sincérité de la conversion de Raphaël. Il éloigne d'abord cette femme de sa maison, parce que tout chrétien est obligé de se séparer de l'occasion prochaine du péché ; et en même temps il lui laisse de quoi vivre honnêtement. Cette femme rendue célèbre par le pinceau du grand artiste a été le sujet de dissertations nombreuses. Mais toutes les narrations critiques, dont la plupart sont de véritables fables, n'ont aucun fondement solide. Au point où en est la critique, il lui est impossible de savoir de qui la Fornarina était fille, quelle quartier et quelle rue elle habitait, de quelle manière, à quelle époque et dans quelle circonstance Raphaël la vit pour la première fois.

« 7. Il institue pour héritiers de tout le reste Jules Romain et Jean-Baptiste Penni, ainsi que le prêtre Jérôme Vagnini son parent. »

Cette disposition du testament exclut les parents de Raphaël de sa succession à l'exception du prêtre Vagnini, qui demeurait avec l'artiste lorsque celui-ci mourut. Visconti a trouvé un document inédit qui est un acte de transaction fait au palais apostolique entre les exécuteurs testamentaires de Raphaël et ses parents, qui avaient réclamé. Cette transaction consiste dans une somme d'argent qui leur fut donnée moyennant leur renonciation à toute espèce de prétention sur l'héritage. L'abbé Vagnini ne compte pas parmi les réclameurs. Ce parent de Raphaël n'était pas étranger à l'art de la peinture, d'après Orlandi qui affirme que Raphaël poussa la complaisance jusqu'à lui servir de maître dans cet art. Il mourut le 4 novembre 1527.

Maintenant il reste à savoir si c'est par la main du notaire ou seulement de vive voix que Raphaël fit son testament. L'auteur de l'éloge de Raphaël, le P. Pungileoni déclare n'avoir pu le découvrir avec certitude. L'acte de transaction dont nous venons de parler établit une forte présomption qu'il n'y a pas eu de testament écrit ; car si le testament eût été en bonne et due forme devant notaire la transaction ci-dessus eût fait mention de ce document. Or elle parle bien d'exécuteurs testamentaires, mais elle ne dit pas un mot de testament notarié.

(1) Léon X en parle dans une lettre adressée à François premier, roi de France : « Cardinalis ipse propterea quod est alti profusique animi, multum oeris alieni contraxit. » (Bembo lib. 8. epist. 26.)

« 8. L'achèvement des œuvres qu'il laisse incomplètes reste à la charge de Jules et de Penni. »

Les deux personnages dont il est fait mention ici sont les fameux disciple de Raphaël, Jules Romain et François Penni surnommé le Fattore, qui ont en effet continué ou achevé une grande partie des œuvres interrompues par la mort du grand artiste.

### Considérations sur Naples.

Les plus anciennes bulles d'investiture du royaume de Naples imposent au roi l'obligation de défendre les Etats temporels du Saint-Siège lorsqu'ils seront attaqués ; et le roi, en recevant la couronne, jure de remplir fidèlement la condition. On peut consulter la bulle d'investiture accordée par Jules II pour Ferdinand roi d'Aragon ; celle de Léon X pour Charles V, celle de Jules III pour Philippe II, celle de Clément VIII pour Philippe III, celle de Grégoire XV pour Philippe IV, enfin celle d'Alexandre VII pour Charles II. La couronne devint vacante par la mort de Charles II en 1700 ; à cause de la terrible et longue guerre qui éclata par rapport à la succession, Clément XI s'abstint de concéder le royaume de Naples à une famille royale, mais il fit plusieurs actes pour réserver les droits du Saint-Siège. Après vingt-deux ans d'interrègne, Innocent XIII investit l'empereur Charles VI, aux mêmes conditions que ses prédécesseurs. Enfin Clément XII confia le royaume à D. Carlos infant d'Espagne, fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnese.

La dernière bulle d'investiture est celle de Clément XIII, du 4 février 1760. Cette bulle est le titre légitime de la famille régnante sur le royaume des Deux-Siciles. Elle se lit dans la continuation du bullaire romain, tom. I, pag. 279.

Trois consistoires furent célébrés pour cette investiture. Les actes en ont été insérés dans le même volume du bullaire romain, p. 275 et seq. Dans le premier consistoire, tenu le 28 janvier 1760, Clément XIII annonce au Sacré-Collège, que le roi Charles III, avant de quitter Naples pour occuper le trône d'Espagne laissé vacant par la mort de son frère, a demandé au Saint-Siège l'investiture du royaume de Naples pour son fils Ferdinand IV, et qu'il a constitué un procureur à Rome pour prêter le serment d'obéissance et fidélité au Saint-Siège. Dans le second consistoire, célébré le 1<sup>er</sup> février, les cardinaux votent à l'unanimité pour la concession de l'investiture. Enfin, dans le consistoire du 4 février, le Pape et les cardinaux signent la bulle solennelle qui concède le royaume de Naples par simple grâce et pure libéralité à l'infant Ferdinand et à ses descendants, excepté Bénévent et Pontecorvo. A défaut de descendance mâle du roi Charles III, les femmes succéderont à la couronne, ainsi qu'on lit dans la bulle consistoriale : *Deficiente penitusque extincta masculina progenie Caroli catholici regis, tunc de ipsius linea succedat femina agnata major natu, quæ superstes extiterit*. Le roi prit l'engagement de déclarer officiellement dans le cours de l'année qu'il était redevable de sa couronne à la pure libéralité du Saint-Siège.

La formule du serment que prêta le roi Ferdinand en recevant sa couronne des mains du Pape se lit dans la même bulle consistoriale. Or une clause expresse de ce serment énonce que le roi de Naples s'oblige à aider le Saint-Siège pour défendre, conserver et recouvrer ses droits de souverain temporel partout où ils seront attaqués : *Papatum romanum et Regalia S. Petri tam in Regno Siciliae prædicto citra Pharum, quam alibi consistentia adjutor vobis ero ad defendendum, vel retinendum ac recuperandum*. Voilà la promesse faite par le chef de la dynastie qui occupe le trône de Naples.

En 1806, le roi Ferdinand IV, réfugié à Palerme, et vivement éclairé par l'infortune, écrivit à Pie VII pour lui promettre que si la Providence daignait lui rendre sa couronne, il s'empreserait de reconnaître tous les droits du Saint-Siège sur le royaume de Naples.

Après la restauration de 1815, Pie VII attendait avec confiance l'accomplissement de cette promesse. Voyant enfin que le prince l'oubliait, et qu'une note insérée dans le *Diario* de Rome (n. 52 de l'année 1815) n'avait produit aucun effet, il prit le parti d'écrire



directement au roi; il lui rappela son serment, et les sentimens exprimés dans sa lettre de Palerme dix ans auparavant; il ajouta que « si sa voix, qui était celle du vicaire du Jésus-Christ avait le malheur de ne pas se faire entendre pour lors, le roi l'entendrait résonner un jour au tribunal de Dieu. »

Quelle fut la réponse du roi Ferdinand? L'abbé Coppi l'a publiée, tom. 7 *Annali d'Italia*, n. 7 de l'année 1816. La voici en résumé. « Il fut un temps en Europe où tout avait pris la forme féodale. Ce principe de la féodalité fit naître aussi les fiefs offerts, espèce de servitude volontaire, qui était largement compensée à cette époque par de très grands avantages. L'Eglise est invariable dans ses principes dogmatiques; mais pour le temporel elle s'est toujours conformée aux institutions politiques du temps. La féodalité est finie en Europe. Faut-il donc que le royaume des Deux-Siciles soit le seul à demeurer vassal? Après le traité de Vienne, qui est le principe et la source de toutes les possessions actuelles, on ne peut plus parler de suzeraineté sur le royaume de Naples, car on ne voit pas que les puissances alliées aient rétabli le Saint-Siège dans ce droit, qui n'est pas une chose pour laquelle l'on puisse citer quelqu'un au tribunal de Dieu. Ces prétentions de l'Eglise romaine sont tout simplement des droits politiques qui s'acquièrent et se perdent comme tous les domaines, et sont toujours subordonnés à la grande loi du bien général des peuples, dont les droits sont déposés entre les mains des souverains au nom de Dieu. Le roi se montrera toujours le fils très obéissant du Saint-Siège; mais en matière temporelle il appréciera les droits du souverain de Rome à la lumière des principes d'indépendance qui sont nécessaires au royaume. Il ne peut vraiment pas en conscience laisser à ses successeurs un germe qui les exposerait à perdre leur souveraineté. Du reste, le roi, par amour de la paix, est tout disposé à négocier, si l'on consent à unir la question du tribut avec celle de Bénévent et Pontecorvo, pour tomber d'accord d'une indemnité pécuniaire. Avec ces intentions pures et saintes, le roi a la conscience parfaitement tranquille. »

Pie VII ne s'attendait pas à une pareille lettre. Il hésita assez long-temps avant d'y répondre, ne pensant pas que sa dignité lui permit de le faire. Mais ensuite, par crainte que son silence ne fût pris pour un assentiment, il répondit, le 10 décembre 1816. Coppi rapporte cette seconde lettre de Pie VII, non tout à fait textuellement, mais en se rapprochant du texte de manière à pouvoir se permettre d'encadrer la lettre par des guillemets. Le changement consista surtout dans les verbes, dont l'annaliste change le temps.

« Le Souverain Pontife ne se serait jamais attendu à une semblable réponse. Il a parlé le langage de la confiance et de la candeur apostolique, et la réponse voudrait l'entraîner dans une discussion de droit public. Il a long-temps hésité pour voir s'il convenait de répondre. Mais il s'est enfin déterminé à le faire par la considération que son silence pourrait faire croire qu'il était convaincu. Or il n'est convaincu que d'une chose, c'est que le roi a plus de confiance en d'autres que dans les avis que le pontife lui adresse. Le Pape répète avec franchise que les sentimens exprimés à Naples ne sont pas conformes à ceux qui furent manifestés à Palerme, puisque l'on ferme l'oreille aux réclamations du Saint-Siège, comme une prétention de l'Eglise romaine, une matière purement temporelle. Un droit fondé sur les titres les plus sacrés de possession peut-il se regarder comme une prétention? Une obligation religieuse qui lie la conscience est-elle une chose purement temporelle? La source de ce droit, et le serment qui imprime le caractère d'une promesse faite à Dieu ne sont pas des choses temporelles. Il n'est pas vrai que le système politique de l'Europe et les stipulations du congrès de Vienne entraînent comme conséquence l'abolition générale de la féodalité. Les droits du Saint-Siège sur le royaume de Naples n'ont pas du tout les caractères des fiefs ordinaires, et d'ailleurs ils ne sont pas sujets aux changemens et vicissitudes qui peuvent avoir lieu à l'égard des droits temporels et féodaux. Le Pontife pourrait le démontrer avec d'autres preuves, mais il ne croit pas convenable d'insister, tant ses droits sont évidents. Il apprend avec déplaisir que le roi est tranquille en conscience, parce qu'il croit agir conformément à l'obligation de conserver l'indépendance de son royaume. Le Pontife déplore cette illusion: peut-on avoir la conscience tranquille lors-

que l'on transgresse des serments faits en présence de Dieu? Le roi a juré en montant sur le trône de respecter les droits du Saint-Siège; il a rempli son serment pendant de longues années, et certainement il ne s'est pas cru moins indépendant alors qu'aujourd'hui. Ceux qui sous prétexte de conserver l'indépendance du royaume conseillent au roi de ne pas remplir les obligations sacrées qui pèsent sur lui, sont des ennemis de ses vrais intérêts; car leurs conseils tendent non à conserver, mais à mettre en péril l'indépendance et le royaume. En montant sur le Siège pontifical, le Pape a fait serment de conserver les droits et les possessions du Saint-Siège; c'est pourquoi il ne peut accepter la proposition d'une indemnité pécuniaire. Il répète que très certainement le roi devra répondre de sa conduite devant le tribunal de Dieu; et que s'il n'a pas lieu de se repentir en ce monde de la violation d'une obligation aussi sacrée, il s'en repentira bien certainement le jour où il comparaitra devant le juge suprême de toutes les actions des hommes. Que le roi se souvienne enfin que les royaumes de la terre passent, mais que le royaume du ciel ne finit jamais. »

Le prince demeura inflexible. Vers cette même époque, il causa un vif mécontentement dans toute la Sicile, en abolissant les lois particulières qui régissaient ce peuple de temps immémorial. Il voulut y introduire le système de Naples, et, chose bizarre, il faisait dériver cette innovation du congrès de Vienne, qui l'avait reconnu lui-même comme roi des Deux-Siciles. Tous les historiens font remarquer que les sociétés politiques se multiplièrent d'une manière effrayante à partir de 1816; on compta bientôt deux cent mille carbonari dans le royaume. Une révolution éclata, et le roi Ferdinand, prenant le chemin de l'exil, se réfugia en Autriche. Ainsi se vérifia la prévision de Pie VII, qui avait averti si expressément ce malheureux prince, que, loin de consolider son trône en se rendant indépendant du Saint-Siège, il exposerait sa couronne et sa dynastie aux plus grands périls. L'abolition de l'ancien système législatif et administratif de la Sicile a été le germe de toutes les révolutions subséquentes.

#### Patrimoine de S. Pierre.

Tous les domaines de l'Eglise romaine sont le patrimoine de S. Pierre. On a pourtant désigné communément sous ce nom les villes et les provinces que les Papes possédèrent dès l'origine même de leur souveraineté temporelle. Ils les acquirent sous le pontificat de S. Grégoire II, vers l'an 730. L'Italie entière ayant secoué le joug de l'empereur de Constantinople à cause de la terrible persécution qu'il exerçait sur les catholiques, Rome et les villes voisines voulurent devenir le peuple spécial de S. Pierre. C'est ainsi que les Papes, qui étaient depuis long-temps les protecteurs et les bienfaiteurs de Rome et de son duché, en devinrent les souverains, par une merveilleuse disposition de la Providence qui accomplit alors ce qu'elle avait préparé par une longue suite d'événemens.

Les Papes sont les plus anciens souverains du monde, car aucune des familles actuellement régnantes ne remonte au huitième siècle.

Une chose digne de remarque, c'est que le domaine temporel du Saint-Siège a eu pour fondateurs trois saints papes qui sont vénérés sur les autels. Saint Grégoire II était romain; mais S. Grégoire III était syrien, et S. Zacharie était grec. Ces derniers poursuivirent l'œuvre de S. Grégoire II; on ne saurait les accuser d'avoir agi dans des vues politiques et par esprit d'opposition contre les orientaux. Etrangers à l'Italie par leur naissance, ils acceptèrent néanmoins la souveraineté temporelle, ils la consolidèrent par leur prudence et leur courage, et la défendirent contre les ennemis. S. Zacharie alla à Terni pour demander au roi Luitprand la restitution des villes usurpées; à son retour les romains le reçurent comme en triomphe. L'exarcat ayant voulu, à l'exemple de Rome, se placer sous la protection spéciale de S. Pierre, le pape S. Zacharie entreprit le voyage de Ravenne. Ainsi le patrimoine de S. Pierre était constitué long-temps avant



les expéditions des rois francs en Italie. Pépin et Charlemagne obligèrent les Lombards de restituer au Saint-Siège les villes et les territoires usurpés, ils firent quelques nouvelles donations, mais on ne peut vraiment pas leur décerner le titre de fondateurs de la grandeur temporelle des Papes, puisqu'il est certain que la souveraineté de l'Eglise romaine existait avant eux.

Quelles sont les villes comprises dans le patrimoine primitif? Les voici: Rome, Porto, Civitavecchia, Ceri, Bieda, Marturano, Sutri, Nepi, Gallese, Orte, Polimanzio, Amelia, Todi, Pérouse, Narni, Otricoli; dans la campane, Segni, Anagni, Ferentino, Alatri, Patrico, Frosinone et Tivoli. Tous les monumens de l'histoire s'accordent à désigner ces mêmes villes, dont les noms se retrouvent dans les diplômes des empereurs. Ces actes solennels ne manquent jamais de faire une distinction bien tranchée entre Rome et son duché possédés par les Papes dès le principe, et les provinces données par les rois francs.

La comtesse Mathilde qui l'an 1077 donna son patrimoine à S. Grégoire VII, confirma cette donation au pape Pascal II en 1101; or le Pape voulut que cette partie de la Toscane prit le nom de *province du patrimoine de S. Pierre*. Les principales villes données par la comtesse Mathilde sont: Viterbe, Montefiascone, Bracciano et Corneto. Quelques historiens pensent que Bolsena était compris dans le duché de Rome.

Présentement l'on a coutume de désigner sous le nom de *Patrimoine de S. Pierre* les pays compris dans les délégations de Viterbe, Orvieto et Civitavecchia. Il est pourtant certain que l'ancien patrimoine, le domaine primitif de S. Pierre était beaucoup plus grand; car il embrassait au midi tout le territoire jusqu'à Frosinone, et au nord il s'étendait jusqu'à Pérouse, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Les historiens de Pérouse, Crispolti, Pellini et les autres racontent en effet que Pérouse, vers l'an 727, à l'exemple de plusieurs autres villes, se soumit au domaine temporel du Siège apostolique. Quoique Rachis roi des Lombards eût fait un traité de paix avec le pape S. Zacharie pour 20 ans, il voulut étendre les frontières de son royaume et il assiégea Pérouse. A cette nouvelle, S. Zacharie accourut, et parla avec tant de force, qu'il obligea le roi de lever le siège; en outre, il sut lui inspirer un tel mépris pour les grandeurs périssables de ce monde, qu'il le décida à abdiquer la couronne et à se faire moine au Mont-Cassin. Ce fait seul qui est rapporté dans la légende de S. Zacharie au Propre de Rome (15 mars) prouve que Pérouse appartient au domaine primitif.

Il suit de là 1. que les Romagnes et les autres provinces que l'injustice a violemment arrachées au Saint-Siège depuis un an sont précisément celles qui furent offertes au prince des apôtres par la piété des rois de France. 2. On ne peut pas dire que le Pape possède encore le patrimoine de S. Pierre, ce que l'on a eu coutume de désigner sous ce nom; car cela ne serait vrai qu'autant que le rétablissement de l'autorité légitime aurait lieu à Pérouse et à Orvieto.

Les provinces que la révolution et l'invasion ont respectées ou qui viennent d'être rendues au gouvernement pontifical sont

1. Rome et la Comarca, qui comprend trois districts. Castel Nuovo di Porto, où les bandes révolutionnaires s'étaient avancées et où le gouvernement pontifical a été rétabli ces jours derniers, est compris dans le premier district, qui est celui de Rome même. Albano, Frascati, Gensano, Castel Gandolfo et Bracciano en font également partie. Le second district comprend Tivoli et les villes voisines. Le troisième est celui de Subiaco. Le total de la population de la Comarca de Rome est environ de 300,000 âmes.

2. Délégation de Civitavecchia. Elle comprend Corneto, Monte Romano et Manziana.

3. Délégation de Viterbe, qui comprend les communes d'Acquapendente, Bagnorea, Civita Castellana, Montefiascone, Orte, Ronciglione, Sutri, Toscanella, Valentano et Vetralla.

4. Légation de Velletri comprenant les villes de Segni, Sezze, Valmontone, Terracine et Cori.

5. Délégation de Frosinone, divisée en deux districts, celui de Frosinone et celui de Pontecorvo. Dans le district de Frosinone sont les communes de Alatri, Anagni, Ceccano, Ceprano, Ferentino, Guarcino, Monte S. Giovanni, Paliano, Piperno, Vallecorsa et Veroli.

6. Délégation de Rieti comprenant deux districts, Rieti et Pog-

gio Mirteto. Nous supposons que cette province ne tardera pas à être rendue.

La population totale de ces six provinces s'élève à peine à un million. D'où il suit que le Pape perdrait par les annexions plus des deux tiers de ses sujets.

Si nous examinons le budget pontifical, nous voyons que dans ces dernières années il a été en moyenne de 14 millions de scudi, ce qui fait 4 scudi d'impôt par individu. Les recettes du gouvernement pontifical réduites à six provinces seraient donc de 4 millions de scudi (22 millions de francs). Voyons quelles sont les charges auxquelles ce gouvernement devrait faire face.

1. La dette publique, dont la responsabilité lui reste. Elle est de neuf millions d'écus. 2. Les dépenses pour l'armée, qui ne peuvent pas être évaluées au dessous de quatre millions d'écus. 3. Le ministère de l'intérieur, dont le budget était de 1,600,000 écus; le tiers serait 500,000 écus. 4. Le ministère du commerce: 200,000 écus. 5. Les traitemens des employés qui ne voulant pas servir le gouvernement piémontais rentrent dans les provinces fidèles; un million d'écus. Total des dépenses: quatorze ou quinze millions d'écus.

Il résulte de là que le gouvernement pontifical, tel que les annexions piémontaises voudraient le faire, aurait à lutter contre le déficit annuel de dix ou onze millions d'écus (50 à 60 millions de francs).

### Chronique.

Les religieux Sylvestrins inconsolables de la perte de leur illustre confrère Mgr Joseph Marie Bravi, vicaire apostolique de Colombo, capitale de Ceylan, dans les Indes Orientales, ont célébré, le trentième jour après sa mort, un service solennel dans leur église de S. Etienne. Les souvenirs de zèle et de piété que ce prélat a laissés dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu nous font un devoir de donner à nos lecteurs sa biographie édifiante à tant de titres.

Mgr Bravi est né le 6 décembre 1813 à Monte Santo, beau pays entre Macerata et Recanati dans la Marche d'Ancone. Il entra chez les Sylvestrins en 1830. Après sa profession, il fut tour à tour professeur de théologie, supérieur d'un couvent de son ordre, et investi de diverses fonctions dans les œuvres du ministère. L'ambition du bien croissait en lui à mesure que se multipliaient ses soins évangéliques. En 1848 il résolut de se rendre dans les Indes Orientales. La S. Congrégation de la Propagande lui ayant accordé le titre de missionnaire, il partit plein d'une généreuse ardeur pour l'île de Ceylan. La chaleur du climat, la mauvaise nourriture, le danger toujours permanent des maladies contagieuses ne firent qu'accroître son courage. Les bouddhistes, les mahométans et diverses sectes de protestants furent les mauvaises plantes dont le P. Bravi voulut faire une bonne et abondante moisson en les transplantant dans la vigne du Christ. En dépit de tous les obstacles qu'il rencontra dans l'avarice des disciples de Visnou, dans la haine des musulmans pour le christianisme et dans la jalousie des protestants, il vit ses succès dépasser ses espérances. Le Saint-Siège, pour récompenser ses efforts, confia la mission de Colombo aux religieux de son ordre, et Mgr Gaetano Antonio vicaire apostolique de Colombo, après avoir obtenu du Saint-Siège la nomination du P. Bravi comme coadjuteur apostolique, le consacra dans l'église cathédrale de Ste Lucie le 13 janvier 1850.

Le nouveau Timothée allégea avec une prudence exquise et une charité plus que filiale les fatigues du vieil évêque, qui mourut dans l'année 1857. A partir de ce moment Mgr Bravi aidé de ses missionnaires, se livra sans repos à la propagation de l'évangile. Chaque année il eut le bonheur de voir plus de 700 païens ou protestants rentrer dans le giron de l'Eglise, et le nombre des insulaires convertis monta annuellement jusqu'à mille dans les derniers temps de sa vie. Les sages prescriptions et ordonnances qu'il fit pour le clergé et le peuple qui lui était confié redonnèrent également à ce vicariat une splendeur qu'il était loin de posséder avant lui. Bien qu'attaqué d'une maladie chronique du foie, Mon-



seig. Bravi entreprit la visite pastorale dans tout son vicariat. Dans cette course apostolique si pénible, il détruisit un grand nombre de pratiques superstitieuses et idolâtriques, il ranima la ferveur et la charité, il apaisa de graves dissensions, il fit restaurer et embellir les temples du Seigneur tombés de vétusté ou privés des ornements les plus nécessaires, et fit sortir de leurs fondements comme par enchantement un grand nombre d'églises nouvelles, sans savoir par quels moyens il les conduirait à terme. Mais ce qui fait le plus grand éloge de cet apôtre, c'est la mansuétude et la bonté avec laquelle il accueillit indistinctement catholiques, musulmans, païens et protestants, qu'il renvoya tous consolés et émerveillés d'une charité aussi extraordinaire. Les protestants eux-mêmes ne peuvent voir sans admiration les heureux effets de ce zèle apostolique; et quand la congrégation de la Propagande fut instruite des fruits si abondants qu'il avait retirés de sa visite pastorale, elle envoya à l'heureux prélat ses sincères remerciements accompagnés de ses éloges les plus flatteurs.

Mais la principale gloire de Mgr Bravi c'est d'être parvenu à extirper radicalement le funeste schisme dont le consul portugais le médecin Missi avait jeté les racines dans ces contrées. Ce médecin était parvenu à faire partager au peuple l'opinion fautive et toute protestante qu'il devait obéissance, non au Pontife romain mais bien au roi de Portugal pour tout ce qui regardait les affaires de l'Eglise catholique dans l'île de Ceylan, opinion condamnée par la bulle de Grégoire XVI *Multa præclare*. Mgr Bravi plein de confiance dans le secours de la Providence employa tous les moyens d'instruction et de persuasion pour déraciner ces idées devenues presque générales, et il y réussit si bien qu'il obtint de la bouche même de l'auteur du schisme ce précieux aveu « que jamais il n'aurait songé à revendiquer pour le roi de Portugal la juridiction sur les églises indiennes, si Bravi avait dirigé la chrétienté de Colombo quand lui Missi mit la première main à cette œuvre de division. » Cet aveu était le signe du succès définitif de l'apôtre et de la disparition du schisme.

Cette année, malgré les infirmités qui l'affligeaient, cet incomparable pasteur a voulu visiter les provinces centrales de l'île de Ceylan pour prodiguer ses consolations aux catholiques qui n'avaient pas eu encore le bonheur de le voir. Après avoir parcouru près de 154 milles dans une mauvaise charette trainée par des bœufs à travers un pays désert et hérissé de dangers, il est arrivé au château de Bedulla sur les frontières de son vicariat; de là il est parti pour Kandie, l'ancienne capitale des rois de ce nom, et il a eu la joie de bénir dans un désert un nouveau temple consacré à Marie immaculée. Mais ce long voyage avait épuisé ses forces et accru l'intensité de sa maladie chronique du foie, de manière qu'il ne restait au zélé pasteur selon l'avis des hommes de l'art, pour sauver une vie si précieuse que de retourner en Italie respirer l'air natal. Quand on fit part de cet avis au saint prélat, il éprouva le plus cruel serrement de cœur à la pensée de se séparer du troupeau qu'il avait tant aimé, et il versa d'abondantes larmes. Mais enfin il se soumit à la volonté de Dieu, confia son troupeau aux soins de ses missionnaires et sortit du port de Galles le 30 juillet dernier accompagné de D. Emile Miliani missionnaire apostolique de l'ordre de S. Sylvestre qui devait le consoler dans ses derniers moments. Les dix premiers jours du voyage on conçut quelque espérance de sa guérison. Mais lorsque le navire fut parvenu dans les eaux de la mer rouge, l'air embrasé par les rayons du soleil d'été abattit tellement ses forces que le malade fut bientôt réduit à l'extrémité. Aussitôt il se confessa et reçut le pain des anges, et lorsque le médecin lui annonça que sa mort était proche, il s'écria avec un doux sourire: Oh! quel beau jour! C'était la veille de l'Assomption, la veille du jour même où il avait touché pour la première fois le sol béni de Ceylan.

Enfin vers 3 h. après minuit, le saint moribond expira en donnant un sourire à son directeur comme pour le remercier de son pieux office. Les précieuses dépouilles ont été placées dans le cimetière de Suez, où bientôt un modeste monument lui sera élevé.

— Le gouvernement pontifical a été rétabli dans plusieurs villes du patrimoine de S. Pierre, à la grande joie des populations, qui se sont empressées de relever les armes pontificales dès qu'elles ont vu les bandes piémontaises s'éloigner. Campa-

gnano, Ronciglione, Viterbe, Vignanello, Soriano, Nepi, Sutri et plusieurs autres pays sont rentrés sous l'autorité du gouvernement papal. Le son des cloches et les boîtes ont contribué à l'éclat des fêtes. A Sutri, Mgr l'évêque a solennisé le rétablissement des armes pontificales par un *Te Deum* à la cathédrale où la magistrature, les confréries et la population se sont rendues en grande foule.

— La hausse des fonds romains continue. Voilà deux bourses consécutives où le mouvement ascensionnel est très prononcé, c'est à dire depuis 15 jours, car à Rome la bourse ne se tient qu'une fois par semaine, le vendredi.

— S. E. le général de la Moricière commandant en chef des troupes pontificales, débarqué le 14 à Civitavecchia, arriva à Rome ce même jour par le dernier convoi du chemin de fer. Un nombre considérable de personnes, qui avaient été averties de son arrivée, se rendirent à la station, malgré l'heure avancée, pour faire acte de sympathie et de respectueux attachement à l'illustre et héroïque général. (*Journal de Rome*).

— Jeudi 18, vers 7 h.  $\frac{1}{2}$ , notre Saint-Père le Pape descendit dans la basilique patriarcale du Vatican, et célébra la messe à l'autel des apôtres S. Simon et S. Jude, sur lequel était exposée la relique du chef de S. Luc, dont la fête était célébrée ce même jour. Un grand nombre de fidèles eurent le bonheur de recevoir la sainte communion des mains augustes du Souverain Pontife.

Le Saint-Père, après avoir entendu la messe qui fut célébrée par l'un de ses chapelains secrets, entra dans la sacristie de la basilique où un déjeuner avait été préparé par les soins de la Révérende Fabrique. Puis il alla visiter l'atelier des mosaïstes, qui a reçu de si grands encouragements de sa magnificence souveraine, afin que cette école célèbre se soutienne à la hauteur qu'elle a su atteindre.

— Le roi de Piémont a publié un Manifeste dans lequel il est parlé, entre autres choses, d'une lettre adressée au Saint-Père pour offrir de se charger du vicariat apostolique pour l'Ombrie et les Marches.

Il est vrai que dans les temps passés les Souverains Pontifes ont cédé quelquefois une partie de leurs états à titre de vicariat apostolique pour le temporel. Mais ils ne l'ont jamais fait que pour des princes qui avaient bien mérité de la religion et du Saint-Siège. Une condition indispensable se trouve dans toutes les bulles portant concession du vicariat apostolique; et cette condition était que le vicaire du Saint-Siège ne devait souffrir aucune loi, aucun statut qui fût contraire à l'Eglise romaine, à la liberté ecclésiastique, ni aux personnes ecclésiastiques ou à leurs biens; il devait faire serment de demeurer fidèle au Pape, de recevoir avec respect tous ses ordres et tous ses ministres. C'est ce qu'on voit en particulier dans la célèbre bulle par laquelle Eugène IV concéda le vicariat apostolique de Bénévent au roi de Naples.

S. Pie V publia une constitution par laquelle il défend d'inféoder désormais les domaines temporels du Saint-Siège, et tous les cardinaux font serment d'observer cette constitution dans toute sa rigueur. Elle a constamment fait obstacle à la concession de ces vicariats temporels, qui étaient assez fréquents avant l'époque de S. Pie V. Aussi n'en trouve-t-on pas d'exemple dans ces derniers siècles, sauf le vicariat que Benoît XIV accorda au roi de Piémont pour la petite principauté de Masseran et le marquisat de Crévécœur, enclavés l'un et l'autre dans les états de ce prince, qui prit l'engagement de payer un tribut annuel à la chambre apostolique en reconnaissance du haut domaine que le Saint-Siège se réservait. Ce tribut annuel a été régulièrement payé par les rois de Piémont. Le roi actuel l'a supprimé.

Il suffit de réfléchir à la constitution de S. Pie V et aux conditions indispensables de tous les vicariats apostoliques dans les temps passés pour se convaincre que la demande d'un vicariat de ce genre pour les Marches et l'Ombrie n'était pas de nature à pouvoir être prise en considération.

Le *Journal de Rome* déclare « que Sa Sainteté refusa et refusera toujours irrévocablement d'adhérer à la proposition, pour ne pas s'écarter des graves devoirs qu'il a de conserver le patrimoine de l'Eglise dans toute son intégrité. »



— Depuis plusieurs années, on rassemble et on dispose dans le palais de Latran un grand nombre d'inscriptions chrétiennes. La première classe est assignée aux inscriptions sacrées, c'est à dire, à celles qui ont rapport au culte solennel de la religion chrétienne. Là sont les dédicaces et les titres de basiliques, de baptistères, d'autels et d'autres édifices, les ornements consacrés au culte divin et à l'honneur des martyrs, les lois et donations en faveur de l'Eglise, et les calendriers sacrés. Les fameux éloges des martyrs écrits par le pape S. Damase forment une classe séparée dans laquelle ils sont disposés de manière à mettre en relief l'histoire toute entière des plus importants monuments de l'épigraphie chrétienne.

Viennent ensuite les inscriptions sépulcrales, parmi lesquelles, à cause de leur multitude, on a fait un choix des plus remarquables distribuées dans plusieurs endroits dans les trois côtés du vestibule supérieur. Le côté central présente dans une série bien ordonnée le tableau de l'antique société chrétienne, tel qu'il peut être retracé dans de courts et simples souvenirs, par des signes pleins d'éloquence et d'amour pour qui sait en comprendre le sens. D'abord les dogmes principaux de la religion chrétienne sont attestés par de nombreuses inscriptions sépulcrales. Des exclamations et des prières de ces épitaphes ressortent clairement la foi en Dieu et dans Jésus-Christ, fils de Dieu et Sauveur, la confiance dans l'intercession des martyrs et des saints; la certitude de leur béatitude en Dieu; la prière que les âmes des fidèles défunts soient admises à cette béatitude, et qu'elles obtiennent *soulagement et paix*; l'espérance très ferme de la résurrection finale et d'autres vérités religieuses qu'il serait trop long d'énumérer. Puis les inscriptions qui marquent la hiérarchie, évêques, prêtres, diacres et ministres inférieurs: ensuite les vierges et les veuves consacrées à Dieu; en dernier lieu, le peuple divisé en fidèles, néophytes et catéchumènes. Viennent enfin les inscriptions qui démontrent les rapports de la société chrétienne avec la société civile et la famille. Là sont les hommes et les femmes illustres par la noblesse de leur naissance et la dignité de leurs emplois publics, les militaires et les différentes professions. Ensuite la famille dans tous les degrés de la société est fondée sur la même base et élevée à la même hauteur, c'est à dire sur la base du mariage chrétien; ce n'est plus le mariage réservé aux hommes libres, tandis que les esclaves n'ont que l'accouplement, ainsi que la loi romaine le prescrivait. Loin de là, il n'est fait aucune mention des esclaves, pas plus que s'ils n'eussent pas existé, et comme si l'esclavage eût été déjà aboli de fait; le silence sur ce point des inscriptions chrétiennes démontre victorieusement qu'il était réellement aboli dans l'ordre des idées. Mais si le nom d'*esclave* en est banni on y trouve fréquemment celui d'*élèves (alumni)*; par ce nom on désignait les enfants exposés par la férocité payenne et qui étaient recueillis par la charité chrétienne, comme il arrive encore aujourd'hui dans les régions infidèles.

Comme les premiers fidèles, outre l'écriture commune grecque et latine se servirent aussi d'une écriture secrète et presque hiéroglyphique composé d'images, de symboles et d'autres signes, les classes d'inscriptions, dont nous venons de parler, sont répétées dans une riche série de pierres couvertes de ces symboles et de ces signes; en sorte que le tableau, que nous avons décrit, est pour ainsi dire divisé en deux pages, dont l'une correspond à l'autre; la première écrite en caractères intelligibles à tous, la seconde en caractères mystérieux.

Si ce grand tableau est clair et très facile à comprendre, il y règne cependant l'incertitude de l'époque à laquelle ces inscriptions appartiennent. Pour éclaircir une si regrettable obscurité il faut consulter les monuments groupés aux deux côtés qui avoisinent le vestibule central que nous avons décrit jusqu'ici. A droite, on voit des familles entières d'inscriptions qui, prises à part, ne peuvent donner aucune signe certain du temps où elles ont été faites, mais qui, prises collectivement, et en tenant compte des lieux d'où elles sortent, indiquent facilement leur âge; à gauche, sont des pierres sépulcrales portant chacune la date de l'année depuis le premier siècle jusqu'au sixième, et qui fournissent aux hommes studieux le fil chronologique nécessaire pour discerner les diverses périodes et les siècles de l'épigraphie chrétienne. Pour l'éclaircissement d'une collection si précieuse on n'a pas omis d'y placer également quelques inscriptions des anciens juifs à cause de leur relation avec les inscriptions chrétiennes.

Voilà pour les inscriptions choisies: quant aux inscriptions vulgaires qui sont très nombreuses, on les a placées par différentes séries dans les murs voisins du vestibule, et on en continue actuellement le placement dans les grands escaliers du palais de Latran. Au pied de chaque inscription, on a mis le lieu où elle fut découverte et d'autres indications; en haut de celles ont eut une date certaine, on a inscrit l'année. Aux parties qui manquent on a suppléé seulement sur la foi de manuscrits et de documents indubitables. C'est ainsi que, pour la première fois, nous voyons, non un musée composé de pierres originales, mais bien un livre facile et ouvert à l'intelligence de ceux mêmes qui n'ont qu'une connaissance médiocre de l'antiquité et de l'herméneutique des monuments. Dans cette splendide collection il restait quelques lacunes qui seront comblées par l'offre qu'a faite la magistrature romaine en présentant l'adresse suivante au Souverain Pontife:

«Très saint Père. La magistrature romaine désirant seconder, autant qu'il est en son pouvoir, les projets magnanimes de Votre Sainteté dont la fondation du musée chrétien n'est pas le dernier, a eu déjà le bonheur de pouvoir vous offrir pour l'augmentation de ce musée quelques monuments chrétiens provenant de l'héritage du professeur Emilien Sarti, et Votre Sainteté a daigné faire un bienveillant accueil à notre humble offrande. Aujourd'hui que Votre Sainteté vient au palais de Latran pour visiter les inscriptions chrétiennes qui ont été classifiées et disposées de manière à recouvrir dignement les murs vénérables de ce siège renommé de la majesté pontificale, la même magistrature romaine charge son collègue et conseiller le chevalier Jean-Baptiste de Rossi de mettre à la disposition de Votre Sainteté les nombreuses inscriptions chrétiennes qui sont conservées dans les magasins du musée du Capitole. L'esprit élevé et paternel de Votre Sainteté voudra bien accepter cette offre respectueuse comme un nouveau signe du fidèle dévouement de la ville de Rome pour le siège si élevé qui a fait sa grandeur passée et présente, et comme un acte de filiale reconnaissance pour la magnanimité de Votre Sainteté, qui ne cesse pas, même dans ces tristes circonstances, d'accroître sa richesse et sa splendeur par les plus nobles entreprises auxquelles a applaudi le monde catholique.»

Cette adresse a été présentée au Saint-Père dans la visite qu'il a faite dernièrement au musée chrétien du Latran. M. de Rossi qui depuis plusieurs années rassemble et dispose les inscriptions, a eu l'honneur de montrer cette œuvre presque achevée au Souverain Pontife et de lui en expliquer la classification.

— Nous avons le plaisir d'annoncer un livre destiné à révéler quelques richesses, encore peu explorées, de Rome chrétienne. M. l'abbé Barbier de Montault vient de publier à Paris, à la librairie archéologique de Charles Blériot, un ouvrage intitulé: *Peintures claustrales des monastères de Rome*. L'auteur décrit les peintures qui ornent les cloîtres de S. Onuphre, de Saint-Sixte et de S. Pierre in Montorio; il a patiemment copié les inscriptions explicatives, et il les donne fidèlement, en latin et en français. Des notes vraiment pieuses et instructives complètent la description des peintures claustrales.

— On vient de publier en Belgique un opuscule intitulé: *Pie IX dans la voie du Calvaire ou les XIV stations du chemin de la Croix appliquées à N. P. le Pape*. Liège, Lardinois. Ce titre annonce fidèlement le contenu du livre. Un jour que l'auteur de ce travail se préparait à faire le Chemin de la Croix, il lui vint à la pensée de pratiquer cet exercice aux intentions du Saint-Père dont les douleurs et les angoisses présentes ont dans tous les cœurs catholiques, des retentissemens si profonds. Il prend tour à tour dans l'histoire de la Passion du Sauveur les traits qui s'appliquent aux douleurs présentes de son auguste représentant sur la terre. L'avant-propos dévoile les causes de la haine dont les révolutionnaires poursuivent le pouvoir temporel et spirituel du souverain Pontife; dans l'épilogue, l'auteur exhorte les fidèles à redoubler leur prières avec une entière confiance de la victoire promise à l'Eglise sur tous ses ennemis.



# CORRESPONDANCE DE ROME

PARAISANT LE SAMEDI.

L'abonnement annuel date du premier Août. Prix pour Rome et les Etats Pontificaux : trois écus romains. On s'abonne à Paris, chez M. Peaucelle-Coquet, rue de Sèvres, 93. Louvain, M. Charles Peeters, libraire. Hors des Etats Pontificaux, le prix varie suivant les frais de poste. — Angleterre, Belgique, Espagne et France : 20 francs par an.

## Sommaire.

Des études théologiques à Rome. Le séminaire romain et le séminaire Pie. Ste-Marie des Martyrs.

Saint François-Xavier prêchant au Japon. Tableau pour la cathédrale de Dublin.

Chronique.

## Des Etudes Théologiques à Rome. (1)

### LE SÉMINAIRE ROMAIN ET LE SÉMINAIRE PIE.

L'Eglise a toujours veillé avec grande sollicitude à l'honneur et à la sainteté de son sacerdoce. Aussi a-t-elle fondé de bonne heure, un grand nombre de ces pieux asiles qu'on a depuis appelés séminaires et qui sont destinés à former les ministres des autels à la science et à la piété sacerdotales. Les monastères, les résidences épiscopales, les abbayes furent pendant longtemps autant de sanctuaires où les jeunes lévites protégés contre le souffle impur du monde se livraient avec amour à l'étude de la loi sainte qui *transforme les âmes*. Le malheur des temps ayant atteint ces institutions salutaires, et le S. Concile de Trente voulant procurer à l'Eglise un bien durable et profond, décréta solennellement dans la 23<sup>e</sup> session c. 18 de reform. l'érection des séminaires pour l'éducation des jeunes clercs.

Aux termes du S. Concile, toutes les églises cathédrales, métropolitaines et autres plus élevées en dignité, devaient chacune, dans la mesure de ses facultés, entretenir à l'ombre du sanctuaire, un certain nombre de jeunes gens et les instruire dans la piété et la science ecclésiastique. Les enfants reçus dans ces collèges devaient avoir atteint l'âge de douze ans, être issus de mariage légitime, savoir lire et écrire, avoir bon caractère et bonne volonté. L'évêque devait les partager en différentes classes eu égard à leur nombre, à leur âge et à leurs progrès dans les études, attacher les uns au service des églises, retenir d'autres dans le collège, et remplacer ceux qui sont sortis, de manière à faire de cette institution une pépinière de prêtres, un *séminaire perpétuel de ministres sacrés, ita ut hoc collegium Dei ministrorum perpetuum seminarium sit.* (2)

Pie IV, aidé par S. Charles Borromée mit aussitôt la main à l'œuvre, et joignant l'autorité de son exemple à la sainte voix de l'Eglise, il fonda dès l'an 1564, au centre même de Rome, le premier séminaire appelé encore aujourd'hui *séminaire pontifical romain*. Tous les pasteurs du monde catholique, chacun selon ses moyens, s'efforcèrent de réjouir au plus tôt le cœur de l'Eglise en donnant à leurs diocèses quelqu'un de ces pieux établissements devenus une semence si féconde de piété et de science sacerdotales.

Le séminaire romain fut originairement confié aux pères jésuites qui en conservèrent la direction durant deux siècles jusqu'à l'époque de la suppression de la compagnie. Les papes Innocent X,

Clément IX, Innocent XII, Clément XI, Grégoire XV, plus de quatre-vingt cardinaux et quelques centaines d'archevêques, d'évêques et de prélats sont successivement sortis de cette sainte retraite, et ont édifié l'Eglise par l'ascendant de leur savoir non moins que par l'éclat de leur vertu. Placé sous l'autorité immédiate du S. Père et de son Em. le cardinal-vicaire *pro tempore*, cet institut compte aujourd'hui outre les directeurs, trente professeurs ordinaires appartenant au clergé séculier. Une grande partie des clercs est entretenue aux frais de l'établissement dont les revenus proviennent d'une taxe qu'on prélève annuellement sur les bénéfices ecclésiastiques de la ville de Rome; les autres paient une rétribution mensuelle pour leur pension. Une fois entrés au séminaire les élèves ne sont plus rendus à leur famille et passent leurs vacances au séminaire ou à la campagne sous le régime de la communauté. Est-ce un bien? est-ce un mal? Il ne nous appartient pas de décider d'un trait de plume cette grave question; mais indépendamment du préjugé favorable qui résulte de la pratique de Rome consacrée par tant de Pontifes et par tant de Saints, on accordera du moins sans peine que l'épreuve des vacances passées au sein de la famille et dans le contact du monde n'est pas toujours entièrement au profit des vocations de vingt ans.

Outre le séminaire romain qui est le séminaire diocésain de Rome, il existe dans la ville sainte un séminaire provincial fondé par Pie IX en 1853, et appelé *séminaire Pie*, du nom de son premier bienfaiteur.

Désireux de voir augmenter partout le nombre des bons prêtres recommandables par leur piété et formés de longue main aux sciences sacrées pour défendre avec succès la foi et les droits impérissables de l'Eglise, le S. Père institua le *séminaire Pie* pour tous les diocèses des Etats pontificaux. La bulle *Cum romani Pontifices* établit ce séminaire dans les bâtiments de S. Apollinaire où se trouve le séminaire romain. L'Eglise, la bibliothèque et les classes sont communes aux deux séminaires. Chacun des soixante-huit diocèses dont se composent les Etats pontificaux a droit à un poste gratuit donné au concours, et chaque séminariste au moment de son entrée prête serment de rentrer dans son diocèse après avoir achevé ses études. Les deux communautés sont régies séparément par des règlements particuliers. Les élèves du séminaire romain portent la soutane et la mantelone violet, ceux du séminaire Pie sont vêtus en noir, n'ayant de violet que la ceinture.

Envisagé au point de vue des études théologiques, le séminaire romain est incontestablement une grande école de science, une des gloires les plus pures de la ville éternelle. Les prescriptions du S. Concile de Trente appliquées à la lettre sous les yeux mêmes et par les soins des souverains Pontifes sont dignes de tout intérêt, et peuvent ici être élucidées dans leurs résultats les plus pratiques. On sait que le Concile de Trente veut qu'on enseigne aux jeunes élèves la grammaire, le chant, et le comput ecclésiastique, qu'on les instruisse dans les S. Ecritures, les rites de l'Eglise, les homélies des saints, et dans tout ce qui concerne l'administration des sacrements, particulièrement de celui de la pénitence. Conformément à la volonté du concile, le plan des études du séminaire pontifical prescrit après les études classiques, deux années de philosophie dont la première est consacrée à l'étude de la logique, de la métaphysique, de la théologie naturelle, de l'algèbre et de la géométrie; la seconde à l'éthique, au droit naturel et au droit des gens, aux mathématiques, à la physique, et à la chimie.

(1) Voyez le Num. 107.

(2) Concil. Trid. sess. XXIII. cap. 18. de ref.



L'enseignement de la théologie comprend quatre années. La première est consacrée aux lieux théologiques, à l'Ecriture sainte et à la théologie morale; la seconde à la théologie dogmatique, à l'Ecriture sainte et à la théologie morale; la troisième à la théologie dogmatique, à l'histoire de l'Eglise et à la théologie morale, la quatrième enfin à la théologie dogmatique, à l'histoire de l'Eglise et à la pastorale. L'étude des rites sacrés, le plain-chant, le grec et l'hébreu sont enseignés dans des cours spéciaux. Ce petit aperçu, si rapide et si incomplet qu'il soit, indique suffisamment que la théologie morale est l'objet d'une étude consciencieuse, et qu'il faut éviter à tout jamais de confondre Rome avec l'une ou l'autre de ces écoles qui ont mission de s'occuper de préférence de l'enseignement spéculatif.

N. S. P. le Pape, ayant voulu former, par l'érection du séminaire Pie, une école de hautes études ecclésiastiques au point de vue de la pratique pastorale prescrit outre les 4 années de théologie trois années d'études canoniques pour le séminaire provincial. La première est employée tout entière aux institutions canoniques civiles et criminelles; la seconde à l'explication des décrétales et du texte civil; la troisième aux derniers livres des décrétales et du texte civil. Les professeurs de cette faculté légale sont au nombre de quatre, et doivent être des ecclésiastiques nommés par le cardinal-vicaire, et approuvés par le Pape.

Avant l'érection du séminaire Pie, la Sapienza avait le privilège exclusif de conférer les grades en droit canonique. Sa Sainteté Pie IX ayant voulu accorder à son séminaire tout ce qui pouvait contribuer au succès des études et préparer des prêtres d'élite pour les fonctions difficiles du saint ministère, lui donna la faculté de conférer les grades en droit canon à ses propres élèves. Cette mesure n'est pas au préjudice des universités dont l'enseignement est toujours en honneur et accessible à tous ceux qui veulent en profiter. La sagesse du souverain Pontife a seulement voulu éviter l'association des jeunes ecclésiastiques avec les étudiants laïques, et procurer à ses lévites l'avantage d'un enseignement plus pratique et entouré de plus de recueillement. C'est pour un motif semblable que Sa Sainteté accorda dès l'année 1853 au séminaire français le privilège de fréquenter les cours de droit canonique du nouveau lycée pontifical et de prendre les grades dans cette faculté sans être assujéti aux épreuves du droit civil. Ce même privilège semble avoir été accordé depuis à plusieurs autres établissements de la ville, et il apparaît clairement par ces marques si nombreuses de zèle et de munificence que N. S. Père le pape Pie IX n'a rien tant à cœur depuis le commencement de son pontificat que de préparer des armes nouvelles contre l'ancienne perversité des hommes et les raffinements nouveaux dont on l'assaisonne. A peine monté sur la chaire de S. Pierre en 1846, Pie IX écrivit à tous les évêques du monde catholique pour leur recommander dans les termes les plus pressants et les mieux sentis d'avoir une grande sollicitude pour ces précieuses institutions, l'espoir le plus assuré de la sainte Eglise catholique. Plus tard dans la célèbre encyclique *Inter multiplices* il engagea les évêques à faire étudier dans les séminaires la science des saints canons, *sacrorum canonum scientiam*. Enfin il prêcha lui-même d'exemple en fondant son séminaire provincial, comme s'il eût pressenti que le moment était proche où les principes les plus élémentaires du droit seraient méconnus, la justice proscrite et foulée aux pieds, et l'Eglise elle-même brutalement spoliée, sous prétexte que *ses lois sont enchaînées aux dogmes*, et contraires à la liberté des peuples, comme aux vœux les plus légitimes des nations. Certes, en face d'un renversement d'idées si extraordinaire et si complet, gagnant de proche en proche des âmes encore droites et honnêtes, il est devenu urgent de fortifier les rangs du sanctuaire et d'armer les forts d'Israel. Il importe surtout de connaître les sources vénérées de notre foi et de savoir remonter aux principes qui dirigent nos croyances pour ne rien perdre des rapports que nous avons avec les choses de ce monde. Trop souvent on a méconnu l'autonomie de l'Eglise, en confondant sa constitution divine avec les lois disciplinaires variables selon les circonstances et les époques. Trop long-temps on a parlé d'un *droit canon naturel* comme si la spéculation purement philosophique en fait de droit positif n'était pas un non-sens et une chimère. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur ces beaux principes dont le monde en feu subit en ce moment les tristes conséquences. Avant le 16<sup>e</sup> siècle, la théologie, le droit canonique et le droit civil marchaient de pair et

se tenaient étroitement unis dans une alliance réciproque. C'était l'ère heureuse de leur splendeur. Depuis cette époque on a malheureusement trop séparé ce que Dieu lui-même avait uni, et *cette science ecclésiastique autrefois si belle*, dit un célèbre canoniste, *a perdu son admirable beauté et se trouve sinon complètement défigurée, du moins tellement affaiblie qu'il est vrai de dire qu'un théologien qui n'est pas canoniste n'est qu'un demi-théologien, de même qu'un canoniste qui n'a pas salué la théologie n'est qu'un demi-canoniste.* (1)

Il est donc facile de comprendre ce que le nouveau plan des études imposé par le S. Père au lycée pontifical, a de solide, d'actuel et de fécond. La théologie dogmatique représentée comme servant de base au droit canon; le droit canon ayant pour objet les rapports établis entre les hommes par l'économie de la rédemption, et le droit civil ne s'étendant qu'aux relations extérieures de la société purement humaine ramènent ainsi par force à l'intelligence plus exacte des rapports qui existent entre l'Eglise et l'Etat, entre la puissance du ciel et les puissances de la terre.

Les programmes signalent l'objet et la force des études. Nous avons sous les yeux les thèses que deux élèves du séminaire Pie ont soutenues publiquement il y a quelques semaines, afin de recevoir les grades. Ces thèses sont au nombre de deux cents, et elles roulent sur l'Ecriture sainte, sur les lieux théologiques, sur la théologie dogmatique, sur l'histoire ecclésiastique. Voici quelques thèses d'Ecriture sainte.

1. L'Evangile qui porte le nom de S. Mathieu est vraiment authentique, et il a été écrit avant tous les autres longtemps avant la destruction de Jérusalem. 2. Nous soutenons contre Erasme, Schleiermacher et Hugius que l'autographe de S. Mathieu a été écrit, non en grec, mais en hébreu, ou plutôt en syro-chaldaïque. 3. L'opinion de Williams, Michaelis, Strott qui prétendent que les deux premiers chapitres de cet évangile sont d'un autre auteur, est contraire au témoignage de tous les critiques. 4. S. Marc a composé son Evangile en grec, et non en latin, comme prétend Hardouin. 5. C'est bien à tort que les protestants rejettent le dernier chapitre de S. Marc ou du moins les douze derniers versets de ce chapitre. 6. Ce qui y est dit des femmes au sépulcre et des apparitions de Jésus ressuscité n'est nullement en contradiction avec les autres évangélistes. 7. Ce que S. Luc rapporte du dénombrement opéré vers l'époque de la naissance du Sauveur n'est pas en opposition avec les monumens de l'histoire romaine. 8. L'opinion d'Eichhorn, de Niemeyer sur le proto-évangile syro-chaldaïque aujourd'hui perdu et qui aurait été la source à laquelle les trois premiers évangélistes ont puisé, cette opinion, dis-je, est une hypothèse entièrement gratuite, fautive, et elle renverse l'autorité des écrivains sacrés. 9. Ce que nous croyons de tout l'Evangile de S. Jean, nous le soutenons en particulier de son dernier chapitre, en affirmant qu'il a été écrit par le saint apôtre, et non par Caius, ou par l'église d'Ephèse, comme pensent Grotius, Lelerc, Paulus. 10. C'est témérairement que les protestants rejettent l'histoire de la femme adultère comme supposée. 11. Les livres historiques du Nouveau Testament ont été composés par des écrivains auxquels on doit avoir une foi entière, suivant les règles de la critique. 12. Nous soutenons que ces mêmes livres ont été écrits par l'inspiration du Saint-Esprit et que par conséquent ils jouissent d'une autorité divine.

Pour ce qui concerne les livres didactiques du Nouveau Testament, nous remarquons une thèse sur l'épître de S. Paul aux hébreux énonçant que le doute qui exista au 3<sup>e</sup> et au 4<sup>e</sup> siècle chez quelques personnes dans la seule Eglise latine pour des raisons purement polémiques, ce doute, dis-je, fournit un très faible argument pour la faire rejeter comme supposée. Viennent ensuite deux thèses, sur la première épître de S. Jean, que nous croyons devoir rapporter textuellement, à cause de la difficulté spéciale qu'elles renferment. Les voici: « De authentia v. 7. c. 5. ejusdem » S. Johannis epistolæ nostris temporibus conclamatum esse non » evincitur. Etsi adversariis ejusdem commatis concedatur instru- » mentis criticis universim spectatis de ejus genuina origine du- » bitari posse, nihil tamen de fidei dogmatibus periret, nihilque » derogaretur auctoritati Ecclesiæ in Concilio Tridentino sess. IV » statuentis integros libros cum omnibus suis partibus prout in » Ecclesia catholica legi consueverunt et in veteri vulgata editione » habentur pro sacris et canonicis esse suscipiendos. »

(1) Berardi, Comment. in jus Eccl. pref.



Les thèses empruntées aux lieux théologiques roulent sur l'institution et la fin de l'Eglise, sa constitution, la nécessité d'en faire partie pour être sauvé, son indépendance du pouvoir civil, son infallibilité, ses notes, dont aucune ne se rencontre dans les sectes des protestants ni dans les autres sociétés chrétiennes séparées du Siège Romain.

L'autorité du Pape est vaillamment soutenue par douze thèses. 1. Le pouvoir souverain et indépendant de régir l'Eglise universelle appartient à S. Pierre seul, qui, désigné par J.-C. comme fondement de l'Eglise (Math. 16) et comme pasteur suprême (Joan. 21) a reçu la primauté d'autorité et de juridiction sur tous. 2. Ce pouvoir suprême institué par le Christ et conféré à S. Pierre est reconnu et enseigné par toute la tradition. 3. Ce même pouvoir a été donné à S. Pierre *proprie et essentialiter*, et non à l'Eglise pour être exercé *ministerialiter* par Pierre. 4. Ce pouvoir, par l'institution du Christ, fut donné à S. Pierre pour le bien de l'unité de telle sorte qu'il doit après sa mort persévérer dans l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles. 5. Les Pontifes romains, par cela même qu'ils succèdent à S. Pierre sur le siège de Rome ont la primauté dans l'Eglise universelle par droit divin, et non en vertu d'une disposition ecclésiastique ou politique. 6. Le Pontife romain est nommé avec raison le fondement et le chef de toute l'Eglise, le père, docteur et pasteur de toutes les chrétiens, ou évêque universel. 7. Cette doctrine catholique est confirmée par les actes et les paroles de S. Grégoire le Grand, de l'autorité duquel les ennemis du pouvoir pontifical abusent parce qu'il condamna le titre de *patriarche œcuménique* usurpé par le patriarche de Constantinople. 8. Le Pontife romain jouit du pouvoir suprême tant sur chaque évêque en particulier que sur tous les évêques, même réunis dans un concile général. 9. On allègue bien à tort les sess. 4 et 5 du concile de Constance ainsi que les décrets du concile de Bâle pour affaiblir l'autorité suprême du Pape. 10. Que les définitions dogmatiques émanées des Souverains Pontifes en tant que *docteurs des fidèles*, ou, comme on dit, *ex cathedra*, ne soient pas sujettes à erreur, c'est ce que prouvent les témoignages formels des Ecritures. 11. Cette prérogative du Pontife romain est confirmée par le témoignage traditionnel de l'Eglise. 12. « Eorum vero improbari opinio debet, qui distinguunt inter seriem romanorum Pontificum, et Pontifices καὶ ἑκάστον acceptos, nec non inter sedem, cathedram, vel romanam Ecclesiam, et eosdem romanos Pontifices, illi infallibilitatem tribuunt, quam istis denegant. »

Cent quinze thèses choisies dans la théologie dogmatique montrent la large part qu'elle a aux études du séminaire romain. Ces thèses concernent Dieu et ses attributs, la Trinité, l'Incarnation, la grâce, et les sacrements. L'athéisme, le manichéisme, l'antropomorphisme, le spinosisme, l'infinitothéisme de Salvator sont tour à tour combattus. La science de Dieu et sa volonté sont l'objet de 14 grandes thèses. Tout ce qui est énoncé sur la Trinité et l'Incarnation est le fruit de longues et savantes études.

L'histoire ecclésiastique est traitée de manière à confirmer les doctrines théologiques. La venue de S. Pierre à Rome, l'apologie du pape S. Victor dans la controverse relative à la célébration de Pâques, celle du baptême des hérétiques, le concile de Nicée et celui de Sardique, et la réfutation des singulières opinions de Fébronius sur le droit d'appel au S. Siège, le concile de Rimini, le nestorianisme et le concile d'Ephèse, la lettre de S. Léon à Flavien et le concile de Chalcédoine, les actes du 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> conciles généraux, et enfin la controverse des investitures donnent lieu à une suite des thèses qui sont formulées d'une manière claire et précise et prennent la défense des Papes et de l'Eglise sur les points d'histoire que les adversaires ont essayé d'obscurcir et d'altérer.

Le soin que l'on met à l'étude de l'histoire ecclésiastique dans le séminaire romain mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il existe peu de séminaires qui puissent lui être comparés sous ce rapport.

### Sainte-Marie des Martyrs.

Rome à l'époque d'Auguste, tenait dans ses mains puissantes les rênes de l'Univers. Mais, pour parvenir à conserver cette immense domination, elle sentit qu'il lui fallait conquérir en même

temps la religion de tous les peuples. Les dieux étaient innombrables et cependant elle croyait qu'elle n'en avait pas assez pour la protéger. Elle regarde de tous côtés, et, de même qu'elle avait recueilli pour se défendre les meilleures armes qu'elle eût trouvées parmi les peuples, elle leur enlève leurs dieux nationaux, de crainte qu'en oubliant quelque divinité barbare elle ne s'en fasse un ennemi implacable. Par un sentiment instinctif de sa faiblesse, la reine des nations veut fixer dans son enceinte le palladium de tous les peuples. C'est ainsi qu'elle accueille toutes les divinités de la Grèce; qu'elle construit des temples aux divinités mystérieuses de l'Egypte; qu'elle adopte les idoles de ses peuples efféminés, qu'elle prend aux perses le culte du soleil. Enfin la conquête de la Gaule lui apporte le culte rustique des druides, et, à l'exemple des barbares gaulois, Rome verse sur les autels le sang humain. Toutes les passions, tous les vices, toutes les cruautés étaient divinisés et leur culte monstrueux devait rigoureusement engendrer cette effrayante corruption de l'antique société romaine. Après avoir accaparé tous les Dieux de l'univers, Rome leur élève un temple, le Panthéon, où elle les vénère tous avec une égale ardeur et une égale crainte; elle fait fumer l'encens de ses adorations devant ce bizarre assemblage de divinités païennes et barbares qui se combattent les unes les autres et introduisent dans la société le chaos dont elles sont le symbole. Tout à coup le sanctuaire est rempli de tumulte et de confusion. C'est le Dieu inconnu qui arrive, le Dieu de l'infortune qu'elle avait écrasé de ses dedains et de son oppression, ce Dieu dont l'avènement prédit troublait le repos des anciens. Il vient pour dominer le monde, non par la force du glaive, mais par l'ascendant de sa parole et de ses vertus. La Rome voluptueuse qui avait sacrifié à tous les dieux se retourne avec violence contre ce Dieu qui menace de détruire ce qu'elle avait aimé avec frénésie. Enervée par son luxe et ses débauches, elle ramasse tout ce qu'elle a encore de forces pour combattre ce Dieu redoutable. Mais la victoire reste au Christ et à sa doctrine. La société antique tombe par lambeaux. Les temples du paganisme sont fermés ou abandonnés. Le Panthéon lui-même devient désert. Tous ces monuments fastueux du paganisme ne sont plus que de vastes carrières où les chrétiens viennent chercher des colonnes de marbre pour leurs basiliques. Les augures sont sans voix et les dieux immortels sont morts. Un événement vient marquer d'une manière plus éclatante encore le triomphe du christianisme sur le paganisme. L'Eglise catholique romaine par droit de légitime conquête plante sa croix sur l'édifice central de l'idolâtrie, sur le forum de tous les dieux et de tous les cultes. Elle les chasse de ce temple superbe et bientôt la grande porte de bronze du temple dédié à Jupiter Vengeur s'ouvre pour laisser passer les ossements des martyrs que ses dieux ont fait égorger. Le temple dédié à la mère de ces dieux-hommes Cybèle, est dédié désormais à la mère de l'homme-Dieu. « Je vois le Christ entrer dans le Panthéon suivi de ses évangélistes, de ses apôtres, de ses docteurs, de ses martyrs, de ses confesseurs, comme un roi triomphateur entre suivi des grands de son empire dans la capitale de son ennemi vaincu et détruit. . . . Il sanctifie le Panthéon par son présence et l'inonde de sa majesté. C'en est fait: toutes les vertus ont pris la place de tous les vices. L'erreur aux cent têtes a fui devant l'invisible vérité. Dieu règne dans son sanctuaire comme il règne dans le ciel au milieu de tous les saints. » (1) A cette vue, l'Eglise catholique a poussé un cri d'enthousiasme que répètent à l'envi ses enfants et qu'ils répéteront jusqu'à la fin des siècles.

La transformation de Rome païenne en Rome chrétienne, telle est l'idée principale que symbolise la métamorphose du Panthéon en l'église de Ste-Marie des Martyrs, idée à laquelle nous avons cru devoir nous arrêter avant d'entamer l'histoire et la description de cet admirable monument.

Les traditions rapportent qu'à l'endroit où fut bâti le Panthéon se trouvait le marais de la chèvre sur les bords duquel eut lieu l'assassinat de Romulus par les sénateurs de Rome. C'est là qu'après avoir desséché ces marais, M. Agrippa, gendre d'Auguste, consul pour la troisième fois, 25 ou 27 ans avant la naissance de Jésus-Christ et selon d'autres, trois ans auparavant, érigea le temple le plus somptueux de l'antiquité romaine. Agrippa ne se borna pas à cette seule construction; il bâtit près du temple de beaux thermes dont on voit encore quelques vestiges, autour des-

(1) De Maistre, Du Pape.



quels il éleva un portique planta des jardins et des bois. L'immense fortune que ces travaux supposent donnent la mesure des exactions et des déprédations affreuses qu'exerçaient sur les pauvres peuples les consuls romains. Agrippa offrit à Auguste la dédicace du temple, mais celui-ci ayant sagement refusé, le temple fut consacré à Jupiter Vengeur, à Vénus et à Mars, dont les attributs réunissaient l'autorité, la beauté et la force en mémoire de la victoire obtenue par Auguste contre Marc-Antoine et Cléopâtre. Elle le dédia encore à Cybèle la mère de tous les dieux, parce que tous les dieux avaient dans ce temple une statue soit en bronze, soit en argent, soit en or, soit en pierre précieuse. C'est de là que lui vint son nom de *Panthéon*, qui signifie *union* de tous les dieux. Quelques-uns ont prétendu que l'origine de ce nom venait de sa forme convexe qui représente la forme de l'hémisphère céleste.

Sous l'empereur Trajan le temple fut frappé de la foudre, ce qui lui causa quelques dommages; et sous Commode, d'autres disent sous Titus, il fut en proie à un incendie. Les empereurs Adrien, Antonin, Septime-Sévère et Caracalla le restaurèrent. Sous Septime-Sévère il paraît que l'âge l'avait déjà délabré, s'il faut en croire une inscription gravée sur son architrave; *Pantheum vetustate corruptum*, et cependant le monument d'Agrippa ne comptait alors que deux cents quarante années d'existence. Aujourd'hui le vieux forum de tous les dieux compte plus de 18 siècles et sa vieillesse promet encore une longue vie. Serait-ce que le Christianisme l'aurait raffermi en lui communiquant un peu de son immortalité?

Les richesses accumulées dans le Panthéon étaient un vif appât pour les barbares. A plusieurs reprises ils le dépouillèrent d'une grande partie de ses richesses, de sorte qu'au commencement du 7<sup>e</sup> siècle, le pape S. Boniface IV, voulant couvrir ce chef-d'œuvre du manteau de la religion pour le préserver d'une ruine infaillible, résolut de consacrer le Panthéon au culte du vrai Dieu. Le Pape descendit aux catacombes et retira de leur demeure souterraine une légion de héros chrétiens. On remplit trente-deux chars des ossements des martyrs et on transporta solennellement ces nouveaux triomphateurs dans le sanctuaire des dieux vaincus, le 13 mai 610. Le Panthéon dédié à la reine des Anges prit le nom de Ste-Marie aux Martyrs, *S. Maria ad Martyres*.

Néanmoins l'empereur Constant étant venu à Rome en 663 fit enlever la couverture de tuiles en bronze doré et une partie de la charpente en bronze également doré pour les porter à Constantinople. Malheureusement la flotte chargée de ces dépouilles fut pillée par les Sarrasins. S. Grégoire III élu pape en 731, le répara et le recouvrit de plomb. Les factions du 13<sup>e</sup> et du 14<sup>e</sup> siècle s'en servirent souvent comme d'un moyen de défense et lui firent éprouver de grands dommages. Tout le côté oriental du portique était encombré par la terre à une telle hauteur qu'on avait construit des habitations et établi des boutiques entre les colonnes. Lorsque Martin V vint redonner la paix à l'Italie, une de ses premières pensées fut de restaurer le toit de cette basilique qui tombait en ruines au moins à l'extérieur. Eugène IV qui lui succéda en 1431, déblaya entièrement le portique, fit nettoyer les colonnes et réparer la coupole. Nicolas V mit une nouvelle couverture de plomb. Il restait encore sous le portique de grandes masses de bronze échappées à l'avidité des barbares. Urbain VIII dans la pensée d'utiliser à la gloire de Dieu cette richesse enleva les clous et les poutres de bronze dont l'échafaudage de la toiture ne pouvait plus, à cause de sa décrépitude, soutenir l'énorme poids, et les fit jeter dans le moule merveilleux d'où sortirent les colonnes torses du baldaquin qui ombragent d'une manière si imposante la confession de S. Pierre. Urbain VIII eut cependant une malheureuse pensée en construisant sur le portique ces deux tours dont la forme dénature totalement le caractère de l'édifice. Sous Alexandre VII eut lieu le nivellement de la place de la Rotonde et le rétablissement complet du portique. Les marbres de l'intérieur furent repolis et comme deux colonnes manquaient au péristyle, le pape les remplaça par deux autres colonnes tirées des thermes d'Agrippine qu'on trouva sur la place de S. Louis des Français. Nous devons dire également que sous le pape Sixte V deux lions en basalte avec des inscriptions hiéroglyphiques qui se trouvaient sous le portique furent transportés sur la place des thermes où il avait fait construire une fontaine; ces deux lions magnifiques ont été reportés au Vatican dans le musée Egyptien

par ordre de Grégoire XVI. Telle est l'histoire générale des diverses vicissitudes que le temps a fait subir au temple bâti par Agrippa.

Ce temple est le plus somptueux et le plus beau monument qui nous reste de l'antiquité romaine. Tel qu'il est actuellement, il a subi peu de changements dans sa décoration intérieure et sa forme primitive a toujours été respectée dans les diverses restaurations qu'il a subies. La solidité, l'élégance de sa forme, la légèreté et la régularité de ses proportions ont justement excité dans tous les temps l'admiration générale. Les antiquaires sont partagés sur la question de savoir s'il fut construit sur un plan unique, conçu par une seule pensée ou si l'admirable portique placé devant sa rotonde n'est qu'un placage ajouté après coup, lorsqu'Agrippa voyant qu'Auguste en refusait la dédicace prit le parti de le consacrer à Jupiter et à tous les dieux. Mais peu nous importe; l'essentiel est de le considérer sous le rapport de l'art et de l'effet qu'il produit, comme aussi sous le rapport des souvenirs chrétiens qu'il rappelle à notre esprit.

On montait par sept degrés au portique au lieu de descendre comme aujourd'hui, ce qui le rendait encore plus majestueux. Ce portique est soutenu par seize admirables colonnes monolithes en granit oriental d'environ 4 mètres et demi de circonférence et de 13 mètres de hauteur sans compter les bases et les chapiteaux de marbre blanc, les plus beaux qui nous soient restés de l'antiquité. Il a 103 pieds de long sur 61 de large. Les huit colonnes en retrait parallèles aux huit qui supportent le fronton soutiennent la profondeur beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire et les architraves transversales; en sorte que ces arrière-colonnes ne répondent qu'aux première, troisième, sixième et huitième de la façade, disposition qui avait pour but, d'un côté de laisser voir sans obstacle les deux grandes niches du mur du fond où se trouvaient les statues d'Auguste et d'Agrippa et les élégants bas-reliefs représentant les ustensiles des sacrifices, de l'autre, de ne point obstruer le passage conduisant à l'entrée du temple. Le plafond tout entier du péristyle était composé de poutres et de solives creuses en bronze revêtues de tables du même métal courbées en voûte et enrichies d'ornements d'argent sur un fond d'or. Le dessus du portique était couvert comme tout le reste de l'édifice de tuiles en bronze doré. Le fronton contenait un bas-relief en bronze de la plus grande richesse qui représentait Jupiter foudroyant les géants, allégorie qui ne fut jamais plus frappante que le jour où le Christ suivi des martyrs entra triomphalement dans le temple pour en chasser les démons. Les murs du péristyle étaient recouverts de marbre précieux, et le sol dallé en pierrés de porphyre et de marbres divers. Tout dénudé qu'il est, le portique de Ste-Marie des Martyrs excite encore l'admiration par ses belles et magnifiques proportions.

Mais rien ne peut rendre la religieuse surprise que l'on éprouve lorsque pour la première fois l'œil pénètre dans l'enceinte circulaire de ce prodigieux édifice, dont la forme représente si bien le ciel. On cherche d'où elle provient et après examen il faut conclure que c'est de la justesse des proportions et du parfait accord des masses et des détails. Toutefois cette ouverture, unique placée au centre de la voûte et qui répand dans toutes les parties une si douce lumière forme un contraste frappant avec le mode ordinaire d'éclairer les autres monuments; elle fait ressortir la majesté et la beauté de l'architecture, la lumière qu'elle épanche ressemble à la clarté bleuâtre que jette sur la terre un commencement d'éclipse. Cette disposition est évidemment plus chrétienne que païenne, car les yeux du chrétien doivent être constamment fixés vers le ciel (1). La lumière éternelle vient d'en-haut illuminer tout homme venant en ce monde. Pour ce qui est du reste on sent qu'aucun artifice ne fut employé pour étonner le spectateur, et les moyens dont l'architecte se servit si habilement étaient à la disposition de tous les artistes de la même époque. L'intérieur, comme nous l'avons dit, est circulaire et présente un diamètre de 132 pieds; la hauteur du pavé au sommet de la coupole est égale au diamètre, en sorte que le tout représente un cylindre et un hémisphère qui toucheraient les six faces internes d'un cube. Le mur de 19 pieds de largeur qui supporte la coupole n'a que la moitié

(1) La vue du Panthéon m'a fait souvenir de cette comparaison si chrétienne de S. François de Sales qui dit que les enfants de Dieu doivent habiter ce monde comme ce petit oiseau fabuleux dont le nid flotte sur les vagues agitées de l'Océan avec un seul petit trou sans cesse tourné vers le ciel.



de l'élévation totale. L'œil toujours ouvert de la voûte a 16 mètres de circonférence ou 26 pieds de diamètre et il faut gravir 190 marches pour l'atteindre. On sait que Michel-Ange a jeté la rotonde dans les airs à 300 pieds au dessus du sol. Seulement la coupole de S. Pierre a 30 palmes de plus que celle de la Rotonde, qui, en revanche, surpasse la première de 11 palmes en diamètre. La voûte est ornée de cinq rangs de caissons autrefois revêtus de lames d'argent.

Il paraît que de célèbres cariatides en bronze ouvrage du sculpteur Diogène dont Plin fait mention, soutenaient la corniche. Ces chefs-d'œuvres sont devenus la proie des barbares. La rotonde présente sept grandes niches ou *édicules* dont quatre sont circulaires et trois affectent la forme du parallélogramme. Ces enfoncements contenaient les statues des divinités, aujourd'hui remplacées par des autels; la plus grande où est le maître-autel, en face de la porte, était réservée à Jupiter Vengeur. Le nombre des statues était immense; mais la plus riche était dit-on, celle de Vénus au cou de laquelle on voyait suspendu le diamant qui figurait au souper de Cléopâtre et estimé à près de deux millions de francs. Deux magnifiques colonnes cannelées de jaune antique hautes de plus de 27 pieds de hauteur et ornées de chapiteaux d'une travail admirable séparent chaque édicule de la partie circulaire du temple. Chaque chapelle a deux pilastres et deux colonnes isolées corinthiennes d'un seul morceau. Huit sont de pavonazzetto et quatre de jaune antique avec des bases et de chapiteaux de marbre blanc. On n'a pas idée de l'éclat éblouissant que devait produire l'amas de richesses contenues dans ce temple. Mais le culte monstrueux qu'elles étaient destinées à embellir fait que nous n'en regrettons qu'à moitié la perte.

Pour entrer dans le Panthéon il faudrait ôter sa chaussure, comme Moïse devant le buisson ardent. N'est-ce pas là en effet, dans ce lieu profané par le culte de toute les divinités païennes, que reposent les corps de tant de martyrs dont la présence sanctifie toutes les parties de l'édifice! Quelle magnifique métamorphose et combien elle est capable de réjouir le cœur du chrétien! Il s'est trouvé cependant des hommes, qui au milieu de la capitale d'une nation catholique par excellence, ont voulu heurter de front cette sublime pensée en transformant une église des saints en temple des dieux. Et quels dieux! Des dieux que le Panthéon de Rome aurait rejetés avec horreur: Marat, l'ignoble Marat, qui prononça un jour ces horribles paroles: peuple, il te faut couper 260 mille têtes; Rousseau, le suicide Rousseau, qui défendait de parler de Dieu aux enfants. Voltaire et Mirabeau qui voulaient écraser la religion du Christ! Les honneurs, qu'Auguste, le grand empereur romain avait refusés, les sectaires de la philosophie n'ont pas rougi de les accepter pour leurs coryphées! Que dis-je? Un homme de génie, cédant à une pensée sacrilège, osa dans un jour de démence assigner ce vestibule de l'enfer (1) pour *suprême* demeure aux vénérables membres du sacré Collège, à ces princes de l'Eglise romaine qu'il voulait opprimer. S. Marie des Martyrs, gardez bien votre temple, et n'y laissez pas pénétrer désormais ces nouveaux barbares qui menacent de nous replonger dans des horreurs que le monde païen n'a pas connues!

A l'autel maître de la Rotonde, on vénère une image de la Ste-Vierge placée à cet endroit par le pape Clément XI, que l'on croit peinte par S. Luc et qui fut transportée de Jérusalem à Rome. Longtemps l'église de Ste-Marie des Martyrs a tenu dans son sein le voile de Ste-Véronique actuellement dans la basilique vaticane. On l'exposait sur l'autel principal le jour de la dédicace de l'église et dans les circonstances extraordinaires. On y conserve encore la boîte où il était renfermé, avec ses treize serrures.

On est étonné du premier abord qu'une église si célèbre ne rassemble pas beaucoup de chefs-d'œuvres d'art, car c'est peut être une des églises de Rome où les sculptures et les tableaux d'une réelle valeur sont en plus petit nombre. Mais la réflexion fait voir que cette réserve et cette sobriété de nouveaux ornements proviennent d'un sentiment exquis de conservation et de respect pour ce monument insigne de l'architecture antique. En couvrant l'église de tableaux et de statues il aurait fallu introduire beaucoup de modifications que l'on a voulu précisément éviter. N. S. P. le pape Pie IX. s'est opposé à ce qu'on fermât avec des verres l'ouverture de la voûte, afin que les yeux pussent contempler ce chef-d'œuvre tel que les siècles nous l'ont transmis. Néanmoins il faut distin-

guer dans la chapelle où Raphael a été enterré et où l'on voit son inscription la statue della Madonna del Sasso, par Lorenzetto, statue qui jouit à juste titre d'une grande réputation. Ce qui émeut encore l'âme de l'artiste et lui rappelle des touchants souvenirs, ce sont les sépultures innombrables d'illustres confrères; là dorment en paix Raphael, Annibal Carrache, Balthasar Peruzzi, Pierino del Vaga, Jean d'Udine, Taddeo Zucchari, Flaminio Vacca et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Toutefois avant 1820 le nombre des statues et des bustes des grands hommes s'acrut tellement que cette coutume finit par dégénérer en abus. Le gouvernement y mit ordre à cette époque en les faisant transporter toutes dans le capitole où elles sont plus convenablement placées.

Parmi les souvenirs mémorables qui se rattachent à l'église de Ste-Marie des Martyrs, outre l'entrée solennelle des ossements des martyrs sous Boniface IV, nous avons à mentionner la dédicace de ce temple à tous les saints par S. Grégoire IV en 830. Ce pape fit également promulguer dans tout l'Occident la fête dite de tous les saints et devenue si chère à la catholicité. Dans les premiers temps cette fête se célébra à Rome avec une pompe si extraordinaire, et le concours des fidèles fut si immense, que Rome pendant l'octave de la Toussaint, manqua souvent des vivres nécessaires.

Baronius nous raconte un fait édifiant et qui doit aussi trouver sa place dans cette récapitulation des souvenirs de la Rotonde. Lorsque le temple fut dédié à S. Marie des Martyrs, les juifs de Rome en firent le sujet de leurs railleries. Un noble romain aveugle-né, offensé de leurs blasphèmes eut l'idée de convoquer les juifs à Ste-Marie, et dans un mouvement d'inspiration il leur demanda s'ils se convertiraient dans le cas où il recouvrerait la vue avant que le jour de la Purification ne fût achevé. Les juifs firent un signe d'assentiment. Le jour de la fête arrivé, juifs et catholiques accoururent en grand nombre pour voir ce qui se passerait. L'aveugle arrive, fend la foule et parvenu au centre de l'église, il entonne avec enthousiasme cette antienne qu'il avait composée en l'honneur de la S. Vierge: salut Vierge Marie vous avez seule vaincu toutes les hérésies de la terre (1). A peine a-t-il achevé ces paroles que ses yeux s'ouvrent à la lumière. Les juifs témoins de ce miracle se convertissent en masse, et le Pape lui-même les baptise de sa propre main. En mémoire de ce miracle l'Eglise a introduit l'antienne de l'aveugle dans sa liturgie.

Un souvenir d'un autre genre que rappelle l'église Ste-Marie c'est l'ascension de l'empereur Charles V au sommet de la coupole. Un jeune romain nommé Crescenzi qui servait de guide à l'empereur, songeant à ce moment au sac épouvantable de Rome par les bandes de Charles V, eut un instant la tentation de précipiter le monarque espagnol par l'ouverture centrale, au moment où il se penchait pour regarder à l'intérieur.

Le soir le gentilhomme l'avoua à son père qui lui répondit en vieux romain: Mon fils, ce sont là des choses qu'on fait, mais qu'on ne dit pas.

### S. François-Xavier prêchant au Japon.

Tableau de 24 palmes de hauteur et de 12 de largeur, par M. Bernard Celentano de Naples pour la cathédrale de Dublin.

Sur le large versant d'une riante colline du Japon qui forme l'extrémité d'une chaîne de hautes montagnes allant cacher leur tête dans les nuages, se trouve rassemblée une multitude de gens pour écouter les vérités évangéliques que leur prêche François Xavier. Parmi les naturels, il y a quelques portugais. Au milieu de la foule, le saint debout et revêtu de ses habits sacerdotaux s'anime du geste et du regard comme pour attirer vers lui l'attention d'un groupe de personnes parmi lesquelles on distingue le roi et la reine, environnés de leur cour. Leurs regards suivent la direction des bras de Xavier qui leur montre à sa droite un crucifix soutenu par deux nobles portugais. Ces derniers portent un riche costume: l'un est à genoux et l'autre regarde debout avec complaisance un vieux pauvre japonais, qui, converti à la foi,

(1) Expressions du cardinal Pacca.

(1) Gaude, Virgo Maria, cunctas hæreses sola interemisti.



contemple avec effusion le doux symbole de la rédemption. Dans le plan inférieur, une figure de femme vue par derrière occupe le milieu du champ. Au dessous d'elle, à la gauche du spectateur, on voit un mandarin qui tourne avec mépris le dos au prédicateur, lorsque tout à coup il se sent retenu avec une douce violence par un cavalier portugais admirablement peint de profil et qui le touchant de la main droite à la poitrine, lui indique de la main gauche François et invite cet orgueilleux à écouter le saint. Plus rapproché du spectateur, un soldat japonais est dans l'attitude de l'adoration et de la prière. Un noble du lieu se moque de lui, et il est difficile de savoir si sa physionomie incrédule exprime la malveillance plutôt qu'une ignorante insolence. A sa droite, un bonze ou prêtre semble tourner le dos au prédicateur, mais à la contraction des muscles de la main qu'il tient derrière le dos, l'examineur attentif reconnaît un homme touché malgré lui de la parole de Xavier, et la souffrance et le dépit intérieur qu'il en éprouve. Vient un groupe de trois bonzes dans des attitudes différentes qui parlent des choses qu'ils entendent : sur leurs visages transpire le doute ou la conviction ou la stupidité selon l'impression que chacun éprouve au fond de son cœur et qui sont relatives à la capacité de leur esprit. A l'extrémité du tableau, toujours à droite du spectateur, se présente une figure gracieuse de jeune fille dont on n'aperçoit que la tête; son expression est si marquée qu'on s'aperçoit parfaitement qu'elle balance entre le choix d'une religion toute d'abnégation et de sacrifice et les séductions d'un monde qui sourit si agréablement au printemps de la vie. Plus bas, dans la direction du groupe de bonzes, une jeune mère assise s'efforce de faire joindre les mains à une gracieuse petite fille, tandis que de l'autre un garçon demi-nu, la tête penchée sur les genoux de sa mère, s'amuse avec un oiseau, délasement très en usage au Japon. On voit dans le lointain un vieux bonze soutenu par deux domestiques qui fait tous ses efforts pour accourir et être témoin des prodiges qui s'accomplissent à la voix de l'envoyé de Dieu.

Telle est la disposition générale du tableau. De toutes ces figures il n'y en a pas une seule qui soit étrangère au sujet. Le peintre a voulu réunir dans une seule scène quelques-uns des principaux épisodes qui accompagnèrent la présence du saint dans le Japon.

Une fois entré dans ces vastes régions, le saint, avant de prêcher la parole de Dieu en public s'était concilié d'abord l'esprit et la faveur des bonzes; et même il avait lié une étroite amitié avec le chef d'entre eux, vieillard de 80 ans, regardé par ses concitoyens comme un oracle. Cette connaissance lui acquit le respect des bonzes et du peuple; et, par ce moyen, il parvint à obtenir une audience du roi qui lui permit de prêcher publiquement et accorda aux habitants la liberté de se faire chrétiens. La curiosité naturelle des japonais les poussa à aller entendre les choses nouvelles que venait leur apprendre François Xavier. La première fois, un petit nombre l'écoutèrent pour se moquer de lui; ensuite ils le firent par curiosité; enfin ils accoururent à la prédication pour se convertir sincèrement. Le premier qui demanda le baptême fut un homme du peuple, un pauvre vieillard qui prit le nom de Bernard et arriva à une rare perfection. Cet exemple fut suivi par plusieurs personnes d'un rang élevé et entr'autres, par deux bonzes qui attirèrent un grand nombre d'autres dans le sentier de la vérité. Et ainsi d'exemple en exemple, tout le Japon se fit chrétien.

Ce que nous venons de dire suffit pour expliquer clairement la pensée que le jeune artiste s'est proposé de développer dans cette peinture remarquable.

La croix qui domine la composition signifie la supériorité de la foi chrétienne sur les fausses religions. Le vieillard qui contemple avec tant d'amour le symbole de la rédemption représente ce pauvre japonais Bernard qui ouvrit le premier les yeux à la lumière de l'évangile.

Comme ce ne fut pas l'amour du salut de ses peuples qui poussa le roi du Kongo à accorder à S. François Xavier la liberté de prêcher le christianisme, mais bien la cupidité et l'avarice dont son cœur était animé, il espérait en effet que la bienveillance qu'il montrait au saint tenu en si grande estime par les portugais lui vaudrait en échange de nombreuses relations commerciales avec cette nation, l'artiste a exprimé avec bonheur ce trait d'histoire en représentant le roi accompagné de toute sa cour assis-

tant dans le costume le plus fastueux à la prédication de S. François comme pour prodiguer à la nation portugaise elle-même les marques de son respect intéressé.

La liberté et en même temps les fruits de la parole du saint prêtre sont admirablement reproduites par ces attitudes variées et ces expressions multiples de toutes ces figures où respirent le mépris, la raillerie, l'indifférence, le doute, la persuasion, la foi et une véritable dévotion. La couleur locale est aussi parfaitement observée dans les costumes et l'accoutrement de tous les personnages.

Voilà pour l'invention et la composition. Quant au coloris et au dessin nous laisserons à de plus habiles le soin d'en vanter l'harmonie et la vivacité. Nous dirons seulement que le caractère général de cette œuvre dénote un talent vraiment original, et que si le jeune et habile peintre poursuit avec fermeté et ardeur la voie qu'il s'est ouverte, il comptera parmi les meilleurs artistes de l'Italie.

### Chronique.

Vendredi 19 octobre la fête de S. Pierre d'Alcantara fut célébrée avec beaucoup de solennité dans l'église de S. Antoine des Portugais; c'est la fête du roi de Portugal D. Pedro V. Le vicomte d'Alte envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la cour de Lisbonne près le S. Siège assista à la messe, qui fut célébrée pontificalement par Mgr Ligi-Bussi archevêque d'Iconium et vice-gérant de Rome. Après la messe on chanta un *Te Deum* solennel, qui fut entonné par S. E. le cardinal Camille di Pietro. La veille de la fête et le soir même, le palais Gaetani, où réside le ministre, fut richement illuminé.

— Le 21 l'autorité pontificale a été rétablie à Montefiascone. Un détachement de troupes françaises composé de trois compagnies, en arrivant dans cette ville, y a trouvé les armes pontificales relevées au milieu des cris de joie de la population, qui s'empresse de reconnaître l'autorité légitime dès que les bandes révolutionnaires commencent à s'éloigner. La même chose a eu lieu à Acquapendente et à Ponzano.

Orvieto n'étant pas encore, au moment où nous écrivons, délivré des bandes révolutionnaires qui l'oppriment, une des plus belles portions du patrimoine de S. Pierre n'est pas encore rentrée sous l'autorité pontificale.

Rieti est occupé par les troupes régulières du Piémont, qui se ménagent par là l'entrée libre et facile dans les états du roi de Naples, ainsi que le moyen d'en sortir si les circonstances les forcent de se retirer.

— La fête du Très-Saint Rédempteur a été célébrée cette année-ci avec plus de solennité que de coutume dans plusieurs églises de Rome, et notamment au Bambin Gesù.

Ste Marie de Constantinople, église qui appartient à la Sicile, possède une image miraculeuse de Jésus Nazaréen, copie de celle qui fut autrefois reconquise sur les Sarrasins. Un triduo solennel a lieu dans cette église le 25, 26 et 27 octobre comme préparation à la fête qui y sera célébrée dimanche 28. Un bref du 28 mai 1851 concède plusieurs grâces spirituelles à l'église de Ste-Marie de Constantinople, et notamment l'indulgence plénière le dernier dimanche d'octobre où l'on fait la solennité de Jésus Nazaréen dans ladite église pour tous ceux qui s'étant confessés et ayant communie la visitent et prient pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la sainte Eglise romaine.

— A cause de l'autel de S. Raphael qui existe dans l'église du Gesù, la fête du saint archange y est célébrée avec une solennité toute particulière.

— Toutes les facultés et les collèges de Rome se préparent à la rentrée des classes. Le gymnase de philosophie qui existe à Ste-Marie de la Paix publie un avis pour annoncer que le bureau sera ouvert à partir du 2 novembre pour l'inscription des étudiants. Le cours commencera le 9 du même mois.



S. E. le cardinal Altieri, archi-chancelier de l'université romaine de la Sapience, vient de publier une longue notification en 37 articles au sujet de la prochaine reprise des cours publics.

Au collège romain, le P. Cardella remplace le P. Cercia pour un des cours de théologie dogmatique.

Nous donnons volontiers ces détails afin de démentir la fausse rumeur d'après laquelle les cours théologiques de Rome devaient demeurer fermés cette année. On l'a craint pendant quelques jours, il est vrai, lorsque les troupes piémontaises étaient campées à quelques milles de Rome; mais ce terrible orage, grâces à Dieu, s'étant éloigné de la ville sainte, les facultés seront ouvertes et les cours auront lieu comme d'habitude.

— Le *Journal de Rome* dément ce qu'on lit dans certaines gazettes sur la prétendue vente de tableaux de prix et autres objets d'art que ferait le gouvernement pontifical afin de pouvoir subvenir aux besoins du trésor. Les fidèles du monde catholique accourent généreusement au secours de leur Père commun et mettent son gouvernement en mesure de faire face aux besoins les plus urgents.

— Nous aurons la semaine prochaine les chapelles papales de la fête de tous les Saints, des fidèles défunts, des Papes et des cardinaux défunts. Les premières vêpres de la Toussaint sont chantées dans la chapelle du palais apostolique. La tapisserie de l'autel représente la gloire de tous les Saints. Sixte-Quint avait statué que la chapelle papale de la Toussaint serait tenue dans la basilique du Vatican; mais dans la suite des temps ses successeurs l'ont célébrée dans la chapelle de leur palais. C'est un cardinal de l'ordre des Evêques qui chante la messe. Le Pape se rend dans la chapelle, revêtu de la chape blanche et portant la tiare. Sur le trône il reprend la mitre à lames d'or. A l'offertoire on exécute le motet *Vidi turbam magnam*. Après l'évangile un élève du collège Germanique-Hongrois prononce le discours et proclame l'indulgence de trente ans.

Dans la même chapelle du palais apostolique on chante les vêpres, qui sont suivies de l'office des morts. Tous les cierges sont en cire jaune; le tableau de l'autel représente Jésus-Christ ressuscitant Lazare. Les cardinaux portent leurs insignes de deuil; les ornements de l'autel et du trône sont de soie violette. Le Pape se rend à la chapelle portant la mitre d'argent, l'étole violette et la chape rouge; il fait sa prière au pied de l'autel et monte à son trône où il ne reçoit point l'obédience des cardinaux, qui ne la rendent jamais deux fois le même jour. Après le Pater et l'Ave, récit débout par le Pape, on chante vêpres sans contre-point.

Après le magnificat, le chœur commence les matines; deux sopranis chantent le verset *A porta inferi*, et le Pape se levant, récite secrètement le Pater. A un signe du maître des cérémonies, le dernier chantré, faisant la génuflexion à l'autel et au trône, commence la première leçon; les suivantes sont successivement récitées par ses collègues; et les autres nocturnes se chantent comme le premier.

Si le Souverain Pontife ne peut assister à l'office, c'est le cardinal Grand-Pénitencier, à qui il appartient de célébrer la messe le lendemain, qui pontifie à cet office funèbre.

La chapelle pour les fidèles défunts a toujours lieu également dans la Sixtine. Les cierges sont de cire jaune, et le tableau est le même que celui des matines. Les cardinaux sont revêtus de leurs insignes violets; ils ne rendent point ce jour-là leur obédience ordinaire. Le Pape arrive avec l'étole violette, la chape rouge et la mitre lamée d'argent. Ce jour-là les camériers n'apportent aucune mitre et n'en mettent pas par conséquent sur l'autel. Le cardinal pénitencier célèbre les saints mystères. Deux sopranis entonnent l'introit *Requiem aeternam* et ensuite le *Kyrie* que l'on chante, comme toutes les parties de la messe, sans contre-point et que l'on finit quand le Pape descendant de son trône, va se mettre à genoux sur son prie-Dieu. Le trait est chanté par trois groupes de sopranis.

Le Pape descend une seconde fois de son trône, et va se mettre à genoux devant son prie-Dieu un peu avant l'élévation; il ne revient au trône qu'aux paroles proférées par le célébrant: *Pax Domini sit semper vobiscum*. Enfin, le Pontife revient encore à son prie-Dieu, où il s'agenouille pendant que le cardinal célébrant chante la post-communion, après laquelle il monte sur son trône pour faire l'absoute.

Des clercs de la chapelle placent devant l'autel, un petit catafalque portatif qui n'est entouré d'aucun cierge, mais seulement recouvert d'une étoffe noire à lames et broderies d'or. Le *libera* est chanté lentement, et le Pontife, du haut de son trône, fait l'absoute ordinaire c'est à dire qu'il asperge trois fois le catafalque et qu'il l'encense assisté par les prélats votants de la Signature.

La cérémonie funèbre pour les cardinaux défunts a lieu le 5 novembre dans la chapelle apostolique. C'est le cardinal Camerlingue du sacré collège qui chante la messe. Il n'y a pas d'obédience, pas plus que dans toutes les autres cérémonies funèbres; on y observe les mêmes rites qu'à la chapelle des fidèles défunts. Il en est de même de la chapelle anniversaire des Papes défunts qui se célèbre le 3 du même mois.

— On tenait autrefois dans la somptueuse église de S. Charles Borromée une chapelle cardinalice pour honorer l'illustre pontife de la famille des Borromée. Mais sous le pontificat de Clément XI la possession du trône espagnol était vivement disputée par Charles III d'Autriche duc de Milan et empereur d'Allemagne, et Philippe V de Bourbon; le Pape observa une prudente neutralité entre ces deux puissantes maisons. Il arriva que les membres de l'archiconfrérie de S. Ambroise et de S. Charles, de la nation milanaise et lombarde, et à qui appartenaient l'église, l'oratoire et l'hôpital qui y sont contigues, suivirent le parti de Charles III, et voulurent exposer le portrait de ce prince à la chapelle cardinalice de leur saint patron, pendant que l'ambassadeur d'Espagne et les cardinaux de cette couronne voulurent exposer celui de Philippe V. Le sage Pontife, réfléchissant alors à l'usage où l'on était de n'exposer le portrait d'aucun prince aux cérémonies ecclésiastiques où le Pape assistait, ordonna que la chapelle cardinalice serait remplacée par une chapelle papale, à laquelle il attacha une indulgence plénière, commandant aux fidèles de prier pour la paix générale et la réforme des mœurs. En 1709, la victoire avait couronné les efforts de l'armée française et Philippe V régnait sur le trône d'Espagne. Clément XI déclara alors qu'il reviendrait chaque année assister à la chapelle, parce qu'ayant pris l'archevêque de Milan pour son protecteur il lui attribuait le rétablissement de la paix entre les princes chrétiens.

Tous les ans, le Pape se rend à S. Charles en train noble et les cardinaux en habits et train de gala. Les ornements de l'autel sont en étoffe d'argent brodée d'or. Le Pape est porté sur la sedia; il commence la messe au pied de l'autel avec le cardinal-Protecteur de l'église. A l'offertoire on chante le motet de Palestrina, *Ecce sacerdos magnus*. Le Pape revient au palais apostolique accompagné du même cortège qu'en arrivant.

— La pieuse association de la charité envers les défunts érigée canoniquement dans la chapelle du cimetière public dans l'agro Verano hors de porte S. Laurent, toujours zélée pour exciter de plus en plus la dévotion pour les âmes du purgatoire commença l'octave des morts le 1<sup>er</sup> novembre à 3 h. après-midi dans l'insigne basilique de S. Laurent, ne pouvant pas la célébrer cette année-ci dans la chapelle du cimetière qui est en voie de reconstruction. Tous les jours à 4 h. du matin on chantera tout l'office des morts, et la grand-messe suivie de l'absoute dans le cimetière. Après-midi à 3 h.  $\frac{1}{2}$  il y aura un discours suivant la solennité ainsi que la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Le dimanche 4 novembre, la communion générale aura lieu à 8 h. du matin.

N. S. P. le pape Pie IX, par un bref du 18 septembre 1857, a daigné concéder à perpétuité l'indulgence de sept ans et sept quarantaines aux fidèles toutes les fois qu'ils assisteront au susdit exercice avec le cœur au moins contrit, et l'indulgence plénière si s'étant confessés et ayant communiqué, ils visitent la chapelle précitée, en priant suivant l'intention de Sa Sainteté, un jour de l'octave à leur gré.

— Dans l'église paroissiale de S. Roch l'on commencera le 1<sup>er</sup> novembre une heure et demie avant l'Ave Maria l'octave des fidèles défunts par la récitation du saint rosaire, des sermons sur la solennité et on terminera par la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

— L'octave des morts est célébrée dans l'église de S. Jacques Scossacavalli par les soins de l'archiconfrérie du Saint-Sacrement.



Tous les jours de l'octave il y aura dans la matinée le pieux exercice du Chemin de la Croix, ensuite la sainte messe avec la récitation du saint rosaire, et à la fin la bénédiction avec le saint ciboire. Le soir une heure et demie avant l'Ave Maria, le Saint-Sacrement exposé, l'on récitera le saint rosaire, après lequel il y aura un sermon, puis on récitera les litanies de Lorette et l'on donnera la sainte bénédiction. Le dimanche dans l'octave la communion générale aura lieu à 7 h.  $\frac{1}{2}$  du matin.

N. S. P. le pape Pie IX, par un bref du 13 septembre 1858, accorde pour sept ans l'indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire à tous les fidèles qui, vraiment repentants, s'étant confessés et ayant communie le jour de la commémoration ou un jour quelconque de l'octave, visiteront l'église susdite et y prieront Dieu pour la paix et la concorde des princes chrétiens, pour l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la sainte Eglise; pour chacun des autres jours, Sa Sainteté accorde l'indulgence de sept ans et sept quarantaines, applicable aux âmes du purgatoire, en visitant la même église.

— S. E. le cardinal vicaire, outre les édits qui annoncent les pieux exercices dont nous venons de parler, a publié le suivant, qui concerne l'octave des morts dans l'église de Ste-Marie du Suffrage:

« Pour augmenter les suffrages en faveur des saintes âmes des trépassés, et pour faciliter les moyens de les aider à tous les fidèles qui ne peuvent pas assister aux exercices de l'après-midi, l'octave des défunts aura lieu encore cette année-ci dans la vénérable église de Ste-Marie du Suffrage rue Giulia. Le règlement de la sainte fonction sera ainsi qu'il suit:

» Le jour de la Toussaint une heure et demie avant l'Ave Maria il y aura une instruction pour inviter les fidèles à la célébration de l'octave solennelle qui aura lieu le matin, savoir:

» L'église s'ouvrira à 4 h. et une demi-heure après on dira une messe. A 5 h. le Saint-Sacrement exposé, il y aura une autre messe pendant laquelle l'on récitera le saint rosaire. Après cela, un prédicateur fera un bref discours moral qui sera suivi du chant des litanies de Lorette et de la bénédiction du Sacrement Eucharistique.

» Deux heures avant l'Ave Maria l'on ouvrira l'église pour la commodité des fidèles qui voudront la visiter afin de gagner l'indulgence plénière accordée par les souverains pontifes Clément VIII avec bulle du 13 septembre 1594, et Benoît XIII avec bref du 14 juin 1728; et du 1<sup>er</sup> novembre jusqu'au 9 inclusivement, demi-heure avant l'Ave Maria l'on récitera le chapelet des morts, et l'on donnera la bénédiction avec le saint ciboire. Le 4, dimanche dans l'octave, à 7 h. du matin, il y aura la communion générale et la distribution accoutumée de la médaille bénie *in articulo mortis* par le Souverain Pontife.

» En portant le présent avis à la connaissance de tous les fidèles, nous nous adressons d'une manière toute particulière à ceux en faveur desquels s'est fait le changement d'heures que nous annonçons, et nous les exhortons spécialement à en profiter, en accourant par un grand et constant concours à l'église susdite afin d'aider de leurs prières les saintes âmes du purgatoire, bien persuadés qu'on emploiera plus tard pour eux la même miséricorde qu'ils auront eue pour les autres: *Qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis* (Marc. 4, 24).

— On vient de publier un autre volume de la grande collection intitulée: *La Sovranità temporale etc.* La Souveraineté temporelle des Pontifes Romains défendue dans son intégrité par le suffrage de l'univers catholique, sous le règne de Pie IX, 14<sup>e</sup> année. Troisième partie: Autriche, Allemagne, Hollande. Tome 1<sup>er</sup>. L'Episcopat. Rome, imprimerie de la *Civiltà Cattolica*. 1860—Ce volume, qui est le premier de la troisième partie, renferme les écrits des évêques de l'empire autrichien, de l'Allemagne et de la Hollande sur la grande question qui cause tant d'anxiétés à l'Eglise, à l'Europe et au monde. Comme les pays auxquels appartiennent ces évêques parlent diverses langues, le volume offre une grande variété d'idiômes. Une partie considérable est en italien; une plus grande partie est écrite dans la langue latine qui est presque usuelle dans certaines contrées de l'empire autrichien; plus d'un tiers du volume est en allemand, et le reste est en langue hongroise, hollandaise et slave. Tout a été imprimé dans la langue

originale, mais on y a joint une traduction italienne, excepté pour le latin. Par ce moyen l'Italie et tous ceux qui en connaissent la langue pourront lire les écrits peut-être les plus beaux et les plus profonds et certainement les plus francs qui aient été composés sur cette grande question.

On a fait deux éditions pour ce volume comme pour les précédents: Une édition in-4<sup>o</sup> sur beau papier, et une édition ordinaire in-8. L'une et l'autre ont plus de 1000 pages.

Les prix sont pour Rome: édition in-4<sup>o</sup>, 2 écus 80 baj (15 fr.). Edition in-8<sup>o</sup>: 1 écu 40 baj (7 fr. 55 c.)

Hors de Rome, les frais de transport et de douane compris, l'édition in-4<sup>o</sup> se vend 18 fr. et celle in-8<sup>o</sup> 9 fr.

Le volume est en vente à Rome, au bureau de la *Civiltà cattolica*, rue du séminaire 123 — Naples, au bureau du même journal, rue Nilo, 15 — Florence, chez Ducci et Manuelli — Turin, Marietti — Milan, Boniardi Pogliani — Venise, Naratovich — Paris, Lecoffre — Vienne, O. Sintenis — Cologne, Boissevée — Londres, Burns et Lambert — Madrid, Olamendi — Bruxelles, Greuse.

Le bureau de Rome adresse le volume à ceux qui en font la demande, mais les frais de transport restent à la charge du commettant.

On a imprimé à part le Discours préliminaire qui est en tête de toute la collection; il forme un cahier de 48 pages grand in-8<sup>o</sup>, et est en vente au bureau de la *Civiltà cattolica* au prix de 5 baj.

#### ERRATA.

Plusieurs fautes ont été commises dans la traduction et l'impression de la savante dissertation philosophique qui a paru dans le n. 104. Nous nous contentons de signaler les principales:

Pag. 9, col. 1, ligne 9: « Aussi bien ne pensent-ils pas comme nous. » Lisez: « Les choses se passent tout autrement qu'ils le pensent. »

Ibid. col. 2. « Toute l'histoire de la philosophie, celle que nous avons à considérer en ce moment etc. » Lisez: « Toute l'histoire de la philosophie, en tant qu'il nous importe ici de la connaître. »

Pag. 10, col. 2: « D'autres (systèmes) vraiment barbares etc. » Il faut lire: « qui, nouveaux barbares, se mirent etc. »

Ibid. Et un scepticisme. Lisez « mais un scepticisme. »

Ibid. lig. 22, lisez: « proclamer ses hypotyposes. »

Pag. 11. col. 1, l. 1: « Ce point, c'est Averroès lui-même, cet arabe. » Lisez: « Car c'est précisément Averroès, cet arabe etc. »

Ibid. « ne s'est pas aperçu qu'il jouait le même rôle. Il se trouve dans la même position. » Il faut corriger: « Ne s'est pas aperçu du rôle que joua son prédécesseur. Mais qu'y a-t-il d'étonnant? Il se trouve lui-même etc. »

Ibid. Corrigez: Ibn Rochd.

Ibid. « Ce fait que nous admirions. » Lisez: « Ce fait dont nous nous étonnions. »

Pag. 12. col. 1. « de tout ce qui en réalité dont.... » Corrigez: « de toutes les autres réalités qui doivent.... »

Ibid: « Cette seconde conception philosophique... » Lisez: « cette seconde exigence de toute œuvre philosophique. »

Pag. 12. col. 2: « la philosophie averroïstique, qui nous fournit, comme nous l'avons vu, le vrai logique. » Lisez: « la philosophie averroïstique; et il est temps de voir quel vrai logique elle nous fournit. »

Pag. 13, col. 1. l. 17: Et pourtant. Il faut lire: « Et partant. »

Ibid. lin. 40, lisez: « intellect séparé. »

Ibid. col. 2. lin. 26: « du vrai logique. » Lisez: « dans le vrai logique. »

Ibid. lin. 40: relation intime lisez: participation.

Ibid. « Cela manque de vérité. Cet auteur n'est qu'un écho » Corrigez: « Ce n'est pas une vérité. Ce n'est qu'un écho etc. »

Pag. 14, col. 2: « s'il n'était déjà un autre fatalisme etc. » Lisez: « si ce n'était etc. »

Ibid. « en outre présenté etc. » Corrigez: « promis de présenter la partie obscure de notre tableau. La voici cette partie obscure. Elle n'est pas moins etc. »

Pag. 15, col. 1, l. 1; comme objet l'intellect séparé.

Ibid. lin. 13: « pour l'averroïsme. » Lisez: « pour le nom d'Averroès. »

Ibid: « Il nous plaît d'imaginer » « Nous aimons à croire etc. »